INCLUS ! 18 EXTRAITS DES LIVRES QUI FONT L'ACTUALITÉ

LIRE magazine littéraire

N° 518/Mai 2023/www.lire.fr
L 19817 - 518 S - F: 7,90 € - RD

DOSSIER

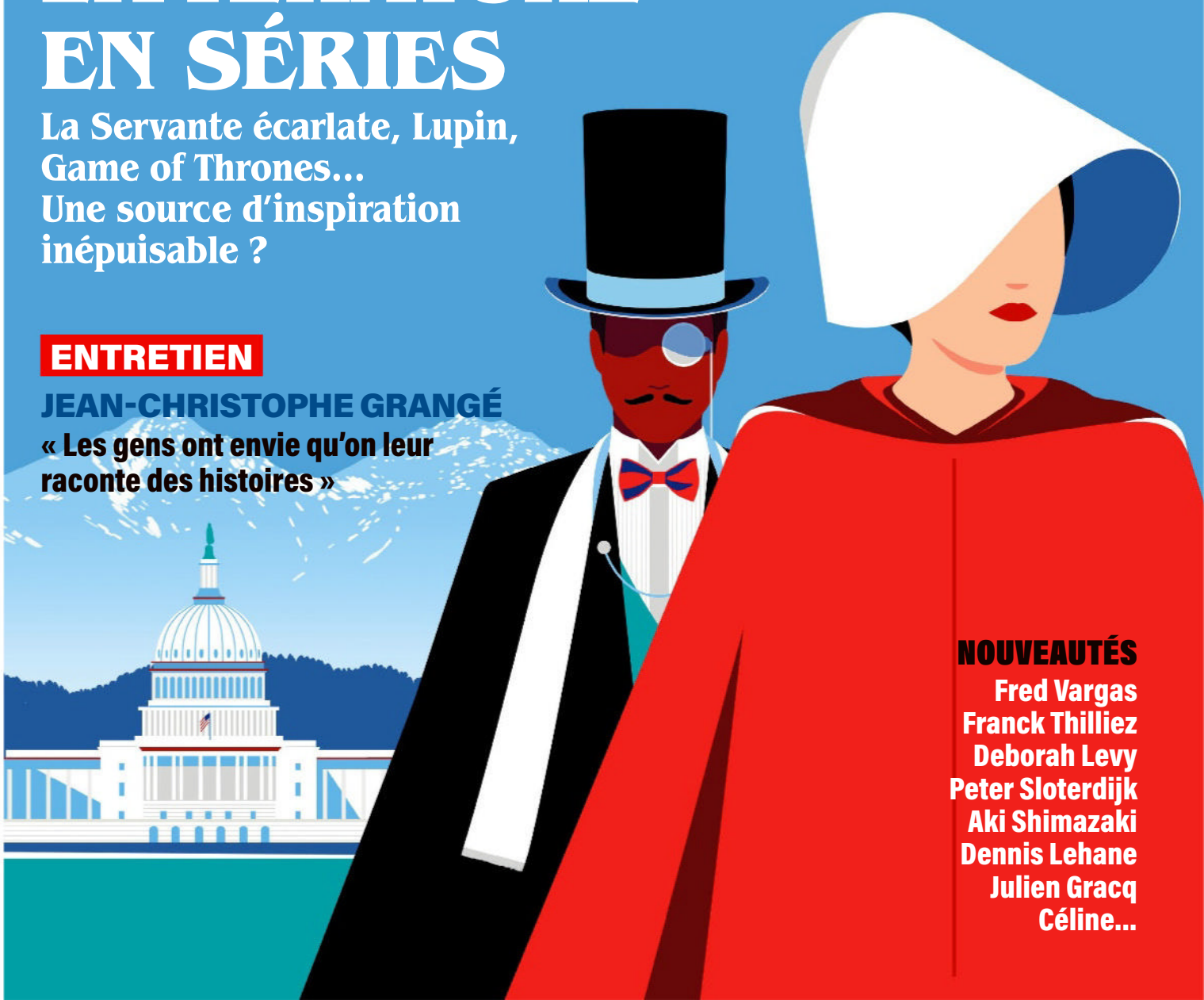
LITTÉRATURE EN SÉRIES

La Servante écarlate, Lupin, Game of Thrones... Une source d'inspiration inépuisable ?

ENTRETIEN

JEAN-CHRISTOPHE GRANGÉ

« Les gens ont envie qu'on leur raconte des histoires »



NOUVEAUTÉS

Fred Vargas
Franck Thilliez
Deborah Levy
Peter Sloterdijk
Aki Shimazaki
Dennis Lehane
Julien Gracq
Céline...

LIRE LA PASSION DES LIVRES ET DES ÉCRIVAINS
FRANCE MÉTRO: 7,90 € - DOM: 8,50 € - BEL/LUX: 8,50 € - CH: 11,10 FS - CAN: 13,99 $CA - D: 9,90 € - ESP/ITA/GR/PORT CONT: 8,90 € - MAR: 89 DH - TOM: 1080 XPF - TUN: 9,9 TND - NUMÉRO 518 - MAI 2023

avec le soutien d'Alès Agglomération

FESTIVAL DES PASSEURS DE LIVRES
SALON DU LIVRE

1er > 4 JUIN 2023
ALÈS
Parvis du Cratère

GRATUIT

2e ÉDITION

THÈME DE L'ANNÉE
LA BEAUTÉ

SALON DU LIVRE : 40 RENCONTRES / 120 AUTEURS

N° 518 - MAI 2023

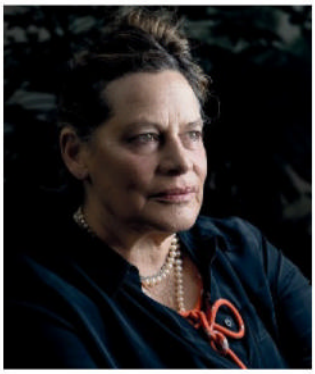
LIRE magazine littéraire

SOMMAIRE

6
LE GRAND ENTRETIEN
JEAN-CHRISTOPHE GRANGÉ

42
L'UNIVERS D'UN ÉCRIVAIN
FRANÇOIS-HENRI DÉSÉRABLE

46
LE DOSSIER
LES SÉRIES À LA PAGE



60
LE PORTRAIT
DEBORAH LEVY

4 **L'ÉDITO**
Baptiste Liger

6 **LE GRAND ENTRETIEN**
Jean-Christophe Grangé

13 **L'ACTUALITÉ**

42 **L'UNIVERS D'UN ÉCRIVAIN**
François-Henri Désérable

46 **LE DOSSIER**
Les séries à la page

60 **LE PORTRAIT**
Deborah Levy

65 **LE CAHIER CRITIQUE**
66 • L'événement : Louis-Ferdinand Céline
72 • Littérature française
77 • Science-fiction/Romance
78 • Littérature étrangère
83 • Polars
88 • Bande dessinée/Jeunesse
90 • Études littéraires/Classiques/Poésie
96 • Essais/Documents

LES EXTRAITS
68 • *Sur la dalle* de Fred Vargas
84 • *Charlotte impératrice III. Adios, Carlotta* de Fabien Nury et Matthieu Bonhomme
92 • *Comment les hippies, Dieu et la science ont inventé Internet* de Gilles Babinet

104 **LA LANGUE FRANÇAISE**

114 **LES LIVRES DE MA VIE**
Bruce Toussaint

LA CHRONIQUE DE
37 **Sophie Péters** Bibliothérapie
45 **Stéphanie Hochet** Au café littéraire
64 **Bernard Quiriny** Le cabinet de curiosités
103 **Pascal Ory** Mot de tête
109 **Daniel Picouly** Droit au but
110 **Éric-Emmanuel Schmitt** L'atelier d'écriture

ABONNEZ-VOUS EN 1 CLIC SUR WWW.LIRE.FR OU EN SCANNANT CE QR CODE POUR DÉCOUVRIR TOUTES NOS OFFRES !

CRÉDITS COUVERTURE : JULIE GUILLEM.

Ce numéro comporte un encart Forum du livre à Saint-Louis diffusé sur une sélection d'abonnés.

JEAN-LUC BERTINI POUR LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE – ÉRIC GARAULTPOUR LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE (PHOTOS 2 ET 4) – EMMANUEL GUIMIER/NETFLIX

LIRE magazine littéraire

Société éditrice
EMC2 SAS au capital de 325 000 euros
Siège social
43, avenue du 11-Novembre,
94 210 Saint-Maur-des-Fossés.
Tél. : 01 47 00 49 49 - RCS 832 332 399 Créteil
Président/Directeur de la publication
Jean-Jacques Augier
Directeur général
Stéphane Chabenat
Adjointe
Sophie Guerouazel

RÉDACTION

Directeur de la rédaction
Baptiste Liger
Rédacteur en chef
Alexis Brocas
Direction artistique/Maquette
Isabelle Gelbwachs
Secrétariat de rédaction
Meriem Djebli, avec Brigitte de Zélicourt
Iconographie
Janick Blanchard
Chroniqueurs
Stéphanie Hochet, Pascal Ory, Sophie Péters, Daniel Picouly, Bernard Quiriny, Éric-Emmanuel Schmitt
Ont collaboré à ce numéro
Hubert Artus, Simon Bentolila, Boll, Patrice Bollon, Raphaële Botte, Eugénie Bourlet, Olivier Cariguel, Jean-Pierre Colignon, Fabrice Colin, Léonard Desbrières, Bruno Dewaele, Marcus Dupont-Besnard, Nicolas d'Estienne d'Orves, Antoine Faure, Laëtitia Favro, Ilan Ferry, Aude Giger, Emmanuel Hecht, Jean Hurtin, Marie Jouvin, Louis-Henri de La Rochefoucauld, Xavier Le Clerc, Éric Libiot, Aurélie Marcireau, Gladys Marivat, Gabrielle Martin, Jean Montenot, Margaux Morasso, Jean-François Paillard, Jacques Perry-Salkow, Dominique Poncet, Bernard Quiriny, Christophe Rioux, Maxime Rovere, Juliette Savard, Serge Sanchez, Camille Thomine
Publicité littéraire, partenariats et développement
publicite@lire.fr
Astrid Pourbaix : 01 47 00 03 23
Isabelle Marnier : 01 47 00 11 77
Photogravure/Impression
Maury Imprimeur S.A Malesherbes
Publication mensuelle éditée par EMC2 SAS.
Siège social : 43, avenue du 11-Novembre,
94 210 Saint-Maur-des-Fossés.
N° Commission paritaire : 0625 K 85621.
Dépôt légal : mois en cours.
ISSN n° 2728-6762.
Second Class Postage Paid
At Long Island City N.Y.
Régie publicitaire
Mediaobs : 01 44 88 97 79
Directrice générale : Corinne Rougé
Directrice commerciale : Sandrine Kirchthaler (89 22)
Ventes au numéro : 04 88 15 12 41
Diffusion : MLP

SERVICE ABONNEMENTS
Service Abonnements *Lire Magazine littéraire*
235, avenue Le-Jour-Se-Lève,
92100 Boulogne-Billancourt
Boutique abonnement
https://abonnements.lire.fr
Courriel : abonnements@lire.fr - Tél. : 01 79 92 11 86
Tarif d'abonnement
1 an, 10 numéros, 55 € (France métropolitaine)

ÉDITO

DE BAPTISTE LIGER

« Allez, encore un épisode. » Voilà une phrase qui fait désormais partie du quotidien, bouleversant un peu notre rapport au temps. Et qui ressemble fort à une autre formule : « Allez, encore un chapitre. » En quoi notre passion croissante pour les séries télé en tout genre s'apparente-t-elle, au fond, au plaisir de la lecture des romans-feuilletons d'antan ? Quels classiques du patrimoine littéraire ou ouvrages plus méconnus ont inspiré des séries majeures ? Les productions pour le petit écran se sont-elles emparées des codes narratifs de ces histoires addictives ? En retour, les romanciers reprennent-ils certaines règles des séries pour adapter leurs textes aux habitudes des lecteurs spectateurs ? De *Game of Thrones* à *The Walking Dead* en passant par *La Servante écarlate*, *Les Rois maudits*, *Sherlock* ou *Vernon Subutex*, nous vous proposons ce mois-ci un dossier autour de ces liens intimes entre ces deux formes d'écriture.
Hasards de l'actualité, plusieurs auteurs de thrillers français particulièrement populaires, ayant travaillé plus ou moins directement pour des séries, font paraître leur nouvelle livraison ce mois-ci. Fred Vargas signe ainsi le retour de son cher Adamsberg avec *Sur la dalle* et Franck Thilliez va vous faire frémir et vous émouvoir avec *La Faille*. Quant à Jean-Christophe Grangé – qui nous a accordé un grand entretien –, il propose une relecture criminelle très personnelle de Mai 68 dans *Rouge karma*, nous menant jusqu'en Inde. Même si, pour rester dans le domaine audiovisuel, on sera bien sûr loin, avec l'auteur des *Rivières pourpres*, des beaux ballets de Bollywood… ■

Marc Dugain

INVITÉ DES LUNDIS DES ÉCRIVAINS AUX DEUX MAGOTS

➔ Voilà un écrivain qui n'a pas peur des gros sujets ambitieux : les gueules cassées dans *La Chambre des officiers*, la vie sulfureuse de John Edgar Hoover dans *La Malédiction d'Edgar*, le naufrage du sous-marin *Koursk* dans *Une exécution ordinaire* (grand prix RTL-*Lire* 2007), etc. Désormais également producteur et cinéaste (les adaptations de *L'Échange des princesses* et *Eugénie Grandet*), Marc Dugain fait aujourd'hui l'actualité avec *Tsunami* (Albin Michel), ou les déboires d'un jeune Président face à une France au bord du chaos. Il évoquera cet ouvrage, qui vient malgré lui en écho à l'actualité, lors d'une rencontre dans le célèbre établissement de Saint-Germain-des-Prés le 22 mai, à 18 h 30. Après un débat animé par Baptiste Liger, il dédicacera son nouvel ouvrage, qui en dit long sur la réalité du pouvoir et sur notre société contemporaine.
Réservations et informations sur *evenementiel@lesdeuxmagots.fr* ou par téléphone + 33(00)1 45 48 00 33

***Lire Magazine littéraire* sur iPad !**
Nouvelle liseuse pour lire votre magazine en ligne :
lire.fr/pages/liseuse.
L'application Lire Magazine littéraire est disponible sur l'App Store et sur Play Store.
Notre boutique en ligne :
lire.fr

Où adresser votre courrier ?
- **Par voie postale :**
15 rue de la Fontaine-au-Roi 75011 Paris
- **Par courrier électronique :**
redaction@lire.fr
- **Sur la page Facebook du magazine :**
www.facebook.com/Lire.Magazine.Litteraire
- Instagram @lire.magazine.litteraire
- Twitter @lire_ML

Audience mesurée par AUDIPRESSE

Imprimé sur du papier certifié PEFC, 100 % fabriqué en Autriche avec 15 % de fibres recyclées. Le Ptot est de 0,006 kg/tonne.

AUDREY SOVIGNET – SAMUEL KIRSZENBAUM/ALBIN MICHEL

Le nouveau roman de

Aki Shimazaki

“Une orfèvre des drames humains, ancrés au Japon mais résolument universels.”

Gladys Marivat, *Lire Magazine littéraire*

“L’œuvre arborescente d’Aki Shimazaki est aussi envoûtante que vertigineuse.”

Alexandre Fillon, *Transfuge*

“Un cycle romanesque qui s’annonce aussi fascinant que les précédents. La force de la tragédie alliée à la magie du conte.”

Claire Julliard, *L’Obs*

“Ouvrir un livre d’Aki Shimazaki, c’est s’entourer d’un voile de délicatesse.”

Clémence Roux, *Marie France*

“C’est ainsi chaque mois de mai, date d’éclosion de ses romans d’une beauté rare, rendez-vous de première importance impossible à manquer.”

Marine Landrot, *Télérama*

“Il est temps de découvrir ce cas unique de la littérature francophone.”

Louis-Henri de La Rochefoucauld, *L’Express*

ACTES SUD

© Inna Gillarova / Getty Images

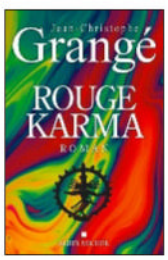
JEAN-CHRISTOPHE GRANGÉ

« Les gens ont envie qu'on leur raconte des histoires »

L'œuvre d'un écrivain a tout d'un nuancier, avec sa palette de couleurs. Ainsi, vingt-cinq ans après *Les Rivières pourpres* (et près de vingt ans après *La Ligne noire*), Jean-Christophe Grangé nous propose aujourd'hui *Rouge karma*. En un peu plus d'un quart de siècle, cet ancien journaliste a imposé sa patte, et prouvé qu'en France on pouvait signer d'ambitieux thrillers horrifiques, dans la lignée du *Silence des agneaux* de Thomas Harris – un registre très loin des codes du polar et du noir local, tel qu'on le connaissait jusque dans les années 1990. Ainsi, même si la critique française n'a pas toujours été tendre avec lui, Grangé a ouvert la voie, et décomplexé de nombreux auteurs, de Franck Thilliez à Maxime Chattam en passant par Bernard Minier, Michel Bussi ou Sonja Delzongle. En 2021, l'auteur de *L'Empire des loups* livrait une nouvelle facette de son travail, en plongeant ses intrigues sinueuses dans des grands moments de l'Histoire – bien lui en a pris, si l'on en juge par la réussite des *Promises*. Après le Berlin nazifié, il explore aujourd'hui une autre époque, en France, où le fond de l'air était rouge : le Paris de Mai 68.

Dans *Rouge karma*, Hervé se joue en (petit) héros des barricades du Quartier latin affrontant les forces de l'ordre du pouvoir gaulliste. Ce *« grand type efflanqué »*, passionné d'histoire, se retrouve ainsi en plein cœur de l'effervescence révolutionnaire des diverses branches de la gauche d'alors – mais la politique, à ses yeux, compte-t-elle autant que la musique, le grand amour ou, faute de mieux, la liberté sexuelle ? Alors que la capitale est à feu et à sang, Hervé découvre avec horreur le cadavre d'une copine, atrocement mutilé, avec des morsures et dans une position pouvant rappeler celles du yoga. Secoué, il appelle la police, ou plus exactement Jean-Louis, son demi-frère, flic socialiste traumatisé par la guerre d'Algérie. Qui est responsable de ce crime ? Et qu'est-ce qui se cache derrière celui-ci ? Un lien avec l'hindouisme ? Le policier se lance dans l'enquête, en compagnie d'Hervé et de son amie Nicole. Les investigations les mèneront loin de l'Hexagone, en Inde, entre Calcutta et Bénarès, où les notions de liberté et d'égalité s'avéreront très différentes, et où les communautés peuvent révéler bien des surprises. Mais attention : certaines affaires de famille peuvent en cacher d'autres. Et le grand soir peut prendre bien des significations.

Avec une indéniable maestria, Jean-Christophe Grangé nous transporte dans les tourments de cette période sous LSD, à la fois complexe et paradoxale, tout en tenant son intrigue policière (avec force scènes choc) et en faisant se télescoper habilement les cultures. On pardonnera volontiers certaines maladresses langagières et quelques rebondissements un poil trop artificiels pour mieux applaudir le brio narratif de l'écrivain, une générosité romanesque de plus en plus rare et, l'air de rien, un regard différent, riche et éclairant sur l'esprit d'une époque. Une certaine idée du rouge et du noir, en quelque sorte… •••



EXTRAIT À DÉCOUVRIR
EN SCANNANT CE QR CODE

★★★☆☆
ROUGE KARMA
JEAN-CHRISTOPHE GRANGÉ
592 P., ALBIN MICHEL, 23,90 €.
EN LIBRAIRIES LE 3 MAI.

Le titre de votre nouveau roman, *Rouge karma,* renvoie à deux univers : Le rouge de Mai 68, où commence l'action. Et le karma qui ressort de la spiritualité indienne. Qu'est-ce qui vous a poussé à évoquer cette période, sur laquelle vous jetez un regard sarcastique, et sur l'Inde, qui fascinait la jeunesse de cette époque ?
Jean-Christophe Grangé. D'abord, j'aime les années 1970 des hippies, leur musique, leur philosophie… Pour moi, ils sont le contraire des exaltés de Mai 68 qui voulaient tout casser. Par ailleurs, il y a deux ans, je me suis lancé dans le roman historique avec *Les Promises*. Et je me suis rendu compte que cela me plaisait beaucoup d'avoir, en plus d'une bonne histoire policière, un contexte historique.

Quel souvenir l'enfant que vous étiez en 1968 garde-t-il de ces événements ?
J.-C.G. Aucun. J'avais 6-7 ans… Ma mère et ma grand-mère, avec lesquelles j'ai grandi, m'en ont parlé un peu comme on aurait parlé des Gilets jaunes. Il y avait des troubles, des ennuis, plus d'essence… Plus tard, j'ai été un grand adepte de cette génération qui prônait des idées de gauche, des idées de liberté. En vieillissant, j'ai voulu me plonger dans cette époque qui me semblait sympathique, mais dont je voulais connaître les ficelles. C'est ce que je raconte dans *Rouge karma* : les ficelles, avec le recul, me semblent un peu comiques. Lors de mes recherches, j'ai regardé une émission d'*Apostrophes* sur les « écrivains révolutionnaires ». Aujourd'hui, on dirait une parodie des Inconnus : ils étaient tous dans un nuage de fumée et, franchement, leurs idées étaient aussi fumeuses.

« Grâce au polar, j'ai découvert une littérature qui m'arrachait à moi-même »

Dans votre roman, le passage de Paris à l'Inde misérable crée un contraste : on voyage d'une ville qui joue à la révolution à un monde où la mort est omniprésente…
J.-C.G. Je n'ai jamais été intéressé par l'engagement politique. Je sentais qu'en France tout cela avait une résonance un peu gratuite et boursouflée. Quand j'ai commencé à faire des reportages, notamment en Inde et en Afrique, je me suis dit que, sans vraiment comprendre mon attitude, j'avais raison. Parce que la vraie misère, elle était là ! Dans *Rouge karma*, Mai 68 est montré aussi à travers les yeux d'Hervé, qui est historien et qui est choqué qu'on puisse comparer trois pavés lancés en mai avec la Commune ou d'autres révolutions qui ont fait des morts par milliers.

On y retrouve aussi, comme souvent chez vous, une communauté, avec ses dogmes, ses idéaux… Qu'est ce qui vous fascine dans les sectes ?
J.-C.G. Ce qui me fascine, ce sont les méchants et ceux qui vont au-delà. Pour moi, il y a pire que le type qui va tuer au nom d'une pulsion profonde : celui qui tue au nom d'une vision du monde qui expliquerait sa méchanceté. Celui qui, de son point de vue, croit faire le bien. C'est pourquoi j'ai pu écrire sur le nazisme, et pourquoi je suis fasciné par les sectes, et tous les cercles dont les valeurs bousculent la base du bien et du mal.

Cette question du mal, c'est votre obsession première ?
J.-C.G. Je comprends qu'on se passionne pour la politique, pour l'histoire, pour les mouvements de masse, mais j'ai toujours été plus intéressé par ce qui se passe à l'intérieur : les choses intimes qui transforment un homme en monstre. En ce moment, Canal + diffuse un documentaire sur Jimmy Savile, le présentateur pédophile anglais. Un type qui, pendant cinquante ans, apparaissait comme le Michel Drucker britannique, que tout le monde aimait mais qui, le week-end, violait des enfants… Dans le documentaire, un passage m'a fasciné : on voit Savile avec sa mère, qui dit : *« Oui, je l'ai beaucoup frappé quand il était enfant ! Qui aime bien châtie bien ! »* On devine que tout vient de là. Cet homme, qui adorait sa mère, avait été en fait torturé par elle ! Au fond, c'est une idée positive de se dire que l'homme n'est pas naturellement mauvais, mais qu'il le devient quand, enfant, il ne reçoit pas sa dose d'amour et d'équilibre. Tous les tueurs en série ont eu des problèmes pendant l'enfance.

Certes, mais tous les gens qui ont eu des problèmes pendant l'enfance ne deviennent pas tueur en série…
J.-C.G. Oui. Je cite souvent ce film, *Vertiges,* de Mauro Bolognini, sorti à la fin des années 1970, et qui se passe dans un asile psychiatrique. À un moment, le psychiatre se demande comment il se fait qu'un gamin

BIO-BIBLIOGRAPHIE

1961

Naissance à Boulogne-Billancourt. Après des études de lettres à la Sorbonne, Jean-Christophe Grangé travaille un peu par hasard comme rédacteur publicitaire. C'est dans ce cadre qu'il fait la rencontre du photographe Pierre Perrin, avec lequel il va voyager autour du monde et proposer des sujets journalistiques.

1998

Quatre ans après la parution de son premier roman *(Le Vol des cigognes), Les Rivières pourpres* sort en librairies, avec un grand succès public et l'attribution du grand prix RTL-*Lire*. Ce thriller sera porté à l'écran par Mathieu Kassovitz en 2000, et connaîtra une suite cinématographique en salles en 2004.

2021

Loin de son univers habituel *(L'Empire des loups, Le Concile de pierre, Miserere…),* Grangé se lance dans le roman historique avec *Les Promises* et son histoire de tueur en série dans le Berlin des années 1930. Bonne pioche : ce livre ambitieux est considéré comme l'un des meilleurs de l'auteur.

victime d'un inceste devienne un névrosé psychotique, tandis qu'un autre garde son équilibre psychologique…

Vous prenez un exemple télévisuel et un autre cinématographique. Regarder des séries, avoir participé à l'élaboration de l'une d'elles a-t-il fait évoluer votre manière de raconter une histoire, de bâtir une intrigue ?

J.-C.G. Dans les séries, j'ai retrouvé cet amour du romanesque que je ne trouvais plus dans la littérature. Au milieu du XXe siècle, la valeur « histoire » a perdu des points, notamment au moment du nouveau roman. Cela a enfanté ce qu'on voit aujourd'hui : l'autofiction, avec des gens qui se regardent le nombril. On a perdu ce grand souffle romanesque de la fin du XIXe siècle, début XXe. Or c'est cette littérature qui m'intéresse. Quand j'ai commencé à écrire, dans les années 1990, l'époque était au néopolar : l'enquête devenait un prétexte pour véhiculer un message social, souvent antidroite. Quand j'ai été publié, j'ai tout de suite été considéré comme le type qui écrit à l'anglo-saxonne, c'est-à-dire des bonnes histoires, dont on a envie de tourner les pages. Je trouve que la littérature française n'en raconte pas assez. Même si, aujourd'hui, on assiste à leur retour car les gens ont envie qu'on leur raconte des histoires !

Et comment en êtes-vous venu à écrire des polars ?

J.-C.G.. À l'époque où j'étais un lecteur érudit – le genre de type qui essaie de lire James Joyce à 20 ans–, il n'était pas question pour moi de lire un polar… Puis mes études terminées, j'ai commencé à travailler dans la publicité. Tout, dans ce métier, m'a déplu – le côté commercial, l'argent… Mon monde s'écroulait ! À la fac, on étudie des auteurs qui ont souffert de la suprématie de la bourgeoisie, de la morale mesquine, et on vous explique que ce sont eux qui avaient raison. Puis vous sortez de là, et on vous dit que c'était pour rire… À l'époque, je me mariais, il fallait que je gagne un peu d'argent, alors j'ai appris ce métier, et je me suis empressé de me mettre en free-lance. J'écrivais des publireportages : non seulement de la pub, mais du faux journalisme. Pour couronner le tout, j'étais spécialiste du domaine de la cosmétique. Du jour au lendemain, je suis passé de Flaubert à « non, les vergetures ne sont plus une fatalité ». Ça a été un choc terrible. Puis j'ai compris que je pouvais écrire ce genre de sottises à mi-temps et essayer d'écrire un roman.

Après le long-métrage réalisé en 2000 par Mathieu Kassovitz, *Les Rivières pourpres* est adapté en série en 2018, avec Olivier Marchal et Erika Sainte dans le rôle des enquêteurs.

Entre-temps, vous êtes devenu journaliste…

J.-C.G. Oui, le hasard a fait que j'ai rencontré de très grands photographes qui avaient créé leur propre agence, et cherchaient des plumes pour écrire les textes de leurs reportages. Ils partaient, prenaient leurs photos, me racontaient, et je rédigeais les textes de présentation, puis ils vendaient ça aux grands magazines. Au début, j'ai fait ce boulot comme je faisais les brochures pour le saucisson… J'avais l'impression que j'étais en train de rater ma vie alors qu'un métier fou me tendait les bras. J'ai parlé avec l'un des photographes, Pierre Perrin. Il avait en projet une série de reportages sur les derniers peuples nomades. Mon boulot a été de préparer le sujet, de trouver les peuples nomades, les moyens d'y aller, de les approcher… Pendant un an, on a voyagé à travers le monde. Je me suis retrouvé à la frontière birmane, au pôle Nord, avec les Pygmées. Jusqu'ici, je n'avais pas dépassé l'Espagne ! Ça a été un bouleversement : la grande vie, c'était ça.

Comment s'est effectué le passage du journalisme au polar ?

J.-C.G. Là aussi, ça a été une sorte de hasard, et encore lié à Pierre Perrin : dans l'avion, il lisait des romans policiers. Alors que je menais une vie d'aventures, j'ai découvert cette littérature qui m'arrachait à moi-même. Je lisais James Ellroy, Sébastien Japrisot, Dashiell Hammett… Je me rendais compte que j'avalais ces livres, et que les romans policiers étaient beaucoup mieux écrits que ce que je croyais. Ces intrigues, ces personnages, cette flamboyance qui t'attrapent par la nuque et ne te lâchent plus : c'est ce que je voulais faire ! Les enquêtes de Philip Marlowe *[personnage créé par Raymond Chandler],* c'est de la très grande littérature ! Quant à Ellroy, il a écrit des scénarios extraordinaires.

En somme, votre inspiration vient de la fusion de ces voyages et de ces lectures ?

J.-C.G. Oui, j'ai compris que ces voyages me donneraient un matériau unique. Je suis parti plusieurs fois aux États-Unis, où j'ai eu l'occasion de tirer avec des calibres semi-automatiques : cela faisait une énorme différence entre moi et les écrivains de polars de l'époque, qui n'avaient pas dépassé la Bastille ! En 1991, j'ai fait ce reportage sur la migration des cigognes, et je me suis dit que si j'arrivais à écrire un polar à base de cigognes, ça donnerait quelque chose d'original. À ce moment-là, ma femme travaillait sur une série de portraits de grands écrivains de polars américains. Une coïncidence intimidante : pendant que je gratouillais mon truc, elle interviewait James Ellroy, Herbert Lieberman… Je me trouvais présomptueux, mais je me suis tout de même accroché à mes cigognes. Et je dois vous dire, non sans fausse modestie, que les trois éditeurs auxquels j'ai présenté *Le Vol des cigognes* ont voulu le publier.

Et vous avez choisi Albin Michel ?

J.-C.G. Comme tous les naïfs de ma génération, j'ai été ébloui parce que la Série •••

NICOLAS ROBIN/STORIA TELEVISION

noire de Gallimard voulait m'éditer, mais au dernier moment – merci mon Dieu –, j'ai choisi Albin, qui me semblait avoir des éditeurs modernes, capables de vendre un petit Français écrivant à l'anglo-saxonne. Le livre a marchotté, mais eux étaient déçus. Puis j'ai mis quatre ans à écrire *Les Rivières pourpres.* Avec ce deuxième livre, ce serait le moment de vérité : je saurais si j'étais un vrai écrivain ou non. Dans *Le Vol des cigognes*, on traversait plusieurs pays, je racontais plein d'anecdotes sur les tribus. J'ai senti que, pour le deuxième, je devais faire le contraire : essayer de raconter une histoire haletante dans un petit village de l'Isère. Là, Albin a eu un coup de génie : me mettre dans la collection de Mary Higgins Clark. Ils m'ont vendu comme *« le premier Français dans cette collection de livres anglo-saxons passionnants »*. Cette présentation a créé la curiosité. Au moment de la sortie, je prenais des vacances, et je me disais que ça allait peut-être un peu mieux marcher… Lorsque je suis rentré, j'étais deuxième des ventes.

Les *Rivières pourpres* a connu un succès international, mais la presse française était assez divisée…
J.-C.G. Oui, d'un côté, la presse nationale, celle qui veut parler des bouquins que les gens lisent, a été sympa avec moi. Et puis il y a eu l'autre partie : *Télérama, Libé…* ceux-là ont fait comme si je n'existais pas. Or, quand vous vivez à Paris, vous êtes entouré de gens qui lisent *Télérama*. J'étais donc un peu triste qu'ils ne m'offrent aucune reconnaissance. Ça pourra paraître prétentieux, mais je trouve que les *Rivières pourpres* a réconcilié le public « de gare » avec le reste du lectorat. Pour moi, « roman de gare » n'est pas une insulte : cela désigne un bon bouquin qu'on lit dans le train sans voir passer les stations. Lors de la promotion de la version poche des *Rivières*, je me suis souvenu des volumes ratatinés que ma mère, ma grand-mère et ma tante lisaient, avec des pochettes lugubres, comme *L'Avocat du Diable* de Morris West. Je les entends encore parler avec passion, la clope au bec, de ces livres. Pour moi, c'est ça, la littérature ! Des bouquins tout froissés, grand public, qui déchaînent les passions. Quand, dans les maisons que je loue pour les vacances, je tombe sur un Grangé tout chiffonné, je me dis que j'ai réussi car c'est bien là que je voulais être, pas à l'Académie française, mais dans les mains des gens.

Parlons des *Promises* : ce roman représentait-il pour vous un nouveau départ, une sorte de défi personnel ?
J.-C.G. Bien sûr, écrire un roman historique m'a toujours fait peur. Ça a été finalement plus facile que je ne le pensais. Et ça m'a passionné : chaque nom de rue, chaque quartier devenait une petite mine à creuser. Je me suis dit que le contexte historique allait me donner du crédit, du sérieux, et peut-être attirer la curiosité des grands censeurs de la littérature actuelle. Ça a été un peu le cas mais je pense qu'au sein du jury Goncourt lâcher mon nom doit sembler incongru…

Vous pâtissez aussi d'un jugement politique : vous explorez la question du mal, en délaissant les déterminismes sociologiques, bien plus à la mode…
J.-C.G. Une précision importante : si j'ai voulu parler de nazisme, ou si aujourd'hui je parle de Mai 68, mon histoire n'est jamais un prétexte. Au contraire, le plus important, c'est l'intrigue. Souvent, on réduit les artistes à un message politique, à une description de société. Balzac, par exemple, a surtout raconté des histoires profondément humaines : *Le Père Goriot* parle d'un père qui, par amour pour sa fille, va s'autodétruire, et cela me semble plus intéressant que la peinture de la monarchie de Juillet…

Vos livres sont vendus dans le monde entier. Quels sont les pays où vous avez le plus de succès ?
J.-C.G. Je suis une espèce de rock star en Turquie. Vraiment ! Si je viens signer au Salon du livre d'Istanbul, on ferme le salon parce que le lieu n'est plus rempli que par des fans de Grangé… On m'a exfiltré un jour d'une librairie, parce que les gens qui n'avaient pas encore leur dédicace ne voulaient plus partir. On m'a fait passer par le parking… Et ils m'attendaient à mon hôtel. Je ne m'explique pas ce phénomène. Après, j'ai du succès dans d'autres pays… Moins que je ne le voudrais au Japon, où je vis un tiers de mon temps. Sinon, le monde anglo-saxon m'a aimé, puis les résultats n'ont pas été à la hauteur et ils m'ont lâché. Mais tout ce qui m'arrive, je le prends et je suis content : je ne suis pas du tout obsédé par ce qui ne marche pas.

Retournons aux fondamentaux : selon vous, qu'est-ce qu'une bonne scène de crime ? Ou un cadavre mutilé réussi ?
J.-C.G. Pour moi, un cadavre mutilé réussi, c'est celui qui suggère un moment intense de barbarie, une cruauté, qui tient presque du sacrifice rituel. Quand j'étais un intellectuel, j'étais fasciné par les auteurs comme Bataille, Leiris, Klossowski. Ils formaient une espèce de club, et ils voulaient absolument faire des sacrifices rituels pour *« faire sortir la nuit organique »*, comme ils disaient. Pour moi, les mutilations du corps des victimes doivent être une géographie de la folie du tueur. En remontant vers l'origine de ces mutilations, on arrive au traumatisme qui a donné au tueur le désir de les infliger, et c'est comme ça que l'on va parvenir jusqu'à lui.

À travers l'enquête, vous vous livrez donc à une psychanalyse du tueur ?
J.-C.G. Dans tous mes livres, le tueur a une histoire : pas une excuse, mais une explication à sa folie, située dans l'enfance. Les gens retiennent le côté noir et violent, mais ce sont en fait des livres assez optimistes.

« J'ai retrouvé dans les séries cet amour du romanesque que je ne trouvais plus dans la littérature »

D'abord, ce sont toujours les gentils qui gagnent. Ensuite, à cause de cette idée que le tueur est un monstre parce qu'il a lui-même subi des monstruosités, infligées par ses parents qui avaient sans doute eux-mêmes subi des monstruosités… C'est un peu ce que dirait Freud : Thanatos s'éveille dans toute sa puissance quand il y a eu défaut d'amour, frustration. .

Lorsque vous écrivez ces scènes inaugurales, vous savez déjà qui a tué, et tout ce qui va se passer ensuite ?
J.-C.G. Je considère avoir une idée d'histoire quand j'ai mon dénouement. Ce qui m'intéresse, c'est le point d'arrivée. Tout le monde peut inventer une situation un peu énigmatique : l'important, c'est l'explication !

Pourquoi vos thrillers flirtent-ils toujours avec l'épouvante ?
J.-C.G. J'ai toujours aimé la peur, et j'ai été un passionné du cinéma d'horreur. Dans les années 1990, alors que j'écrivais les *Rivières pourpres*, j'ai été frappé par le film *Le Silence des agneaux*. Je me suis dit que cette union du polar et de l'horreur, c'était ce que je voulais faire. Pour moi, il était naturel d'écrire des polars horrifiques, avec des tueurs en série qui étaient des sortes de démons. Et je me suis rendu compte que les journalistes évoquaient toujours le problème des origines, avec la figure du père… J'ai dû faire un peu d'introspection pour comprendre pourquoi je parlais toujours de ça.

Parce que c'était inscrit dans votre histoire personnelle ?
J.-C.G. Oui, et je m'en suis inspiré pour *Rouge karma*. Ma mère a divorcé à ma naissance et, dans mon enfance, je n'ai pas entendu parler de mon géniteur : c'était un tabou. En fait, mon père était un malade mental, souvent interné, et très dangereux. Après le divorce, il a eu interdiction totale de me voir. Je ne l'ai pas su, mais je grandissais avec cette ombre, cette absence menaçante. J'ai commencé à faire des cauchemars – j'en parle, dans ce livre – qui se sont transformés en un intérêt esthétique pour la peur et les monstres, que j'ai sublimé. J'avais par exemple une obsession pour le train fantôme de la Foire du Trône, puis pour le cinéma d'horreur : les premiers films en couleur sur Dracula et Frankenstein ; et *L'Exorciste*, qui est pour moi un chef-d'œuvre.

À ce propos, quel est votre rapport non pas à la religion, mais aux religions ?
J.-C.G. Je suis sensible aux personnalités qui intègrent dans leur conception du monde un questionnement lié à l'univers, à la grande logique qui se cache derrière. À l'inverse, j'ai du mal avec les athées qui ont résolu le problème en se disant : « Non, ça n'existe pas, il n'y a rien. » J'ai eu une éducation catholique, je me suis beaucoup intéressé au bouddhisme, et j'ai toujours eu cette espèce d'appel du divin. Après, j'ai plein d'amis athées, et on ne peut pas dire que ma femme soit très religieuse. Mais intimement, j'ai une conscience religieuse. Flaubert n'était pas particulièrement religieux, mais il disait toujours que la plus belle pulsion chez l'homme, c'est la pulsion poétique, la conscience de l'infini, la conscience du divin. Selon lui, et je suis d'accord, si vous n'avez pas ça, il manque quelque chose à votre dimension humaine. Pour moi, la conscience, l'interrogation sur le monde, c'est la preuve manifeste qu'il y a un dieu, et cela transparaît dans mes livres. ■

Propos recueillis par Alexis Brocas et Baptiste Liger
Photos : Jean-Luc Bertini pour *Lire Magazine littéraire*

FONDATION JÉRÔME SEYDOUX PATHÉ

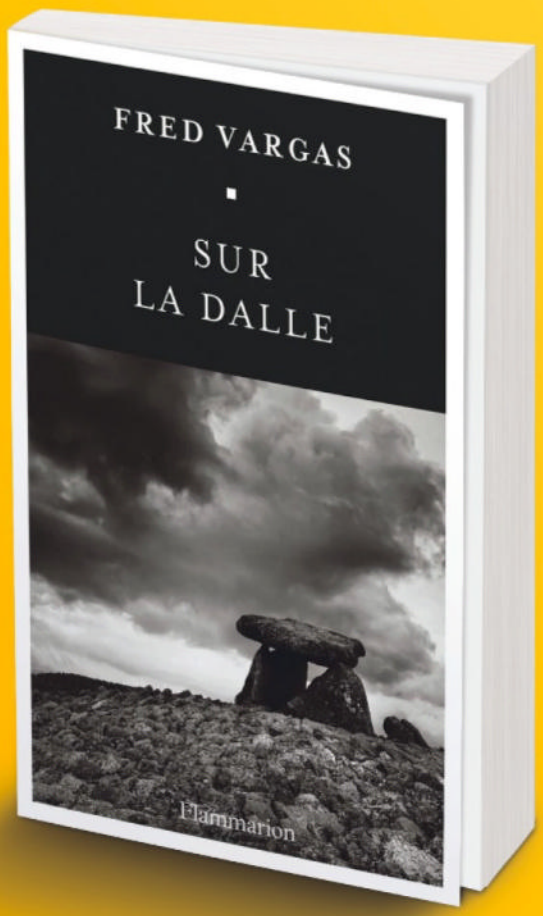
Exposition

du 22 mars
au 15 juillet

Fondation Jérôme Seydoux-Pathé,
73 avenue des Gobelins 75013 Paris
www.fondation-jeromeseydoux-pathe.com/

En partenariat avec

Affiches attribuées à Georges Allard, Jean-Etienne Siry, Gérard Rombi. Photos attribuées à Roger Corbeau, Marcel Hartmann. Tous droits réservés



Abonnez-vous à

LIRE magazine littéraire

EN CADEAU
SUR LA DALLE

Le nouveau roman de
FRED VARGAS

1 AN
49€
SEULEMENT

Scannez ce QR code pour profiter de cette offre exceptionnelle

JE M'ABONNE À LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE

Bulletin à renvoyer complété et accompagné de votre règlement à : Lire-Magazine Littéraire - 235 avenue Le Jour se Lève - 92100 Boulogne-Billancourt

OUI je désire bénéficier de votre offre spéciale :
1 an d'abonnement à LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE (10 numéros) + ***Sur la dalle*** pour 49€ seulement au lieu de ~~102 €~~

Nom : .....

Prénom : .....

Adresse : .....

Code postal : |_|_|_|_|_|

Ville : .....

E-mail : .....

Ci-joint mon règlement par :

☐ Chèque à l'ordre de EMC2

☐ Carte bancaire, paiement sécurisé sur https://abonnements.lire.fr/

Délai de livraison : dans le mois suivant l'enregistrement de votre règlement. Offre valable jusqu'au 30/08/23 en France métropolitaine uniquement, et pour un premier abonnement à LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE. Conformément à la loi "Informatique et libertés" du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification en adressant un courrier à LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE. Les informations nécessaires à la mise en place de votre abonnement pourront être cédées à des organismes extérieurs sauf si vous cochez la case ci-contre ☐. Conformément à l'article L221618 du code de la consommation, vous bénéficiez d'un délai de rétractation de 14 jours à compter de la réception du premier numéro de l'abonnement en adressant votre courrier à Lire-Magazine Littéraire - 235 avenue Le Jour se Lève - 92100 Boulogne-Billancourt.

OMLM1518

LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE EST ÉDITÉ PAR EMC2 - SAS AU CAPITAL DE 325 000 € - 15, RUE DE LA FONTAINE AU ROI, 75011 PARIS

L'ACTUALITÉ

14

FRANCK THILLIEZ
SUCCÈS SANS FAILLE

18

LE FUTUR SELON
AURÉLIE JEAN ET
AMANDA STHERS

26

FRÉDÉRIC MITTERRAND :
« QUI SUIS-JE POUR DONNER UN CONSEIL À BRAD PITT ? »

36

POURQUOI CETTE FASCINATION POUR LES **FAITS DIVERS** ?

AUDREY DUFER/FLEUVE NOIR – SANDRINE GOMEZ/L'OBSERVATOIRE – SONY PICTURES 2019 CTMG, INC. ALL RIGHTS RESERVED – SHUTTERSTOCK

La mort aux trousses

Dans *La Faille*, Franck Thilliez met à nouveau en scène le duo Sharko-Hennebelle, à travers une enquête crépusculaire – et très « cinégénique » – nous interrogeant sur les frontières entre la vie et l'au-delà.

Le titre d'un livre en dit parfois long sur un auteur, surtout lorsqu'il a déjà été utilisé. Ainsi, certains cinéphiles se souviennent peut-être d'un petit bijou du film de tribunal signé de l'artisan hollywoodien Gregory Hoblit, intitulé *La Faille*. Anthony Hopkins jouait un riche ingénieur qui, lorsqu'il apprend l'adultère de son épouse, lui tire une balle dans la tête à bout portant. Si le présumé meurtrier reconnaît les faits – alors que sa femme est dans le coma –, il sera toutefois très difficile au procureur, campé par Ryan Gosling, de trouver des preuves et de faire condamner le diabolique mari trompé… Un grand jeu de manipulation symbolisé par un mobile, avec une bille que l'on suit lors du générique et qui prend des allures de métaphore du travail de Franck Thilliez.

Cela fait une vingtaine d'années que cet ingénieur de formation nous offre des mécaniques de haute précision, bien fichues, qui nous tiennent en haleine sur plusieurs centaines de pages. À l'image, évidemment, du livre qui l'a fait connaître à un très large public, *La Chambre des morts,* qui fut adapté pour le grand écran avec Mélanie Laurent dans le rôle de son héroïne récurrente, Lucie Hennebelle. Un personnage (souvent) indissociable de son alter ego, le célèbre commissaire Franck Sharko. Ces deux-là, on a pu suivre leurs investigations dans *Gataca*, *Atomka*, *Angor*, *Luca* ou, bien sûr, *Le Syndrome E* – qui inspira une mini-série en six épisodes diffusée en 2022 sur TF1. Le petit écran sied d'ailleurs plutôt bien à Franck Thilliez qui, outre ses romans, travailla sur l'écriture ou le développement de divers projets – scénarios d'« unitaires » ou de séries, dont *Vortex*. Autant dire que chez ce Nordiste (mais natif d'Annecy), les liens entre le texte et l'image s'avèrent particulièrement ténus. Et, pour en revenir à son dernier ouvrage, le parallèle est visible sur la couverture, avec ce tracé d'électroencéphalogramme que l'on retrouvait sur l'affiche d'un blockbuster des années 1990 : *L'Expérience interdite* de Joel Schumacher – un cinéaste souvent controversé, mais que Thilliez apprécie particulièrement. Le sujet du film en question ? L'exploration de la frontière entre la vie et la mort, l'au-delà. Tiens donc : c'est justement l'un des thèmes centraux de *La Faille*.

Le livre s'ouvre sur un drame, à savoir l'interpellation d'un tueur nécrophile, qui tourne mal. Lors de l'opération, l'une des collègues de Sharko, Audra, va être retrouvée *« étalée au sol, telle une poupée de chiffon »*. Le présumé meurtrier préférera se jeter sous

AUDREY DUFER/FLEUVE NOIR

les rails d'un train que d'être arrêté, mais ce n'est pas le plus important : la jeune femme, dans le coma, est entre la vie et la mort, et le diagnostic n'est guère optimiste. De plus, celle-ci est enceinte. Si jamais drame il y avait sur sa personne, quelle décision prendre, notamment au sujet du fœtus ? Les parents d'Audra et son compagnon, Nicolas, pourraient-ils être d'accord ? En parallèle, Sharko doit avancer sur l'enquête, d'autant qu'on peine à identifier une victime du tueur en série. Mais un élément vient bouleverser la donne : le cadavre a une particularité, à savoir un col du fémur provenant d'une autre personne. Coup de chance, l'ADN va parler et l'os en question appartient à une certaine Emma Dorry, une céroplasticienne reconnue – *« qui reproduit l'anatomie humaine avec de la cire, dans la plus pure tradition, pour les écoles de médecine, les musées spécialisés »*. Fille de fabricants de cercueils, celle-ci est d'ailleurs fascinée par la mort, allant peut-être jusqu'à s'introduire dans des morgues pour photographier les cadavres les plus effrayants. Serait-ce pour cette raison qu'elle souhaitait rencontrer un photographe réputé pour son œuvre macabre ? Mais Emma a disparu sans laisser de trace. Y aurait-il un lien avec certaines personnes ayant connu une EMI (expérience de mort imminente) ? Que signifie le mot *« pazuzu »* ? Et *« la Faille »* ? Aussi, quels sont les desseins du docteur Marc Viktor – un nom qui rappelle Frankenstein ?

Sur plus de 500 pages bien menées, Franck Thilliez s'interroge ainsi sur la Faucheuse, mettant en parallèle l'investigation du thriller et le débat de société (souvenez-vous de l'affaire Vincent Humbert). Son talent de conteur lui permet de les combiner habilement, mêlant parfaitement deux entités qui pourraient sembler antinomiques – l'effroi et l'émotion. Au fond, la faille du titre ne serait-elle pas aussi cette brèche qui permet au lecteur de se plonger dans la fiction ? ■

Baptiste Liger

EXTRAIT À DÉCOUVRIR
EN SCANNANT CE QR CODE

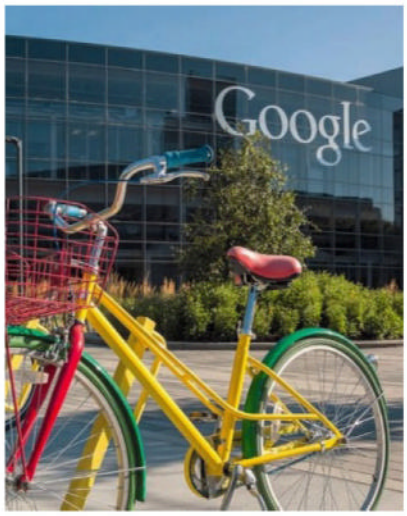
LA FAILLE
FRANCK THILLIEZ
504 P., FLEUVE, 22,90 €

FRANCK THILLIEZ POUR LES PETITS ?

Cela peut surprendre, mais Franck Thilliez écrit aussi, à l'occasion, dans d'autres domaines que le thriller traditionnel, tels que la bande dessinée *(La Brigade des cauchemars)* ou la littérature jeunesse. À la demande de France Inter, il a ainsi imaginé pour la série podcast « Une histoire et… Oli » un petit conte, *Cueillette et le Prince de Feu* – aujourd'hui édité en album, avec des illustrations d'Héloïse Mab (disponible chez Michel Lafon). Une petite fille résidant au Pays Noir, Cueillette, veut en savoir plus sur le vaillant Prince de Feu et son magnifique carrosse. D'où viennent toutes ses richesses ? Il appartiendra à l'intrépide fillette d'affronter ses peurs, en traversant la Forêt Fantôme et en escaladant les Montagnes Rouges pour éclaircir ce mystère… **B.L.**

Demain leur appartient

Une enquête chez les initiés de la Silicon Valley et un portrait de l'« entrepreneur messianique » Elon Musk mettent en lumière les limites et la part d'ombre du « monde meilleur » qu'ils préparent pour nous.



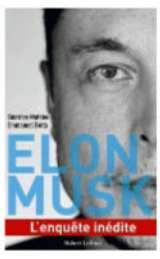
Cela fait plus de cent ans que la Silicon Valley (12 000 entreprises) est devenue l'épicentre des nouvelles technologies grâce à sa maîtrise des réseaux d'infrastructure technique. Ce petit monde du sud de la baie de Francisco est aussi un monde de géants, où se sont produites les plus importantes capitalisations. On connaît ses entreprises phares – Apple, Google, Facebook, Intel, etc. et leurs records, les trois premières cumulant un chiffre d'affaires de 500 milliards de dollars –, mais rarement le monde d'initiés de la Tech.

Au terme d'une enquête de sept ans – *La Tech. Quand la Silicon Valley refait le monde* –, Olivier Alexandre propose une lecture de cette « *nouvelle société* » libérale et technophile. Le bilan ? Vingt ans après le boom des valeurs Internet, estime le sociologue, le monde s'avère effectivement plus rapide, connecté et informé. Mais les entreprises de la Tech ont intensifié et précarisé le travail, joué de l'optimisation fiscale, monnayé des informations personnelles, accentué la surexploitation des terres rares… Bilan plus prosaïquement résumé par un entrepreneur : « *Il faut arrêter avec le truc rendre le monde meilleur… Enfin, certaines boîtes peut-être, Musk avec Tesla, je dis pas, à la limite…* »

MOURIR SUR MARS

Mais quelle limite ? Avec ses fusées et ses automobiles révolutionnaires, Elon Musk est à la fois l'incarnation de la Tech et un « *outsider* », soulignent Emmanuel Botta et Béatrice Mathieu dans *Elon Musk*, une biographie rondement menée. Celui qui a été désigné en 2021 « homme de l'année » par le *Time* n'a au fond qu'un seul rêve : créer une cité martienne autosuffisante et mourir sur la planète rouge. Derrière les excentricités, les succès et les échecs de ce mégalomane génial et rustre, autiste Asperger et millionnaire avant la trentaine, il y a un personnage de roman. « *Combinaison d'un Rastignac et d'un Edmond Dantès* », il prend sa revanche chaque jour contre ses anciens camarades de classe et les ingénieurs du « monde d'avant », contre Wall Street et les grands fonds d'investissement qui le méprisaient. Mais celui qui joue son propre rôle dans *Iron Man 2* a toujours su où est son intérêt bien compris. Dans ce monde libertarien, il a su décrocher un gros prêt du département de l'Énergie et l'aide constante de la Nasa, sans lesquels son aventure aurait fait long feu. C'est ainsi que l'« *entrepreneur messianique* » se révèle au fil des pages « *fils légitime de la puissance publique* ». ■ **Emmanuel Hecht**

LA TECH. QUAND LA SILICON VALLEY REFAIT LE MONDE
OLIVIER ALEXANDRE
560 P., SEUIL, 23 €



ELON MUSK
EMMANUEL BOTTA, BÉATRICE MATHIEU
240 P., ROBERT LAFFONT, 20 €.
EN LIBRAIRIES LE 17 MAI.

DR

NOUVEAU !

ÉCRIRE avec LiRE magazine littéraire

Un verbe en amène toujours un autre : ainsi, qui dit « lire » dit « écrire ». Voilà pourquoi *Lire Magazine littéraire* a décidé de créer une nouvelle publication trimestrielle s'inscrivant dans le prolongement de nos nombreux dossiers et hors-séries sur le sujet. Destinée entre autres à tous ceux qui rêvent de publier leurs textes, cette entité « cousine » vous permettra tout d'abord de réviser votre langue française ainsi que quelques classiques (*1984*, *Bouvard et Pécuchet*), tout en nous interrogeant sur des succès contemporains. Il sera également question des principales erreurs à ne pas commettre pour un premier roman et de la manière de construire une intrigue policière – le registre littéraire sera aussi à l'honneur avec l'univers de Jean-Christophe Grangé et un grand entretien « technique » avec Bernard Minier. Mais *Écrire avec Lire Magazine littéraire* vous proposera aussi un agenda des concours de nouvelles les plus populaires, diverses chroniques, des interviews (Mélissa Da Costa, Katherine Pancol…), une évocation des ateliers d'écriture, un annuaire des éditeurs, et bien d'autres surprises… À vous de les découvrir ! ■ **Baptiste Liger**

Disponible chez votre marchand de journaux et sur *lire.fr*

Un design suédois à l'âme verte
Gudrun Sjödén
Inspiration mondiale
et fleurs hautes en couleurs
Gilet Annabelle en coton biologique recyclé,
décliné en trois coloris variés, 109 €
Demandez
le catalogue
www.gudrunsjoden.com
Numéro vert 0800 73 00 03 | order@gudrunsjoden.fr
SUÈDE ALLEMAGNE NORVÈGE DANEMARK FINLANDE ROYAUME-UNI USA CANADA FRANCE SUISSE PAYS-BAS

De la science en fiction

L'écrivaine Amanda Sthers et la scientifique Aurélie Jean ont uni leurs talents pour écrire *Résistance 2050.* Ce roman dystopique nous projette dans le futur et tente de répondre à nos craintes face aux dérives des nouvelles technologies.

Amanda Sthers et Aurélie Jean forment un duo inattendu à l'origine du livre *Résistance 2050.*

Nous n'allons pas jouer au jeu des sept différences, ce serait trop attendu pour un duo qui, lui, ne l'était vraiment pas. D'ailleurs, Amanda Sthers et Aurélie Jean ont sans doute plus de points communs que de différences. Des origines bretonnes (qui expliquent le sort particulier de la région dans le roman), une vie à LA, des carrières dans des milieux d'hommes à fort ego, mais elles partagent surtout une curiosité aiguë pour le monde qui les entoure. Les deux quadragénaires se suivaient sur les réseaux avant de se rencontrer puis de devenir amies : un « *coup de foudre amical* ». On penserait l'idée du livre venue d'Aurélie, docteure en sciences, grande spécialiste de l'IA et fan de récits d'anticipation. Elle est le fruit des réflexions d'Amanda, autrice à succès avide d'actualité, un peu angoissée des dérives possibles des nouvelles technologies. Aurélie Jean lui a apporté, outre une caution scientifique, un autre regard.

Résistance 2050 est un peu comme « le livre dont vous êtes le héros » de notre enfance : il vous laisse le choix. Dans quel monde voulez-vous vivre ? Êtes-vous réellement conscient des implications de vos choix ? Le roman, tout en proposant deux visions du monde (trois si l'on ajoute la voie bretonne) n'est pas manichéen. Il interroge l'éthique de l'IA, les ruptures au sein des sociétés et les besoins humains. On navigue entre des pucés qui savent tout, n'ont plus ni problèmes ni états d'âme, mais à qui manquent le souci de l'effort, les failles et la fragilité, et ceux qui refusent la puce mais vivent difficilement sur une Terre abîmée par le dérèglement climatique, en proie aux maladies et aux conflits.

AUCUN DES MONDES N'EST PARFAIT

Le sujet est exactement dans l'air du temps, au carrefour de nos contradictions représentées par les héroïnes du roman : Oona et Chloé. « *Je défends la science et l'innovation responsables, qui respectent les droits fondamentaux et toute forme de vie sur cette Terre. Je peux, à l'instar de Chloé, sembler parfois désarmée face à des gens comme Oona – têtue – qui ne veulent pas comprendre* », dit Aurélie. Amanda Sthers, elle, lâche qu'elle pourrait se passer d'ordinateur et de portable et explique que, pour écrire de la fiction, « *il faut s'autoriser à penser que les gens ne sont pas logiques et il faut les excuser de cela. Aurélie a cette logique, cette intransigeance qui fait la formidable scientifique qu'elle est* ». Telle est leur contradiction, qui est aussi la nôtre. Chloé, la Prix Nobel qui doute, remet sans cesse en question les bienfaits de son invention. Oona refuse l'avilissement représenté par cette puce, mais se débat avec une réalité difficile.

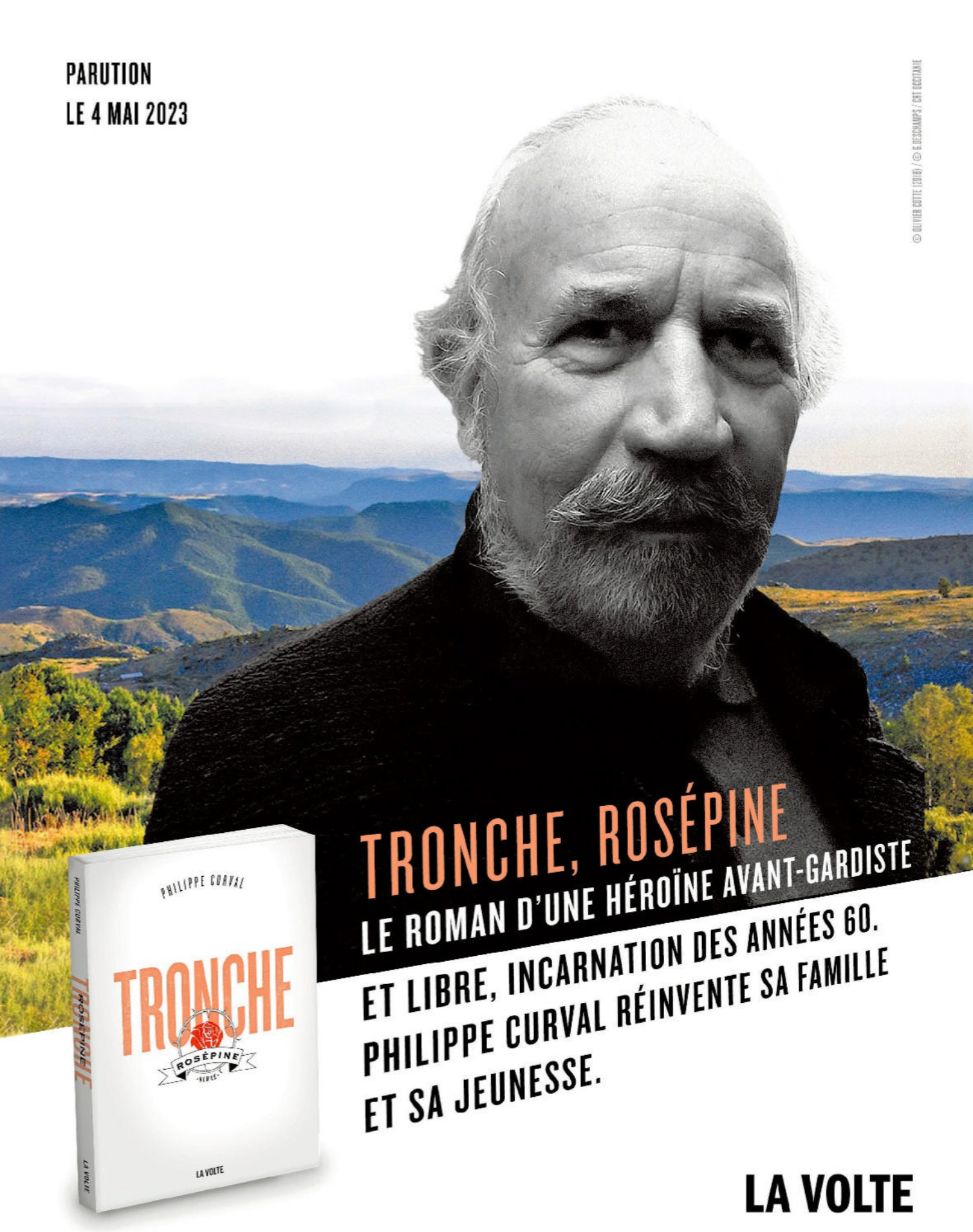
Aucun des mondes n'est parfait : « *La question n'est pas : faut-il rejeter en bloc ou adopter aveuglément les technologies ? Non, la question est de les comprendre pour les utiliser correctement. C'est le message que j'avais en tête. Amanda en a peut-être un autre* », dit Aurélie. L'autrice du *Café suspendu* s'alarme, elle, de « *cette espèce de clivage qui s'opère dans le monde, cette sécession qu'il y a au sein des pays. À une fracture sociale s'ajoute une fracture intellectuelle. Je ne vois pas le monde continuer sans une explosion* ». La science-fiction permet de poser avec pédagogie les questions qui font peur, en usant de nuances. Si l'une a apporté la patte humaine et les questions géopolitiques, l'autre instille tout le volet scientifique qui manque à bien des livres sur le sujet. Car il y a aussi, potentiellement, « *aussi grave que l'IA, à savoir l'intelligence que l'on prête artificiellement aux gens* ». C'est Amanda qui le dit, mais il est certain qu'Aurélie serait d'accord. Parler de ce que l'on connaît : une preuve d'intelligence… humaine. ■ **Aurélie Marcireau**

EXTRAIT À DÉCOUVRIR
EN SCANNANT CE QR CODE

RÉSISTANCE 2050
AMANDA STHERS, AURÉLIE JEAN
200 P., L'OBSERVATOIRE, 21 €

SANDRINE GOMEZ/L'OBSERVATOIRE

PARUTION
LE 4 MAI 2023



© OLIVIER GOTTE (2018) / © B.DESCHAMPS / ERT OCCITANIE

TRONCHE, ROSÉPINE

LE ROMAN D'UNE HÉROÏNE AVANT-GARDISTE

ET LIBRE, INCARNATION DES ANNÉES 60.
PHILIPPE CURVAL RÉINVENTE SA FAMILLE
ET SA JEUNESSE.

LA VOLTE

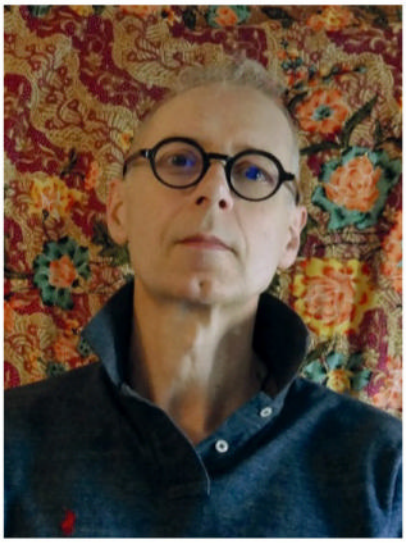
« Les lettres types ne m'ont jamais découragé »

Auteur d'une quinzaine de romans restés à l'état de manuscrits, Laurent Tournesac a recensé les grands textes de la littérature refusés avant d'être finalement publiés. Il en a tiré un livre léger, vivant et informé, *Cher Monsieur l'éditeur.* Son premier ouvrage édité !

Quelles sont les circonstances à l'origine de ce livre ayant la forme d'une longue lettre à un éditeur ?

Laurent Tournesac. À 23 ans, mon premier texte avait retenu l'attention d'un éditeur, mais sa direction ne l'a pas suivi. J'ai cependant eu accès au rapport de lecture. Le décalage était si fort entre ce que je pensais avoir écrit et la perception qu'en avait l'auteur de la fiche que j'ai cru à une erreur ! Rien d'anormal. Dans *Écriture. Mémoires d'un métier,* Stephen King a décrit cette expérience : « *Lorsque vous distribuez six à huit exemplaires d'un manuscrit, vous obtenez six à huit opinions d'une haute subjectivité sur ce qui est bien et ce qui est mauvais dans votre texte.* » J'ai ensuite attendu de nombreuses années pour récidiver. Depuis une dizaine d'années, j'écris à temps plein. Les lettres types ne m'ont cependant jamais découragé. Mais au bout de quinze manuscrits rejetés, *Cher Monsieur l'éditeur* est devenu mon baroud d'honneur. Et c'est lui qui a été accepté, après une quarantaine de refus ! J'ai pu rendre hommage à tous ceux qui avaient vécu ou vivaient ce parcours initiatique.

Nabokov, Proust, Beckett et bien d'autres ont vu leur volonté éprouvée par les refus des éditeurs.



Quelles principales causes de refus avez-vous identifiées ?

L.T. Il y a les cas de censure politique, comme pour *Le Guépard* de Tomasi di Lampedusa, ou morale, comme pour *Lolita* de Nabokov. Et parfois, un texte n'est tout simplement pas compris ! Proust a dérouté les premiers lecteurs, même si d'autres critères ont joué, des préjugés notamment, Gide le considérant comme un « snob » avant de s'en repentir. Au Seuil, Samuel Beckett sera lu attentivement par Louis Pauwels, un auteur de la maison, mais la noirceur de son univers dérangeait, aux antipodes de la ligne éditoriale de la maison. Les refus éprouvent toujours la volonté de l'écrivain. Un cas extrême est celui de John Kennedy Toole, incompris de son vivant, qui se suicide en 1969 parce que *La Conjuration des imbéciles* est refusé. Publié en 1981, son livre obtient le prix Pulitzer à titre posthume. Il est considéré comme un chef-d'œuvre de la littérature américaine.

Comment expliquez-vous que les éditeurs soient passés à côté des grands textes ?

L.T. C'est la perception du livre ou de l'auteur, plus que la réalité du texte, qui détermine souvent le choix de l'éditeur. Le cas d'Andreï Makine est inouï. Ses deux premiers textes, écrits directement en français, sont refoulés. Il tente divers artifices, change de titre, de premières pages, prend un pseudonyme, las ! Il se décide alors à tenter ce que j'appelle « la ruse du Russe » : présenter son roman comme traduit… du russe ! Le texte, identique, est cette fois accepté pour la qualité de la traduction ! *La Fille d'un héros de l'Union soviétique* et *Confession d'un porte-drapeau déchu* sont nés d'une mystification. Cette entrée en littérature le conduira à être élu en 2016 à l'Académie française.

Au terme de votre démarche à vertu thérapeutique, êtes-vous maintenant prêt à renvoyer un manuscrit ?

L.T. Nous verrons. Mais nombre d'exemples révèlent qu'il n'y a pas que les premiers manuscrits qui soient rejetés. Le quatrième roman de James Lee Burke, *Le Boogie des rêves perdus*, livre magnifique, bat tous les records : cent onze refus ! ■

Propos recueillis par Olivier Cariguel

CHER MONSIEUR L'ÉDITEUR
LAURENT TOURNESAC
191 P., LE CHERCHE MIDI, 17,50 €

DR/CHERCHE-MIDI – IVANPAIS/PIXABAY

www.grasset.fr www.facebook.com/editionsgrasset www.twitter.com/editionsgrasset

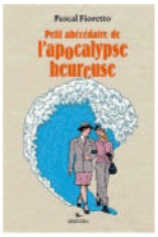
roman·grasset

Voilà, c'est fini !

L'apocalypse, une occasion de nous réjouir ? Une drôle d'idée, en forme d'abécédaire, venue de Pascal Fioretto, spécialiste du pastiche, qui croque ici avec férocité la société contemporaine.

A-t-on le droit de rire du réchauffement du climat, de la pollution des sols, de l'extinction des espèces, de l'apocalypse qui nous guette ? Pascal Fioretto n'est pas du genre à se gêner. L'effondrement qui vient lui a inspiré ce *Petit abécédaire de l'apocalypse heureuse*, où il passe en revue les nouvelles tribus de notre société éco-anxieuse : les néoruraux qui raflent l'immobilier en province, les écomilitants du mouvement flygskam, les survivalistes armés jusqu'aux dents dans leurs bunkers, les nouveaux chefs engagés qui cultivent leurs légumes en permaculture et les servent « en plénitude » (comprenez : sans les éplucher), les bobos parisiens ou bordelais qui achètent leur boulgour chez Biocoop, les *millenials* qui accusent les *boomers* de tous les maux, les aventuriers télévisuels tatoués qui font dix heures d'A380 pour nous montrer à quel point l'activité humaine fait fondre la banquise, les néo-féministes qui relient la civilisation du pétrole au patriarcat, bref, tout le monde. L'apocalypse, au fond, est un prétexte dont profite Fioretto pour croquer l'époque et multiplier les portraits satiriques, art où il excelle. Voyez Latifa, cette conteuse qui *« préfère qu'on dise griote urbaine »*, ou Jérôme, ex-socialiste macronisé selon qui *« le Président actuel est le seul à même de gérer efficacement l'apocalypse »* ! Ce livre drôle et grinçant est garni de dessins signés Stéphane Trapier, bien connu des lecteurs de *Fluide glacial* – celui de la page 47, chef-d'œuvre absurde, est à encadrer. Ne soyez pas surpris, à part ça, de constater que cet abécédaire commence par la lettre E. Il a été entièrement déconstruit, *« afin de ne rien céder à l'arbitraire totalitaire et à la violence symbolique de l'ordre alphabétique »*. Alphonse Allais aurait approuvé. ■

Bernard Quiriny



PETIT ABÉCÉDAIRE DE L'APOCALYPSE HEUREUSE
PASCAL FIORETTO
150 P., HERODIOS, 18 €.
EN LIBRAIRIES LE 12 MAI.

• MAUVAIS GOÛT

La romance dans les camps

Quand le mélodrame situé à Auschwitz vire au filon commercial décomplexé…

Qui se rappelle Christian Bernadac ? De la fin des Trente Glorieuses au crépuscule des années Mitterrand, ce journaliste de télévision fit la fortune des éditions France-Empire avec une quinzaine d'ouvrages sur le quotidien des camps de la mort. Méprisés par les historiens, ces livres faisaient la part belle au sensationnalisme, avec mille anecdotes rafistolées et riches en détails horrifiques. Aujourd'hui, ces enquêtes n'ont plus court, mais un nouveau filon a pris le relais : « l'auschwisme à l'eau de rose ». Vous avez bien lu.

Généralement écrites outre-Atlantique par des autrices du Middle West, ces bluettes sur la solution finale – toujours inspirées d'une histoire vraie, nous dit-on – sont des manières d'Harlequin à étoile jaune et creusent toutes les possibilités romanesques que ce contexte peut offrir.

Par exemple, dans *La Violoniste d'Auschwitz* (Ellie Midwood), une grande musicienne découvre en Miklos un compagnon de misère, mais aussi un pianiste génial : leur duo d'amour transcendera l'horreur. *Le Tatoueur d'Auschwitz* (Heather Morris) s'attache à Lale, obligé de tatouer les arrivants au camp, mais son horizon s'éclaircit lorsqu'il rencontre la douce Gita. Citons aussi *La fille qui s'échappa d'Auschwitz* (Ellie Midwood encore), où Mala connaît la passion vraie dans les bras du bel Edward. Ou bien encore *Les Sœurs d'Auschwitz* (Heather Morris à nouveau), tant la déclinaison des titres semble infinie, du moment que le suffixe soit le nom du camp…

Dernière-née de la grande famille, *La Sage-femme d'Auschwitz* d'Anna Stuart (City) est une nouvelle promesse de frisson concentrationnaire. Qu'on en juge : Anna donne naissance aux bébés du camp, mais – maligne tel le singe – elle les tatoue du même numéro matricule que leur mère. Ainsi pourront-ils se retrouver, une fois la paix revenue. *Shoah must go on ?* ■

Nicolas d'Estienne d'Orves

DR

OFFRE SPÉCIALE RÉSERVÉE À NOS LECTEURS

DISPONIBLE CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX ET ICI !

ÉCRIRE
AVEC
LIRE magazine littéraire

Le nouveau rendez-vous des Français qui ont quelque chose à écrire !

7,90 € SEULEMENT
Frais de port offerts

JE COMMANDE LE NUMÉRO ÉCRIRE avec LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE

Bulletin à renvoyer complété et accompagné de votre règlement à : Lire Magazine littéraire, 235 avenue du Jour se Lève - 92100 Boulogne-Billancourt

OUI, je commande le numéro **ÉCRIRE** au prix de **7,90 €** seulement.

Nom : .....

Prénom : .....

Adresse : .....

Code postal : |_|_|_|_|_|

Ville : .....

E-mail : .....

Ci-joint mon règlement par :

☐ Chèque à l'ordre de EMC2

☐ Carte bancaire

Ne payez rien maintenant, nous vous enoyons un lien sécurisé pour payer par CB (votre e-mail est nécessaire)

Délai de livraison : dans le mois suivant l'enregistrement de votre règlement. Offre valable jusqu'au 30/08/23 en France métropolitaine uniquement, et pour un premier abonnement à LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE. Conformément à la loi "Informatique et libertés" du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification en adressant un courrier à LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE. Les informations nécessaires à la mise en place de votre abonnement pourront être cédées à des organismes extérieurs sauf si vous cochez la case ci-contre ☐. Conformément à l'article L221618 du code de la consommation, vous bénéficiez d'un délai de rétractation de 14 jours à compter de la réception du premier numéro de l'abonnement en adressant votre courrier à Lire magazine littéraire, 235 avenue du Jour se Lève - 92100 Boulogne-Billancourt

ECR1518

LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE EST ÉDITÉ PAR EMC2 - SAS AU CAPITAL DE 325 000 € - 235 AVENUE DU JOUR SE LÈVE - 92100 BOULOGNE-BILLANCOURT

À lire sur place

Enseigne emblématique s'il en est, Sauramps Comédie* est, par excellence, le lieu du livre de la région montpelliéraine.

« Sauramps », ce nom qui témoigne de la Seconde Guerre mondiale, des Justes et de la Résistance, est devenu une enseigne en 1946. Depuis les années 1980, c'est un groupe indépendant réunissant à ce jour cinq librairies en Occitanie : quatre à Montpellier, une à Alès. Malgré des changements de direction, des licenciements économiques et un rachat en 2017 par le groupe Amétis, Sauramps figure chaque année au classement des dix plus importantes librairies de l'Hexagone.

Situé sur la place de la Comédie, en plein centre de Montpellier, Sauramps Comédie est le plus ancien des cinq magasins. Il a été fondé en 1946 par Henri Sauramps, imprimeur à Angoulême, juif réfugié à Montpellier. Ce qui n'était qu'une imprimerie-papeterie devient avec Pierre Torreilles, gendre d'Henri Sauramps, une « librairie-imprimerie-papeterie ». Pierre Torreilles en devient gérant en 1957. Après quelques agrandissements, la librairie déménagea dans un bâtiment typique des années 1970 : un triangle avec une grande verrière. C'est à cette époque que Sauramps ouvrit un, puis plusieurs autres points de vente.

Avec ses 2 000 mètres carrés répartis sur cinq niveaux et grâce à sa cinquantaine d'employés, Sauramps Comédie est bien le « *navire amiral et historique* » de l'enseigne, admet Florence de Mornac, la toute nouvelle directrice générale. Arrivée début avril 2023, la quinquagénaire ne dédaigne pas pour autant les autres lieux, bien que deux d'entre eux soient actuellement fermés. C'est donc le « navire amiral » qui profitera du « *programme accru d'animations* » voulu par la DG. « *Accueillir tous les publics, proposer des dédicaces jeunesse, puis passer à des propositions adressées à un lectorat exigeant, sans oublier des événements pour le grand public* » : tel est le credo managérial attendu, mais énoncé par une dirigeante soucieuse d'attirer des lecteurs peu habitués à ses rayonnages. « *Sauramps est un patrimoine culturel et je ne veux pas que les gens se sentent intimidés par ce lieu* », conclut-elle. Comme pour souligner la grande histoire d'un nom devenu un antre, mais aussi une marque. ■ **Hubert Artus**

* Le Triangle, allée Jules Milhau, Montpellier. Ouvert du lundi au samedi de 10 heures à 19 heures. *www.sauramps.com*

QUELQUES CHIFFRES…

- **1946 :** ouverture de la librairie
- **2 000 m² :** la surface du magasin
- **250 000 :** nombre de références

HORS-SÉRIE
LIRE magazine littéraire

Les 101 plus belles poésies françaises

N'en déplaise aux poseurs de barrière, la poésie est l'art le plus accessible qui soit : elle parle à nos sens et à nos sentiments avant de s'adresser à notre intellect ; elle nous invite à la méditation avant de susciter nos désirs d'analyse. Elle est une aventure sans fin dans les zones inconnues de la langue. Dans ce hors-série, nous avons rassemblé 101 poésies françaises parmi les plus belles. Sans négliger le passé : les vers de Villon, Marguerite de Navarre ou Christine de Pisan ont le pouvoir de charrier, intactes, des émotions ou des visions plusieurs fois centenaires. Et sans oublier les rivages modernes, parsemés de monuments nommés Verlaine, Rimbaud, ou Michaux. Pour creuser notre plaisir, nous avons semé ce numéro spécial de commentaires détaillés, mis en valeur des figures de style, demandé à des comédiens et des auteurs leurs vers préférés… « La poésie, aujourd'hui, tout le monde en écrit, personne n'en lit », clament les cyniques. Ce hors-série saura leur donner tort. ■ **Alexis Brocas**

Disponible chez votre marchand de journaux ou sur *lire.fr*

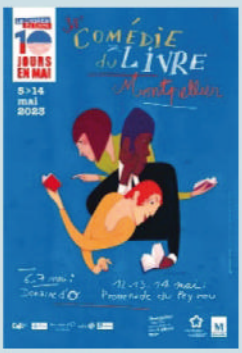
SAURAMPS COMÉDIE

La Comédie du Livre

Quand Montpellier fait sa Comédie

La 38e édition de la manifestation printanière et emblématique de la ville se déroulera du 5 au 14 mai. Auteurs et artistes seront mis à l'honneur pour le plus grand bonheur des festivaliers.

Si 2022 était placée sous le signe des retrouvailles pour la Comédie du Livre, elle était surtout l'année de la métamorphose. Pour la première fois, la programmation littéraire et artistique s'étendait non plus sur un week-end mais sur une dizaine de jours et proposait des événements spécialement consacrés au jeune public. Forte de la réussite de cette nouvelle mouture, la manifestation montpelliéraine continue sur cette belle lancée. Les 6 et 7 mai se tiendra ainsi un premier week-end haut en couleur au Domaine d'O, dédié à la littérature jeunesse. Des auteurs et des illustrateurs comme Jean-Luc Fromental ou Jo Witek iront à la rencontre du public, et de nombreux spectacles pour petits et grands seront organisés. En parallèle, du 5 au 11 mai, on fêtera le retour des grandes soirées littéraires qui promettent d'offrir des moments hors du temps avec le Prix Goncourt Brigitte Giraud *(photo),* le rappeur et poète Oxmo Puccino ou encore le romancier Pascal Quignard, accompagné de la pianiste Aline Piboule.



Point d'orgue de l'événement, le traditionnel salon des libraires et des éditeurs ouvrira ses portes du 12 au 14 mai sur la promenade du Peyrou. Parmi les temps forts, on notera des entretiens avec des figures passionnantes de la littérature internationale comme l'Espagnol Javier Cercas, l'Anglais Jonathan Coe ou la journaliste syrienne Samar Yazbek, et des tête-à-tête avec des auteurs français comme Blandine Rinkel, Lola Lafon ou Colin Niel. Se tiendront également, partout dans la ville, des moments privilégiés pour pénétrer au cœur de la fabrique des écrivains : Philippe Vilain et Michel Der Zakarian évoqueront Maradona, Emma Becker nous parlera de la nouvelle collection féministe des éditions Julliard, Lucie Taïeb et Grégoire Bouillier discuteront du genre de l'enquête. Le neuvième art, enfin, ne sera pas oublié avec la présence de Fabcaro, Louison ou encore de la star du manga français Reno Lemaire. Une programmation riche et variée qui annonce de réjouissantes festivités. ■

Léonard Desbrières

10joursenmai.fr

CARTE BLANCHE À PATRICK BOUCHERON

Après Mohamed Mbougar Sarr l'année dernière, c'est au tour de l'historien et professeur au Collège de France Patrick Boucheron de se voir confier une carte blanche exceptionnelle lors de cette Comédie du Livre. Sa programmation fera honneur à une ville chargée d'histoire qui accueille encore aujourd'hui la plus ancienne faculté de médecine au monde toujours en exercice et le plus ancien jardin des plantes de France. Patrick Boucheron rendra également un hommage appuyé à Pierre Michon, qui échangera avec la romancière Marie-Hélène Lafon et le professeur de littérature Laurent Demanze. Enfin, il célébrera le travail des traducteurs en invitant Galyna Dranenko, qui s'attache à faire entendre la voix des poètes ukrainiens en France, et Frédéric Boyer qui vient de faire paraître une impressionnante traduction des Évangiles. ■ **L.D.**

Emmanuelle Bayamack-Tam.

Marie Darrieussecq.

P.O.L ET SARBACANE : DEUX MAISONS D'ÉDITION CÉLÉBRÉES

La Comédie du Livre tient à rendre hommage aux acteurs de l'édition qui portent haut la voix de la littérature. Cette année, la manifestation montpelliéraine célébrera ainsi l'anniversaire de deux maisons iconiques de notre paysage littéraire. L'éditeur jeunesse Sarbacane fêtera ses 20 ans en compagnie d'une dizaine d'illustratrices et d'illustrateurs, parmi lesquels Rébecca Dautremer, qui signe l'affiche de cette 38e édition. Les éditions P.O.L fêteront quant à elles, en grande pompe, leur 40e anniversaire avec la présence exceptionnelle d'Emmanuel Carrère, Marie Darrieussecq, Emmanuelle Bayamack-Tam et de bien d'autres auteurs accompagnés de leur éditeur, Frédéric Boyer. ■ **L.D.**

BÉNÉDICTE ROSCOT - PAULINE ROUSSEAU - CHARLES FRÉGER

« Brad est un acteur, mais il est surtout un créateur »

L'ancien ministre de la Culture et homme de télévision publie une biographie de… Brad Pitt. Frédéric Mitterrand, fidèle à l'amour qu'il porte aux stars, analyse le parcours d'un comédien libre, rebelle et mélancolique.

Commençons par la couverture… « Frédéric Mitterrand de l'Institut » d'un côté, « Brad » de l'autre, n'est-ce pas un mariage surprenant ?

Frédéric Mitterrand. Non, pour qui me connaît, ce n'est pas surprenant. J'ai écrit des tas d'émissions sur les mythes du cinéma et je m'intéresse à ce qu'ils nous apportent et à la manière dont nous vivons à l'ombre des stars que nous avons aimées.

D'accord, mais vous auriez pu consacrer un livre à George Clooney ou à Leonardo DiCaprio… Qu'est-ce que Brad Pitt a de plus ?

F.M. Je lui trouve beaucoup de caractéristiques remarquables : il est mélancolique, dépressif, exigeant, ambitieux… Sa relation à sa propre beauté est intéressante parce qu'il la déteste, mais il s'en sert quand même. Il y a chez lui une élégance qui le rattache aux grands héros hollywoodiens que j'ai connus. Warren Beatty par exemple. Un type vraiment sympathique, intéressé par l'autre et pas uniquement par lui-même. Brad, lui, est libre, rebelle, pudique, mystérieux. On ne sait rien de lui. Il n'y a qu'une seule biographie qui se termine quand il a 30 ans ! Je pense qu'il a interdit toutes les autres. Obtenir une photo de lui pour mon livre a été la croix et la bannière. Regardez la communication sur ses derniers films : complètement verrouillée. Au début de sa carrière, il était plus innocent, mais dès qu'il s'est rendu compte de sa puissance, il a tout fermé. Le Brad Pitt d'aujourd'hui m'intéresse autant que le Brad Pitt d'hier : je reste persuadé qu'il cherche quelque chose. Au fond, sa carrière aurait pu se terminer avec *Once Upon a Time… in Hollywood*. C'était très bien. Mais avec *Bullet Train,* le voilà dans une comédie amusante et délirante. Pourquoi va-t-il dans cette direction ?

Vous pensez qu'il cherche une manière de tenir loin sa dépression potentielle ?

F.M. Oui, sans doute. S'il vient si souvent en Europe, c'est parce qu'il cherche un rôle comme celui de Burt Lancaster dans *Le Guépard* ; rôle qui a donné à la carrière de cette grande star une autre image. Honnêtement, le lien entre le prince Salina du *Guépard* et l'ancien trapéziste, dans *Trapèze* de Carol Reed, n'était pas évident ! Lancaster avait 50 ans, Brad Pitt en a 60. C'est le bon âge. Mais qui suis-je pour donner un conseil

MARTIN BERTRAND/HANS LUCAS VIA A

Brad Pitt dans *Once Upon a Time in… Hollywood* (2019) de Quentin Tarantino.

« On ne sait rien de lui. Il n'y a qu'une seule biographie qui se termine quand il a 30 ans ! »

à Brad Pitt ?…. C'est ça aussi, le propre des héros : imaginer une vie avec eux…

Comment s'est passée l'écriture de cette biographie personnelle ?

F.M. Je sortais d'un livre que j'aime beaucoup et qui n'a pas marché, *1938. L'œil du cyclone,* sur lequel j'ai travaillé pendant trois ans. Ce livre est peut-être ce que j'ai fait de moins mal. Donc *Brad* est venu assez facilement. Il y avait plein de choses que j'avais envie de dire sur lui… J'ai énormément travaillé sur les archives, ce qui m'a rappelé mes années à la télévision : retrouver les personnages de cinéma dans la vie réelle, comme Rita Hayworth ou Ava Gardner.

Avez-vous revu tous les films avec Brad Pitt ?

F.M. Bien sûr et aussi tous les films publicitaires qu'il a tournés. Ces spots, réalisés par de grands cinéastes, David Fincher ou Damien Chazelle par exemple, sont très importants parce que souvent ils se résument à une minute de vérité. Dans un spot réalisé par Damien Chazelle pour du café, on voit Brad Pitt à moto rouler sur les routes californiennes avant d'arriver chez lui. La solitude y est très présente, à l'inverse de George Clooney qui rigole avec des filles autour de lui pour un pub aussi sur le café.

Quel est le film de fiction où il vous semble le plus près de ce qu'il est réellement ?

F.M. *Once Upon a Time… in Hollywood* est vraiment un portrait de lui. On n'est pas loin d'un personnage à la Clint Eastwood : une élégance détachée, une manière de traverser le monde en étant lui-même, sans compromis, sans emmerder personne.

Pensez-vous que la mélancolie, la dépression, les « *papillons noirs* » dont vous parlez sont toujours des traits de caractère inhérents aux stars ?

F.M. Pour devenir une star, il faut quand même être à part. Décalé, étrange, singulier… Se projeter sur un grand écran n'est pas permis à tout le monde. Affirmer sa puissance et sa séduction dans un rôle demande un ego très riche. Et parfois, c'est très douloureux.

À ce propos, vous faites un parallèle entre Marilyn Monroe et Brad Pitt. D'autant que Brad Pitt a produit *Blonde* d'Andrew Dominik pour Netflix, une biographie très personnelle de Marilyn.

F.M. Ce n'est évidemment pas un hasard si Brad a produit ce film. Entre Marilyn et lui, il y a, d'une manière plus ou moins importante, le désespoir, la mélancolie, la dépression… La différence, c'est que Brad est un peu plus fort, il sait mieux se défendre. Dominik est un emmerdeur épouvantable, mais Brad est toujours là pour lui. *L'Assassinat de Jesse James par le lâche Robert Ford,* d'Andrew Dominik, est le film préféré de Brad. Sans doute parce qu'il traite de l'amitié, de la trahison, de l'abandon… Son rôle, celui de Jesse James, était très proche de lui. Indépendant et hors-la-loi. Qui cherche toujours quelque chose.

Alors quoi ?

F.M. Brad est un acteur, mais il est surtout un artiste et un créateur. Ce n'est pas un bouchon qui flotte dans l'eau, c'est quelqu'un qui invente constamment. C'est lui qui trouve l'argot du gitan irlandais qu'il utilise dans *Snatch* de Guy Ritchie. Il a passé une semaine à chercher une façon particulière de parler et, un jour, en arrivant au studio, il a inventé un truc. Tous les cinéastes importants avec lesquels il a travaillé disent que son apport aux personnages est considérable, alors qu'il n'a pratiquement jamais pris de cours de cinéma. Inventer, c'est être différent des autres. Et être différent des autres est aussi la définition d'une star. C'est un rayonnement particulier qui se voit à l'écran. Quelque chose de difficile à définir. C'est là ou ce n'est pas là. À n'importe quel âge. Comme Lillian Gish, par exemple, que j'ai bien connue. Elle ressemblait à ma grand-mère. Même à 80 ans, elle avait ce truc. Aujourd'hui, je rêve de voir Brad Pitt incarner un grand héros romanesque mis en scène par Quentin Tarantino. Je suis sûr qu'il cherche ce type de rôle.

Si vous l'aviez en face de vous, dans un cadre informel, qu'aimeriez-vous lui demander ?

F.M. Je parlerais architecture. Je lui demanderais s'il connaît Hassan Fathy, l'architecte égyptien. Je lui dirais que j'ai acheté plusieurs livres d'Hassan Fathy pour les lui donner, et je lui demanderais son adresse. J'ai vraiment deux cartons entiers de bouquins pour lui. J'aimerais les lui envoyer. Je cherche le moyen… ■

Propos recueillis par Éric Libiot

EXTRAIT À DÉCOUVRIR
EN SCANNANT CE QR CODE

BRAD
FRÉDÉRIC MITTERRAND
336 P., XO, 20,90 €

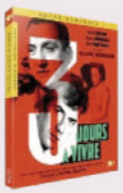
SONY PICTURES 2019 CTMG, INC. ALL RIGHTS RESERVED

LIVRE

SILÉSIE DE JEAN-FRANÇOIS STÉVENIN (P.O.L)

→ On le sait peu, mais avant d'être comédien et metteur en scène, Jean-François Stévenin fut l'assistant d'Alain Cavalier ou de François Truffaut. Également de Peter Fleischmann sur *Les Cloches de Silésie,* tourné entre août et octobre 1971. Stévenin en avait marre de ce boulot et le faisait savoir en enregistrant un journal (quasi) quotidien, dont la moitié est retranscrite dans *Silésie* – les autres bandes ont disparu. Un journal sans fard, cru et direct dans lequel il raconte un tournage bordélique dans une langue parlée très bien réécrite – Yann Dedet, ami et monteur de Stévenin, s'est occupé de l'édition. *Silésie,* qu'il ne faut pas forcément lire d'une traite, ne donne pas envie de faire du cinéma, mais fait regretter la disparition de Stévenin, magnifique conteur. E.L.

DVD



TROIS JOURS À VIVRE DE GILLES GRANGIER (PATHÉ)

→ Un acteur de second rôle trouve une chance de visibilité en devenant témoin d'un meurtre – mais gare aux conséquences… C'est l'idée de ce drôle de polar, tiré d'un roman de Peter Vanett transposé entre autres par Michel Audiard. Une curiosité à redécouvrir avec, SVP, Daniel Gélin, Lino Ventura et Jeanne Moreau. B.L.

LES HUIT MONTAGNES DE FELIX VAN GROENINGEN ET CHARLOTTE VANDERMEERSCH (PYRAMIDE)

→ Nombreux ont été les lecteurs bouleversés par l'histoire d'amitié dans les hauteurs racontée par Paolo Cognetti. Malgré quelques longueurs, cette adaptation a su retranscrire l'esprit et la sensorialité du roman, avec une idée formelle judicieuse : un format d'image carré pour mieux nous plonger dans la profondeur du décor et des personnages. B.L.

Kung-fu fou

Inspiré par un best-seller de Jin Yong, le film d'arts martiaux *Sakra, la légende des demi-dieux* est un bijou du genre. Trépidant.

Il ne faut pas bouder son plaisir : *Sakra, la légende des demi-dieux,* adapté d'un roman de Jin Yong, est un film bondissant qui respecte à la lettre le genre art martial, avec envol de combattants dans les airs, position du tigre fumant et du héron fumeux (ou approchant), dynasties chinoises, bons, méchants, traîtres et romance. Réalisé par le spécialiste et légendaire Donnie Yen, également comédien et arrangeur de combats, célèbre pour son rôle-titre *Ip Man* (l'inventeur du kung-fu), et présent dans une multitude de films, notamment ceux de l'immense Tsui Hark *(L'Auberge du dragon, Seven Swords).* Cette fois, Donnie Yen interprète Qiao Feng, accusé (à tort évidemment) d'avoir tué un chef de son propre clan ; il est banni et va devoir prouver son innocence.

Si l'intrigue coche toutes les cases plutôt prévisibles, le film vaut surtout pour ses incroyables combats qu'on regarde le sourire aux lèvres. C'est du haut de gamme et, souvent, mille idées de mise en scène viennent déjouer ce qu'on s'attendait à voir. ■

Éric Libiot

(En salles le 10 mai)

Leçon particulière

Mais pourquoi Noémie (Agnès Jaoui) a-t-elle accepté la proposition de son ancien amour, Vincent (Jonathan Zaccaï), à la tête d'une école de cinéma un peu mésestimée ? Cette scénariste connue (enfin, pas de tous…) a bien voulu animer une masterclass sur l'art d'écrire un scénario, pour des étudiants pas toujours bienveillants. Au-delà de l'exercice pédagogique, ne serait-ce pas aussi une façon de s'interroger sur sa vie, afin d'avancer ? La mise en abyme va plus loin quand on sait que *Le Cours de la vie* n'est autre que la libre adaptation du livre d'Alain Layrac, *Atelier d'écriture* (sous-titré… *« 50 conseils pour réussir son scénario sans rater sa vie »* !). Si le film de Frédéric Sojcher s'avère par instants trop statique et peine à trouver le juste équilibre entre vie de ses personnages et enjeux théoriques, certaines scènes d'échange tapent dans le mille. Surtout, oscillant entre générosité et agacements, bienveillance et contradictions, Agnès Jaoui emporte la partie en coach pas comme les autres. ■

Baptiste Liger

(En salles le 10 mai)

ET AUSSI…

Pour éviter les confusions, *Misanthrope* de Damián Szifrón *(Les Nouveaux Sauvages)* n'a rien à voir avec Molière, puisqu'il s'agit d'un thriller de série B avec Shailene Woodley (en salles). Et de trois pour *Les Gardiens de la galaxie,* tiré du célèbre comics, toujours avec James Gunn aux commandes du vaisseau (3/5). Ce sont de véritables mémoires qui ont inspiré le film d'horreur *L'Exorciste du Vatican,* avec Russell Crowe dans la peau du père Gabriele Amorth (10/5). Présenté en ouverture du festival de Cannes, *Jeanne du Barry* de Maïwenn nous rappelle qu'il existe différentes biographies de la fameuse comtesse, notamment celle de Christian Gil parue chez Pygmalion (16/5). Enfin, on sera curieux de découvrir la nouvelle version en *live action* de Disney de *La Petite Sirène* d'Andersen (24/5). ■

B.L.

EUROZOOM

Bernard Pivot dans l'émission *Apostrophes.*

Des chiffes et des lettres

Dans *Ma vie avec Bernard Pivot,* le critique et historien du cinéma Noël Herpe revient sur ce qu'ont représenté *Apostrophes* et *Bouillon de culture*, tout en signant un autoportrait singulier et une réflexion sur la place de la littérature.

C'est Pierre Perret qui le disait – ou, plutôt, le chantait : « *Le Vendredi les Français rentrent chez eux/Bâclant leur dîner/Quelques sardines un yaourt ou des œufs/Devant la télé/Où la nourriture audiovisuelle/Sera d'abord spirituelle/Car un seul homme à ce moment prévaut/C'est Bernard Pivot.* » On ne sait pas si Noël Herpe sifflota ce titre, mais il a fait le même constat sur ce que représenta, pendant des années, le « Monsieur livres » du petit écran. Dans la famille, on regardait ainsi religieusement *Apostrophes.* Et, loin de s'ennuyer, le jeune Noël, lui, trouvait dans ce rendez-vous hebdomadaire de véritables lignes de fuite. Au-delà des anecdotes rapportées par cet admirateur de Mauriac, c'est un rapport subjectif à la littérature – et à ce qu'elle représentait – qui se dessine à travers quelques souvenirs cathodiques, de Charles Bukowski à Marguerite Duras ou Philippe Sollers en passant par Julien Green ou Hervé Guibert. Du jour au lendemain, des gens comme René Girard ou Vladimir Jankélévitch pouvaient, rappelons-le, être connus du plus grand nombre. La télévision et la création étaient ainsi étroitement mêlées – et nul doute que, si Noël Herpe est aujourd'hui devenu un critique et historien du cinéma reconnu, ça n'est pas sans lien avec le *Ciné-club* ou le *Cinéma de minuit*. Mais *Ma vie avec Bernard Pivot* prend une certaine hauteur, avec la redécouverte de toutes ces émissions sur la Toile, non seulement comme des madeleines mais aussi comme un moyen de retrouver *« la trace de ces écrivains tombés dans l'oubli »*. Et avec lesquels Herpe ne pourra jamais batailler, lors d'un débat. À *La Grande Librairie* ou ailleurs… ■

B.L.

MA VIE AVEC BERNARD PIVOT
NOËL HERPE
160 P., PLEIN JOUR, 14 €.
EN LIBRAIRIES LE 5 MAI.

Plus belle la vigne

Une adaptation cocorico du célèbre manga *Les Gouttes de Dieu.* À voir… avec modération.

Considéré par beaucoup comme l'une des meilleures œuvres sur le vin et jouissant d'une renommée internationale, le manga culte *Les Gouttes de Dieu* revient sous la forme d'une série produite par France Télévisions et Hulu Japan. L'occasion pour le créateur Quoc Dang Tran, scénariste déjà à l'œuvre sur des séries comme *Dix pour cent* ou *Kaboul Kitchen*, de délocaliser l'action de la série entre le Japon et la France tout en transformant l'un des deux protagonistes qui, passant de l'écrit à l'écran, change de nom, de nationalité et de sexe. Ce n'est que l'une des nombreuses différences que cette adaptation entretient avec son modèle, dont elle ne conserve au final que l'ossature narrative à savoir l'affrontement fratricide de deux œnologues amateurs autour de la plus grande collection de vins du monde. Pour le reste, *Les Gouttes de Dieu,* malgré son cachet international, demeure bien trop franco-française dans son approche et prend des libertés qui le desservent. Visiblement peu intéressés par ce qui faisait la substantifique moelle du manga d'origine, les créateurs de la série relèguent l'enquête œnologique au second plan au profit de sous-intrigues sentimentales. Plus proche d'*Une grande année* de Ridley Scott que de *Ce qui nous lie* de Cédric Klapisch, l'adaptation n'évite pas certains clichés à la peau dure, du vigneron bougon au Français qui jure toutes les deux minutes. Mais elle parvient à nous happer dès lors qu'elle tente de figurer l'espace mental de ses protagonistes, comme rattrapée par une réelle volonté d'impliquer le spectateur de manière sensorielle. Si le procédé paraît un peu grossier, il est ici d'une redoutable efficacité et remplit parfaitement sa fonction. Une petite audace que l'on aurait aimé ne pas voir noyée dans un océan de poncifs. ■

Ilan Ferry

(Sur Apple TV +)

Les Gouttes de Dieu **de Quoc Dang Tran avec Fleur Geffrier et Tomohisa Yamashita.**

PHILIPPE LEDRU/AKG IMAGES – JEAN-PHILIPPE BALTEL/DYNAMI

Esthétique de l'horreur

***Le Mythe de l'Ossuaire,* nouvelle série fantastique de Jeff Lemire et Andrea Sorrentino, se compose de deux beaux albums sombres et terrifiants, réservés à un public averti.**

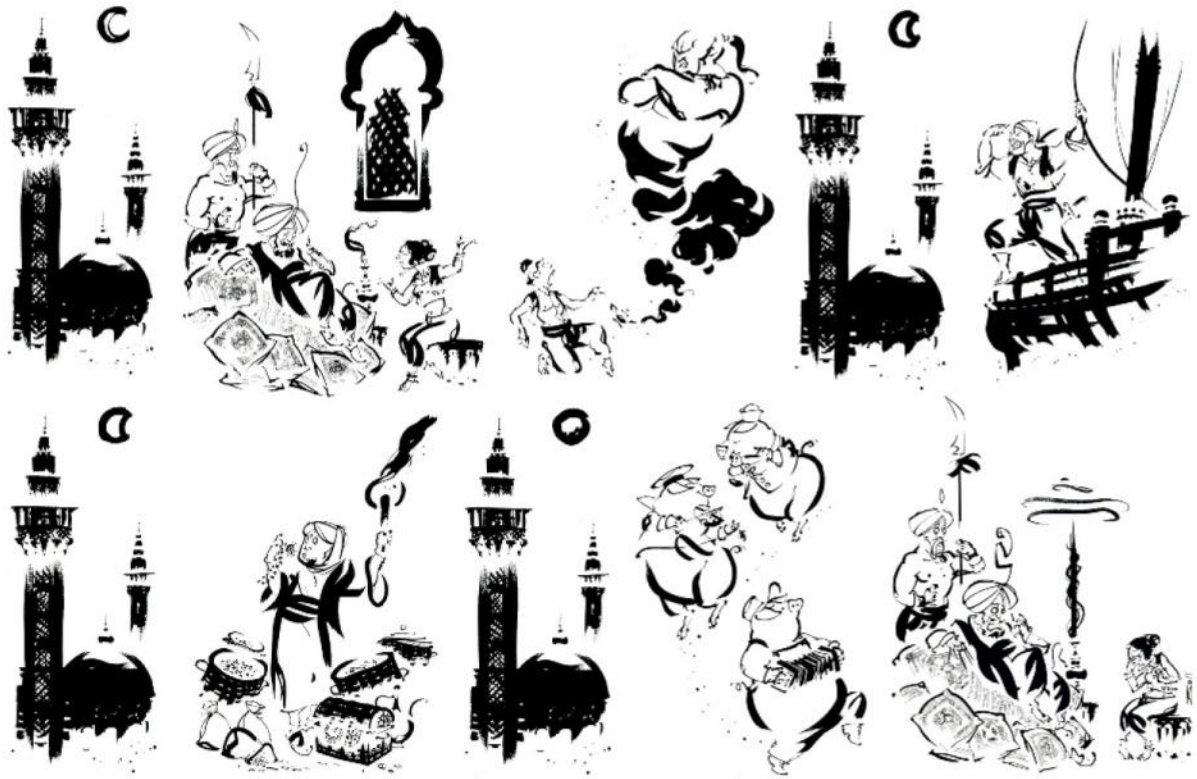
Le scénariste Jeff Lemire et le dessinateur Andrea Sorrentino, tous deux transfuges de l'univers DC, continuent leur exploration du genre horrifique, travail déjà commencé avec *Gideon Falls* en 2019. Les histoires courtes qui constituent *Le Mythe de l'Ossuaire* font ainsi partie intégrante d'un seul et même univers dont les atours nous sont peu à peu dévoilés. Premières pierres de cet édifice horrifique, *Des milliers de plumes noires* et *Le Passage* donnent d'emblée le ton de ce qui s'annonce comme une grande fresque funeste et choc. Dans *Des milliers de plumes noires*, une jeune autrice revient dans la ville de son enfance, dix ans après la disparition de sa meilleure amie. Persuadée que cette dernière est encore vivante, elle va s'engager dans une quête sombre et personnelle. Constitué de deux histoires indépendantes, *Le Passage* nous entraîne aux confins de l'abstraction. Ces albums abordent tous les deux le thème de la culpabilité et nous offrent de véritables visions de cauchemars. Porte-étendards d'une vision « intimiste » de l'horreur, Lemire et Sorrentino opposent leurs personnages à leurs démons intérieurs au détour de cases d'une noirceur abyssale renvoyant aussi bien à *The Lighthouse* de Robert Eggers qu'à *Hérédité* d'Ari Aster. S'ils sont à réserver à un public averti, ces deux albums aussi beaux que terrifiants augurent du meilleur pour l'avenir de cet univers horrifique à la croisée des genres. ■

Ilan Ferry

LE MYTHE DE L'OSSUAIRE. DES MILLIERS DE PLUMES NOIRES (THE BONE ORCHARD MYTHOS. TEN THOUSAND BLACK FEATHERS)
JEFF LEMIRE, ANDREA SORRENTINO
TRADUIT DE L'ANGLAIS (CANADA) PAR BENJAMIN RIVIÈRE
160 P., URBAN COMICS 21 €

LE MYTHE DE L'OSSUAIRE. LE PASSAGE (THE BONE ORCHARD MYTHOS. THE PASSAGEWAY)
JEFF LEMIRE, ANDREA SORRENTINO
TRADUIT DE L'ANGLAIS (CANADA) PAR BENJAMIN RIVIÈRE
128 P., URBAN COMICS, 19 €

• LES CLASSIQUES DE BOLL Les Mille et une Nuits



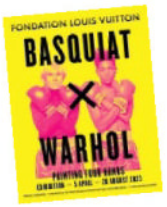
BOLL

• EXPOSITION

Le choc des titans

L'amitié qui lia Andy Warhol et Jean-Michel Basquiat les amena à fusionner leur génie dans des œuvres communes. Du très grand art exposé à la Fondation Louis-Vuitton.

La Fondation Louis-Vuitton excelle à organiser des expositions confrontant deux artistes majeurs. Après Monet/Mitchell, place à Basquiat/Warhol, si ce n'est qu'il s'agit là d'œuvres exécutées à quatre mains ! Une sélection spectaculaire de quelque 300 tableaux, photographies et documents, pour raconter une collaboration singulière et foisonnante (160 toiles exécutées ensemble, dont 80 dévoilées dans le parcours), qui retranscrit à merveille leur complicité et leur amitié. Tout commence le 14 octobre 1982 quand le galeriste Bruno Bischofberger organise une rencontre entre Andy Warhol (1928-1987) et Jean-Michel Basquiat (1960-1988). Basquiat lui demande de prendre un cliché d'eux avec son Polaroïd, puis s'en saisit et part précipitamment. Deux heures plus tard, son assistant revient avec une peinture pas encore sèche, *Dos Cabezas,* qui dresse leur portrait avec une virtuosité fulgurante. Warhol s'exclame, bluffé : *« Je suis jaloux, il est plus rapide que moi. »* Le jeune surdoué a conquis son idole. Pendant un an (entre 1984 et 1985), il lui rend ainsi visite tous les jours à la Factory pour travailler à ses côtés. Dans le catalogue qui accompagne la rétrospective, on se délecte de lire les souvenirs de Keith Haring, qui a observé cette extraordinaire émulation. *« Ils ont trouvé un terrain d'entente et développé une relation saine, fondée sur un respect mutuel. Chacun encourageait l'autre à le surpasser. »* Le plasticien indique que leurs deux esprits ont fusionné pour en créer un troisième, totalement unique, et que leur conversation a redonné l'envie à Warhol de reprendre les pinceaux au moment où il se contentait de ses sérigraphies. Par ce geste, il épouse alors tous les engagements politiques de Basquiat, notamment en dénonçant la discrimination dont est victime l'homme noir. Puissant. ■ **Gabrielle Martin**



« Basquiat x Warhol. À quatre mains ». Jusqu'au 28 août. *fondationlouisvuitton.fr.* Catalogue : 320 p., Fondation Louis-Vuitton/Gallimard, 49,90 €.

• SOCIÉTÉ

L'archipel français des lecteurs

Les résultats de l'enquête 2023 du CNL « Les Français et la lecture » sont tombés mi-avril. Et le bilan est contrasté.

Tous les deux ans, le baromètre « Les Français et la lecture » est réalisé par l'Ipsos pour le Centre national du livre (CNL). Le 12 avril, la cinquième édition a publié ses résultats. Le premier constat est rassurant : 86 % des Français se déclarent lecteurs, et l'immense majorité d'entre eux associe la lecture à des valeurs positives telles que le plaisir et l'ouverture d'esprit. Le bilan établit que notre rapport à la lecture a cependant évolué. Le temps qui lui est consacré est bien trop faible : en moyenne, les Français passent 41 minutes par jour à lire, contre 3 heures 14 sur un écran, hors livres numériques. Ceux-ci enregistrent toutefois une hausse d'intérêt, notamment chez les 15-24 ans. Alors que cette catégorie est la plus touchée par la perte d'intérêt pour la lecture et qu'un jeune sur cinq affirme ne plus lire, les nouveaux supports semblent renouveler leur rapport aux livres. Depuis 2019, les 15-24 ans se sont en effet tournés vers le manga, le comics, le livre numérique et audio. Confirmant une tendance générale, le format ayant séduit le plus d'adeptes depuis 2021, toutes tranches d'âge confondues, reste la bande dessinée.

Pour Régine Hatchondo, présidente du CNL, le bilan ne fait que souligner *« le combat inégal entre les écrans et les livres, alors que l'omniprésence des écrans dans nos vies, en particulier chez les plus jeunes, dévore le temps consacré à la lecture ».* Malgré les initiatives mises en place par le CNL en 2022, dans le cadre de la lecture déclarée grande cause nationale, cette activité demeure laborieuse pour une (trop) grande part de la population. Raison de plus de briser les clichés et de se battre pour le plaisir de lire. ■ **Margaux Morasso**

THE ESTATE OF JEAN-MICHEL BASQUIAT. LICENSED BY ARTESTAR, NEW-YORK. THE ANDY WARHOL FOUNDATION FOR THE VISUAL ARTS, INC./LICENSED BY ADAGP, PARIS 2023

Philippe Lelièvre et Alysson Paradis font merveille dans la touchante comédie, *Le Manteau de Janis*.

Du rire aux larmes

Alain Teulié est l'un des rares dramaturges à s'aventurer de nos jours dans l'émotion. Et l'on se réjouit du succès de sa pièce.

À la suite d'un accident, Joseph, quinqua bourru et solitaire, s'est retrouvé dans un fauteuil roulant. Au début de la pièce, il reçoit Mila, une jeune femme pétillante et impertinente, à qui il confie une mission délicate et mystérieuse. On ne dévoilera pas l'intrigue du *Manteau de Janis*. On dira juste qu'entre Mila et Joseph, que tout oppose, va débuter une histoire d'où vont jaillir des émotions inattendues et des liens insoupçonnés. Balancés entre rire et larmes, tenus en haleine par d'incessants retournements de situations, les spectateurs ne perdent pas une miette de cette comédie douce et touchante, impeccablement jouée par Alysson Paradis et Philippe Lelièvre, qui la met également en scène. ■ **Dominique Poncet**

→ **Le Manteau de Janis**
d'Alain Teulié. Théâtre du Petit-Montparnasse (Paris 14e). Prolongations jusqu'à fin mai.

Adresse à Molière

LIVRE Pierre Louis-Calixte a rencontré Molière à l'âge de 10 ans en jouant le monologue d'Harpagon. Une révélation telle qu'il se jura alors de devenir acteur pour croiser de nouveau le dramaturge. Au fil des années, des liens se tissèrent entre eux. En 2006, on proposa au comédien d'entrer au Français pour être Cléante dans *Tartuffe*. Pour le 400e anniversaire de la naissance du dramaturge, l'acteur a décidé de lui adresser un texte, comme à un ami, en l'appelant par son prénom et en le tutoyant. D'où ce *Molière-Matériau(x)**, un monologue « au long cours », écrit dans une langue magnifique et offrant un voyage sans pareil à travers la personnalité du génial dramaturge, ses mots et ses personnages. Pierre Louis-Calixte y entremêle des anecdotes sur son propre parcours, d'homme et d'interprète. Bouleversant *Molière-Matériau(x)* ! ■ **D.P.**

* Le texte sera joué par l'auteur au Studio de la Comédie-Française du 24 mai au 11 juin.

MOLIÈRE-MATÉRIAU(X)
PIERRE LOUIS-CALIXTE
48 P., ACTES SUD, 9,90 €.
EN LIBRAIRIES LE 10 MAI.

• MUSIQUE

Notes en tête

Bernard Lechevalier, Bernard Mercier et Fausto Viader dévoilent un Ravel intime. Et éclairent les raisons de son déclin tragique.

Le 28 décembre 1937, Maurice Ravel s'éteint à l'âge de 62 ans, quelques jours après une opération au cerveau pratiquée dans l'espoir de le sauver du terrible mal qui le ronge. Depuis dix ans, le compositeur perd progressivement certaines fonctions motrices, il est empêché dans les gestes de la vie courante, ne peut plus écrire ni jouer du piano. Alors que son esprit vif et sa lucidité demeurent intacts, Ravel est le témoin désespéré d'un déclin tragique, hanté par des œuvres qu'il ne parvient pas à coucher sur le papier. Trois médecins, spécialistes en neurologie, ont mené un véritable travail d'enquête pour poser un diagnostic éclairé sur sa maladie. Dans la première partie du *Cerveau de Ravel*, Bernard Mercier étudie la santé du musicien à travers des morceaux choisis de sa correspondance, depuis sa jeunesse confortable jusqu'aux dernières années tourmentées, en passant par son engagement au front, la perte de sa mère adorée, les voyages aux États-Unis, en Espagne, au Maroc… L'auteur s'attarde sur le profil psychologique du compositeur dans la partie la plus passionnante de ce portrait intime : on découvre Ravel dandy, facétieux, éternel enfant et compositeur fasciné par la rigueur mathématique. À la fin de l'ouvrage, Fausto Viader et Bernard Lechevalier nous livrent des considérations médicales très techniques, tout en relevant le défi d'une écriture captivante, avec notamment la reproduction du compte rendu opératoire de la dernière intervention à la Pitié-Salpêtrière. Une approche originale pour compléter les nombreuses biographies de l'auteur du *Boléro* – et le fameux roman de Jean Echenoz… ■

Aude Giger

LE CERVEAU DE RAVEL
BERNARD LECHEVALIER, BERNARD MERCIER, FAUSTO VIADER
336 P., ODILE JACOB, 23,90 €

FABIENNE RAPPENEAU/THTRE PETIT MONTPARNASSE

JF PAGA/GRASSET

3 QUESTIONS À…

GAËLLE NOHANT, LAURÉATE DU GRAND PRIX RTL LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE

Le 27 mars, son *Bureau d'éclaircissement des destins* a reçu le prix attribué par RTL et notre magazine, succédant au palmarès à *555* d'Hélène Gestern. Réaction de la lauréate 2023.

Comment avez-vous découvert les Archives Arolsen, au cœur de votre roman ?

Gaëlle Nohant. Quand je travaillais sur Robert Desnos, une amie m'avait dit qu'il y avait là-bas des documents sur sa déportation. Je l'ignorais, pensant avoir fait le tour des sources sur Desnos. Puis j'ai lu un article sur la mission de la restitution d'objets sans valeur marchande *via* de longues enquêtes, avec des descendants qui ne s'attendent à rien et voient ressurgir le passé. Ce centre méconnu est extraordinaire !

L'une des spécificités du Grand Prix RTL-*Lire Magazine littéraire* est d'être, à partir d'une sélection effectuée par les deux rédactions, le choix final de libraires et de lecteurs. Leur verdict vous touche-t-il particulièrement ?

G.N. J'avais déjà été finaliste, pour *La Femme révélée*. C'est Sandrine Collette qui avait gagné. Pour cette nouvelle édition, la compétition était encore très relevée, avec notamment Marie-Hèlène Lafon pour *Les Sources*… À vrai dire, je n'ai gagné que des prix de libraires et de lecteurs – ce sont les plus précieux. Je passe beaucoup de temps à rencontrer des libraires. Ce n'est pas si simple pour eux d'aimer un livre : c'est leur boulot de lire, il y a aussi une part de contrainte, ils ne sont pas émus tous les jours. Quant aux lecteurs, c'est pareil : on ne sait pas ce qui les fait vibrer. L'avantage d'un prix comme celui-là, c'est que c'est ouvert, il n'y a pas, dans l'ombre, des tractations germanopratines…

Enfin, êtes-vous déjà dans un nouveau projet romanesque ?

G.N. Je n'ai pas le temps et je suis épuisée sur le plan de la créativité… Ce roman, c'est mon Himalaya. J'y ai passé trois ans non-stop, soirs et week-ends compris. Je n'ai pas pris de vacances, j'ai lu 200 livres. J'y ai mis toutes mes forces. Je n'en ai plus. Je vais attendre qu'un sujet vienne frapper à la porte. ■

Propos recueillis par Louis-Henri de La Rochefoucauld

Guarino – Toussaint © Dupuis, 2023

LE COMPTE INSTAGRAM
@Pépite_s
→ Sur son compte, elle commente l'actualité littéraire et nous parle de ses lectures favorites, des chefs-d'œuvre connus ou méconnus de la littérature classique comme *Nana* de Zola, *La Vagabonde* de Colette ou *La Femme fardée* de Françoise Sagan.

LE REPLAY
Tueur, trader et psychopathe, l'Amérique de Bret Easton Ellis (Arte)
→ Le réalisateur couronné Jean-Christophe Klotz fait le récit captivant de la genèse d'*American Psycho* et de l'immense polémique que suscita le roman de Bret Easton Ellis lors de sa sortie en 1991. Derrière le gore et la provocation se dévoile une œuvre férocement engagée et visionnaire.

LE PODCAST
C'BD (Europe 1 Studio)
→ Tous les mardis et jeudis, l'expert bandes dessinées d'Europe 1, Sébastien Bordenave, vous partage ses coups de cœur BD, manga et comics et recommande des classiques à redécouvrir. Au menu du dernier épisode, le manga dystopique de Shun Umezawa *Darwin's Incident.* **L.D.**

Les Fourmis en jeu vidéo

Plus de trente ans après la parution du premier tome, la saga culte signée Bernard Werber traverse les générations. Et se réinvente dans l'univers vidéoludique.

Mois après mois, les liens entre littérature et jeu vidéo se font de plus en plus étroits, comme si les verrous entre les arts et les imaginaires avaient sauté. Le succès de sagas vidéoludiques emblématiques comme *Assassin's Creed* ou *The Witcher*, des pionnières adaptées des œuvres de Vladimir Bartol et Andrzej Sapkowski, avait ouvert la brèche. Aujourd'hui, les frontières entre ces deux mondes sont définitivement tombées. Depuis sa sortie le 7 février dernier, *Hogwarts Legacy*, directement inspiré de l'œuvre de J.K. Rowling et de l'univers qu'elle a imaginé, déchaîne les passions des joueurs du monde entier et prouve qu'en empruntant à la littérature le jeu vidéo peut faire rêver et même ensorceler. L'année prochaine, ce sera au tour d'une autre série littéraire emblématique de s'offrir une seconde vie, manette à la main. L'éditeur français de jeux vidéo Microids a en effet annoncé le développement d'un projet événement adapté de la trilogie des *Fourmis*, la saga culte de Bernard Werber, écoulée à plusieurs millions d'exemplaires dans le monde. Un peu plus de vingt ans après une première mouture restée à la postérité, une nouvelle version, développée

par le studio de La Rochelle Tower Five *(XIII, Astérix, Syberia)*, sortira courant 2024 sur PC, PS4, PS5, Xbox One, Xbox Series et Nintendo Switch. Grâce à un moteur graphique dernier cri, elle proposera aux joueurs une incroyable plongée au microscope au cœur d'une colonie de fourmis, au rythme des journées et des saisons, et offrira une expérience de jeu unique mêlant stratégie et contemplation. Grand fan de jeu vidéo, Bernard Werber avait été fortement impliqué dans l'adaptation vidéoludique de 2000. Le retrouvera-t-on au générique de cette nouvelle aventure ? ■

Léonard Desbrières

• LES LIVRES AUDIO

DIX-NEUF
DE SAMI MOKADDEM
LU PAR ZEINEB HENCHIRI (LIVOX)

■ **Maison d'édition tunisienne de livres audio fondée par Zakia Bouassida et Kais Haddad, Livox met en valeur les productions sonores du Maghreb. Dans ce contexte, le thriller *Dix-neuf* glisse vers le fantastique et mélange à la fois les énigmes et l'Histoire, à travers un jeu de piste haletant. Le parcours initiatique conduit inexorablement aux ruines de la mythique cité de Carthage.**

POÈMES PAR-DESSUS LES TOITS
DE PIERRE SOLETTI
LU PAR PATRICIA AUDO (FRANÇAIS) ET MOHAMAD ALARASHI (ARABE), RÉALISÉ PAR L'ÉCRIT DU SON/LE PORT A JAUNI

■ **Conçus à partir d'une série de gravures et de dessins en bichromie réalisés sur le thème de la maison par Gabriella Corcione, architecte et illustratrice d'origine napolitaine, les poèmes magnétiques de Pierre Soletti soulèvent littéralement les toits et laissent entrevoir la couleur du ciel. Ce recueil sonore propose une double lecture originale en arabe et en français.**

L'ORIENT-EXPRESS. UN RÊVE D'EUROPE
DE MATHIAS ÉNARD
PODCAST RÉALISÉ PAR LAURE-HÉLÈNE PLANCHET (FRANCE CULTURE)

■ **Également diffusé dans le cadre d'une exposition à la villa Médicis à Rome, intitulée « *Orient-Express* & Cie : itinéraire d'un mythe moderne », ce podcast raffiné proposé par l'écrivain Mathias Énard sillonne l'Europe. Avec allégresse et entrain, le Prix Goncourt 2015 siffle le départ de chacun de ces voyages voluptueux vers l'Orient.**

Christophe Rioux

MICROIDS

OFFRE SPÉCIALE RÉSERVÉE À NOS LECTEURS

DISPONIBLE CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX ET ICI !

HORS-SÉRIE

LIRE magazine littéraire

Les 101 plus belles poésies françaises

Un magnifique hors-série richement illustré pour célébrer l'amour des rimes et la sensibilité des plus grands poètes et poétesses français !

9,90 € SEULEMENT
Frais de port offerts

JE COMMANDE LE HORS-SÉRIE 101 PLUS BELLES POÉSIES

Bulletin à renvoyer complété et accompagné de votre règlement à : Lire Magazine littéraire, 235 avenue du Jour se Lève - 92100 Boulogne-Billancourt

OUI, je commande le hors-série **Les 101 plus belles poésies** au prix de **9,90 €** seulement.

Nom : .....

Prénom : .....

Adresse : .....

Code postal : |_|_|_|_|_|

Ville : .....

E-mail : .....

Ci-joint mon règlement par :

☐ Chèque à l'ordre de EMC2

☐ Carte bancaire

Ne payez rien maintenant, nous vous enoyons un lien sécurisé pour payer par CB (votre e-mail est nécessaire)

Délai de livraison : dans le mois suivant l'enregistrement de votre règlement. Offre valable jusqu'au 30/06/2023 en France métropolitaine uniquement, et pour un premier abonnement à LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE. Conformément à la loi "Informatique et libertés" du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification en adressant un courrier à LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE. Les informations nécessaires à la mise en place de votre abonnement pourront être cédées à des organismes extérieurs sauf si vous cochez la case ci-contre ☐. Conformément à l'article L221618 du code de la consommation, vous bénéficiez d'un délai de rétractation de 14 jours à compter de la réception du premier numéro de l'abonnement en adressant votre courrier à Lire magazine littéraire, 235 avenue du Jour se Lève - 92100 Boulogne-Billancourt

HSPOE518

LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE EST ÉDITÉ PAR EMC2 - SAS AU CAPITAL DE 325 000 € - 235 AVENUE DU JOUR SE LÈVE - 92100 BOULOGNE-BILLANCOURT

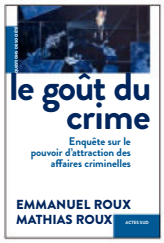
Pourquoi les grandes affaires criminelles nous fascinent-elles autant ?

Dans un ouvrage très érudit, les frères Mathias et Emmanuel Roux, un normalien et un énarque, tentent de comprendre l'attrait que nous ne manquons d'éprouver pour les grands crimes.

La presse, la littérature, le cinéma, les séries y trouvent sujets ou sources d'inspiration. Mais pourquoi cet engouement ? Dans *Le Goût du crime,* Mathias et Emmanuel Roux distinguent ces affaires criminelles des simples faits divers qui nous intéressent mais ne nous accrochent pas tous. Pour qu'ils se muent en des sagas qui nous passionnent, il faut, soutiennent les frères Roux, que ces derniers mettent en jeu plus qu'un crime, une énigme venant « *questionner la possibilité même d'accéder à une quelconque vérité* ».

Reprenant des affaires plus ou moins récentes, ils montrent que cette énigme peut surgir d'une péripétie extraordinaire, comme la disparition inexpliquée des suspects (Xavier Dupont de Ligonnès, le Dr Godard), de la personnalité de ceux-ci – souvent, en apparence, des « *Messieurs-Dames Tout-le-monde* » – et de l'équivoque de leur « *passage à l'acte* ». Car si nous arrivons, quoique pas toujours, à saisir leurs mobiles, nous sommes régulièrement interloqués par le mélange de calcul sophistiqué et de sauvagerie bestiale de leurs crimes.

À cela s'ajoutent leurs mensonges ou stratégies de dissimulation (Jonathan Daval) et, lors de leurs procès (comme celui de Guy Georges, le tueur de l'Est parisien), ces instants d'« *épiphanie de la vérité* » où, tout à coup, ils reconnaissent malgré eux celle-ci. Ces énigmes nous fascinent en ce qu'elles renvoient à celle, insondable, de notre condition humaine, et elles sont propices aux mythes, tels ceux de la sorcière (Christine Villemin) ou du bouc émissaire (Pierre Leroy, le notaire de Bruay-en-Artois). Des analyses passionnantes, qui font de ce livre nourri de notations judiciaires, sociologiques, psychanalytiques, etc., une véritable « *philosophie du crime* ». ■ **Patrice Bollon**



LE GOÛT DU CRIME. ENQUÊTE SUR LE POUVOIR D'ATTRACTION DES AFFAIRES CRIMINELLES
EMMANUEL ET MATHIAS ROUX
272 P., ACTES SUD, 23,50 €.
EN LIBRAIRIES LE 3 MAI.

Le féminisme tient-il de théories ou d'actions ?

Un témoignage fort de Geneniève Fraisse sur sa vie et son œuvre, qui n'ont cessé de nourrir ses engagements.

« *D'où tu parles ?* » Cette question, qui tend d'ordinaire à enfermer son destinataire dans sa situation sociale pour juger de la légitimité de sa parole, Geneviève Fraisse a choisi d'en faire un fil conducteur fécond. Dans son dernier ouvrage intitulé *Le féminisme, ça pense !,* la philosophe retrace son parcours intellectuel en faisant saillir le contexte culturel, politique et idéologique qui l'a profondément influencée. De ses lectures à ses engagements militants et politiques, de ses recherches menées au CNRS à son travail au Parlement européen, la vie de Geneviève Fraisse n'a cessé de nourrir son œuvre. Ce rapport structurant entre le vécu et le savoir qui est

au cœur du féminisme, loin d'être, comme le soutiennent ses détracteurs, un obstacle à la connaissance, est la condition d'un savoir concret, qui s'empare d'objets d'étude injustement négligés et met en lumière des biais sexistes faussement déguisés en objectivité : « *Quand les féministes prenaient la parole, elles exprimaient de la pensée, elles fabriquaient de la pensée, elles offraient de la pensée – elles n'étaient pas seulement comme on aimait à le dire dans la colère, l'hystérie, le militantisme réactif.* » En expliquant comment elle a elle-même dû lutter pour s'imposer comme chercheuse là où on la réduisait, en dépit de ses travaux reconnus, au statut de militante, Geneviève Fraisse montre comment l'histoire de la perception des études féministes fait écho à l'histoire des femmes elles-mêmes : un combat pour sortir d'une assignation au corps et à la sensibilité afin de s'imposer dans le champ de la raison. Faisant de la pensée son outil et son horizon, le féminisme est l'histoire d'une réflexion à même la vie, articulant théorie et action au lieu de les cloisonner au nom d'un idéal trompeur de neutralité. L'histoire d'un interminable combat pour la dignité. ■ **Marylin Maeso**

LE FÉMINISME, ÇA PENSE !
GENEVIÈVE FRAISSE
96 P., CNRS, 8 €. EN LIBRAIRIES LE 11 MAI.

SHUTTERSTOCK

BIBLIOTHÉRAPIE

SOPHIE PÉTERS

Corps et âme

Le titre, *Désenchanter le corps,* se veut un brin subversif. Par les temps qui courent, où le corps devient le nouveau territoire à conquérir en vue d'un mieux-être quasi absolu, « désenchanter le corps » sonne comme une sédition. C'en est une, d'ailleurs. Car la philosophe Frédérique de Vignemont, en piquant notre curiosité, réussit à déconstruire nombre de croyances sur notre lieu charnel. « *Chaque époque se crée ses propres mythes, et la nôtre a érigé le corps en héros* », fait remarquer l'autrice dès l'introduction. « *La mode actuelle va au-delà de la simple prescription médicale de prendre soin de son corps, prescription que tout le monde devrait suivre. Elle clame aussi qu'en nous concentrant plus sur lui, nous parviendrons à atteindre un certain équilibre psychologique nous libérant du stress, à renouer avec nos émotions, à prendre de meilleures décisions, à établir un lien riche avec autrui, à être plus généreux, et ainsi de suite.* » Le corps devient le sauveur sans lequel notre esprit ne serait rien ou presque. C'est contre cette idée que se dresse la philosophe. Elle affirme qu'il faut partir de la manière dont nous pensons le corps, ou plus exactement de la manière dont le cerveau pense le corps, remettant ainsi l'esprit au premier plan. À la croisée de René Descartes et de Maurice Merleau-Ponty, du XVIIe et du XXe siècle, Frédérique de Vignemont manie autant le monde de la pensée que celui de la biologie et des neurosciences. « *Les théoriciens de la cognition incarnée veulent comprendre nos facultés mentales en termes corporels. Je cherche pour ma part à comprendre le corps en termes cognitifs.* » Désenchanter le corps, c'est donc dépasser les croyances dont la culture nous enveloppe pour découvrir une dimension primitive du rapport de soi au corps, ce qui est, nous dit-elle, à l'origine de la conscience de soi corporelle.

En nous invitant à laisser notre corps tranquille, faire ce qu'il a à faire et qu'il fait plutôt très bien quand on lui en laisse l'opportunité, Frédérique de Vignemont aurait tout aussi bien pu reprendre à son compte la célèbre formule chère à Pierre de Coubertin, *mens sana in corpore sano,* « un esprit sain dans un corps sain », de l'auteur latin Juvénal. « *Cessons donc de l'inspecter à la loupe, de surveiller constamment sa glycémie, ses battements cardiaques, ses nombres de pas, arrêtons de nous focaliser sur chacune de nos inspirations et expirations* », nous enjoint ainsi la philosophe, arguant que notre corps est à l'arrière-plan de notre conscience et qu'il y a une bonne raison à cela. Laquelle ? « *Nous recevons constamment des millions de signaux issus de divers systèmes qui informent notre cerveau sur la posture de chaque segment du corps, le bon fonctionnement de nos organes internes, etc. Si nous devions être conscients de toutes ces informations, il n'y aurait pas de place pour autre chose.* » Rappel essentiel dans une époque où chacun est plus concentré sur soi que sur son alter ego : « *Nous vivons dans le monde plus que nous vivons dans notre corps, et c'est sur ce monde que nous devons nous concentrer.* »

> UNE DIMENSION PRIMITIVE À L'ORIGINE DE LA CONSCIENCE DE SOI CORPORELLE

Autrement dit, prêter attention à notre corps de façon tantôt anxieuse tantôt obsessionnelle n'est donc pas un service à lui rendre ni à nous rendre. N'oublions pas que, pour nous sentir entourés, nous avons besoin de faire l'expérience du corps des autres. La cognition sociale est avant tout affaire d'incarnation. C'est dire combien le virtuel et les relations par écran interposé nous privent de tous ces moments où, proches les uns des autres, l'inattendu et le superflu surviennent, offrant à nos relations de gagner en profondeur. ■

★★★☆☆

DÉSENCHANTER LE CORPS. AUX ORIGINES DE LA CONSCIENCE DE SOI

FRÉDÉRIQUE DE VIGNEMONT

240 P., ODILE JACOB, 22,90 €

AUDREY SOVIGNET

LA BELLE ÉPOQUE

Les passionnés de littérature seront comblés lors de cette 9e édition du rendez-vous caennais, qui se tiendra entre le 12 et le 14 mai.

En 2022, Époque invitait à « Prendre le large » et avait rassemblé quelque 25 000 visiteurs. En 2023, le festival et salon du livre (les organisateurs tiennent aux deux déterminations) de Caen vous invite à penser « La société au défi des individualités », son thème cette année. Celui-ci sera décliné autour de *« sujets d'actualité, en favorisant les échanges d'idées et le croisement entre les disciplines »,* comme le revendiquent les organisateurs. L'historienne Michelle Perrot, l'une des grandes figures de l'histoire des femmes en France, sera l'invitée d'honneur de la 9e édition de cet événement culturel, qui se tiendra du 12 au 14 mai, à l'hôtel de ville et dans différents autres lieux partenaires. Parmi les 150 auteurs, illustrateurs et artistes invités pour des rencontres et signatures, notez les noms de Gaëlle Nohant, Laure Adler, Marie Nimier, Jérôme Garcin, Martin Panchaud (Fauve d'or au festival d'Angoulême 2023), Metin Arditi, Wilfried N'Sondé, Célia Samba, Serge Paugam, Jean D'Amérique, Éric Pessan, Victor Jestin. La soirée inaugurale débutera par une lecture slamée de la poétesse Lisette Lombé, suivie d'une rencontre autour de l'œuvre de l'invitée d'honneur. Grands entretiens, concert dessiné, soirée poésie engagée, tables rondes diverses, et dédicaces font aussi également partie de la programmation.

Hubert Artus

caen.fr/epoque

Saint-Louis souffle ses bougies

Du 12 au 14 mai, la commune alsacienne fêtera avec éclat les 40 ans de son Forum du livre.

Aux bourgeons naissants du printemps s'éveille l'annuel Forum du livre de Saint-Louis. Cela fait désormais quarante ans que la ville accueille en son sein de nombreux auteurs, acteurs, artistes et musiciens pour de multiples événements culturels. Présidée par l'écrivain et scénariste Didier Decoin, cette édition anniversaire donne, comme toujours, une place de choix à la littérature jeunesse en accueillant notamment l'illustratrice Jeanne Boyer, Pierre-Emmanuel Lyet ou Philippe Godard en invité d'honneur mais aussi des mangakas français, notamment Sourya Sihachakr. Plus de 300 auteurs sont également attendus pour participer aux tables rondes et aux dédicaces, entre autres Philippe Claudel, Claudie Hunzinger, Philippe Torreton, Marie Vareille, Grégoire Delacourt, Isabelle Duquesnoy, Daniel Picouly ou encore Raphaël Haroche. La manifestation littéraire propose aussi un spectacle à la croisée des arts en accueillant la compositrice et musicienne Cécile Corbel ainsi que le duo d'auteurs de bande dessinée Cécile Lebrun et Olivier Pichard pour écouter et observer *L'Heure bleue.* Le concert, au son d'une harpe sur lequel se superposent des illustrations oniriques, propose un merveilleux voyage immobile entre les terres japonaise et celtique. ■

Marie Jouvin

forumlivre.fr

PASCAL HELLEU/CHERCHE MIDI – DAVID POIRIER/SABINE WESPIESER

DIMA ABDALLAH LAURÉATE DU PRIX FRONTIÈRES-LÉONORA MIANO

Lancé en 2021 par l'université de Lorraine en collaboration avec l'université de la Grande Région (un réseau de six universités *« au cœur de l'Europe »*), le prix littéraire Frontières-Léonora Miano est consacré à l'univers de l'autrice franco-camerounaise, et récompense le meilleur roman de l'année abordant les thématiques de frontières géographiques et interculturelles. Il a été remis lors du festival Le Livre à Metz, mi-avril. La lauréate 2023 est Dima Abdallah pour son second roman, *Bleu nuit* (Sabine Wespieser). Le jury a distingué une *« fiction faite de déambulations qui renouvelle l'approche de la notion de mémoire poétique »,* et une délicate interrogation de *« la difficulté à trouver sa place dans les rues de Paris et dans une société violente ».* ■

H.A.

PASCAL HELLEU/CHERCHE MIDI

3 QUESTIONS À…

GWÉNAËLE ROBERT, LAURÉATE DU PRIX OUEST 2023

Comment est né votre roman, *Sous les feux d'artifice* (Le Cherche Midi) ?

Gwenaële Robert En me promenant dans le cimetière des Aiguillons à Cherbourg, j'ai découvert des tombes de soldats américains. Ce type de sépulture, il y en a beaucoup en Normandie, mais celles-ci étaient datées de 1864 et honoraient des morts d'une bataille méconnue de la guerre de Sécession qui avait eu lieu dans la rade de Cherbourg. Et puis j'ai également découvert qu'exactement au même moment la ville célébrait l'inauguration du casino de la ville. Un événement qui condensait toutes les innovations du Second Empire : le chemin de fer, le règne de l'argent, le début des stations balnéaires.

En contrepoint, vous nous emmenez également à l'autre bout du monde ?

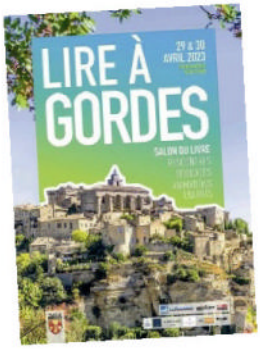
G.R. 1864, c'est aussi l'année de l'arrivée de Charlotte et Maximilien de Habsbourg au Mexique. Ils s'apprêtent à prendre les rênes d'un pays dont ils ne connaissent rien. Ils sont accueillis en grande pompe, mais on sent que la révolution gronde. Comme à Cherbourg, c'est un épisode paradoxal, une histoire de guerre et de fête.

Comment avez-vous articulé l'exigence de réalité historique et le besoin de fiction dans votre livre ?

G.R. L'Histoire officielle laisse énormément d'interstices où le romancier peut s'insérer pour raconter d'autres histoires. Celle de tous ces spectateurs qui assistent à cette bataille et qui n'y comprennent pas grand-chose, celle encore de tous ces Mexicains venus voir ce couple Habsbourg dont ils n'arrivent même pas à prononcer le nom. Ce qui me plaît, c'est de raconter l'histoire des anonymes, ceux qui sont les témoins de la grande Histoire. D'ailleurs, au cœur du roman, on retrouve deux personnages de pure fiction : Théodore, un journaliste qui vient couvrir l'inauguration du casino et qui se retrouve finalement reporter de guerre. Et puis une femme, Mathilde de Ramures, qui est ruinée et cherche de l'argent pour la dot de sa fille. En écrivant, j'ai beaucoup pensé à Émile Zola et à sa manière de croquer le Second Empire. J'ai pensé aussi à Balzac parce que j'aime ce fourmillement de personnages. ■

Propos recueillis par Léonard Desbrières

printempsdulivre.terresdemontaigu.fr



Première à Gordes

Un nouveau rendez-vous littéraire se tiendra les 29 et 30 avril, dans le cadre merveilleux de ce village parmi les plus renommés de Provence.

Régulièrement cité parmi les plus beaux villages du monde, à deux pas de l'abbaye de Sénanque, Gordes est l'une des merveilles du Luberon. Ce n'est pas qu'une terre de lavande, mais aussi un pays de littérature, situé à quelques encablures du Ménerbes de François Nourissier et du Lacoste du marquis de Sade. Il ne manquait qu'un festival littéraire à ce « *village inspiré et inspirant* » (selon le maire Richard Kitaeff) : c'est chose faite avec la création de Lire à Gordes, événement culturel gratuit, dont la première édition aura lieu les 29 et 30 avril, entre dédicaces sur la place du château et rencontres sous les tilleuls et les oliviers des jardins de la mairie. Sur la vingtaine d'auteurs réunis pour l'occasion, beaucoup de noms célèbres : Didier Decoin, Olivia Ruiz, Gaëlle Nohant, Raphaël Haroche, Katherine Pancol, Mathias Malzieu, Philippe Torreton, Lionel Duroy, Olivia de Lamberterie, Boris Cyrulnik, Bernard Werber, Delphine Horvilleur, Lola Lafon, Yann Queffélec, Emmanuelle Seigner… Cette affiche royale et variée sera complétée par diverses activités proposées pour les enfants de 4 à 10 ans (spectacle de contes, atelier hiéroglyphes et autres). Excellent week-end familial en vue. Vive le Vaucluse ! ■

Louis-Henri de La Rochefoucauld

lireagordes.fr

Les visites littéraires
LIRE magazine littéraire

Inscrivez-vous aux visites littéraires

Verlaine, Rimbaud, Hemingway, Molière...

Marchez sur les pas des grands écrivains avec un conférencier pour découvrir Paris autrement !

Réservations sur www.lire.fr

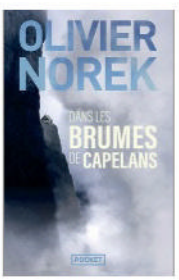
L'AVIS DES LECTEURS

Chaque mois, dans *Lire Magazine littéraire*, les contributeurs de la plateforme s'expriment sur les succès du moment.

SENS CRITIQUE

27★ Sois jeune et tais-toi
Salomé Saqué (Payot)

« Concrètement, Salomé Saqué, je la suis depuis son arrivée sur Blast. Nous sommes tous d'accord pour dire qu'elle fait partie de ces nouvelles voix importantes dans le monde du journalisme. J'ai (environ) son âge et comme elle, je me sens écrasée par les discours rabaissants d'une partie des "boomers" dans les médias, je me sens aussi démunie face aux problèmes climatiques, aux choix de nos politiques, à la vie en fait. Alors, ce livre… C'est une bouffée d'émotions diverses. Elle gère très bien l'utilisation des témoignages. Elle ne tombe pas dans un sinistre pathos, mais nous prenons la mesure des difficultés de cette (ma) génération, des difficultés à venir… Je suis restée coite devant ses lignes, devant la force que nous, jeunes, mettons dans l'altruisme, dans notre proportion à nous cultiver, à inventer ; coite devant la gifle verbeuse de certains, faite de "vous êtes des fainéants", "vous êtes sinistres", etc. J'ai cherché dans ses mots (dans ceux des personnes qui m'entourent), un semblant de lumière, un mince espoir pour notre futur, qui dépasserait la morale de *Don't Look Up*. J'ai eu le sentiment que Salomé Saqué achevait son texte en demi-teinte. Si son appel à un renouement avec les "anciens" est une évidence, je me demande s'il sera possible… Néanmoins, ça m'apparaît comme un texte qui fait du bien en 2023. Enfin, une personne de notre âge parle pour nous, exprime notre malaise, nos envies, nos déceptions, nos difficultés. Pour une fois que ce n'est pas un tiers qui s'essaie au paternalisme ! » ■ **#SPPD**



1★ Dans les brumes de Capelans
Olivier Norek (Pocket)

« Honnêtement, j'ai lu bien mieux de la part d'Olivier Norek. Dans cet opus, je n'ai pu m'empêcher de penser à l'affaire Fourniret. Cette histoire de tandem ne pouvait que m'en rapprocher. Certes, on retrouve Coste, en flic taiseux, isolé à Terre-Neuve, chargé de protéger une certaine Anna, victime d'un monstre qui kidnappe les femmes, avant de les tuer. Une histoire déjà lue… Mais, il est vrai, Norek est un excellent conteur et il écrit bien. Son roman est plutôt bien construit, mais je l'ai trouvé un peu lent. D'autant que les nombreux personnages répartis entre la métropole et les îles pouvaient nous faire perdre le fil en cas d'interruption de la lecture, ce qui m'est arrivé plusieurs fois. Quant à la fin… je n'ai pas été totalement convaincu. J'imaginais plus "musclé"… Passons… Cela reste un bon roman qui ne manquera pas de vous dépayser si la brume se lève. » ■ **#Eric-robinne**

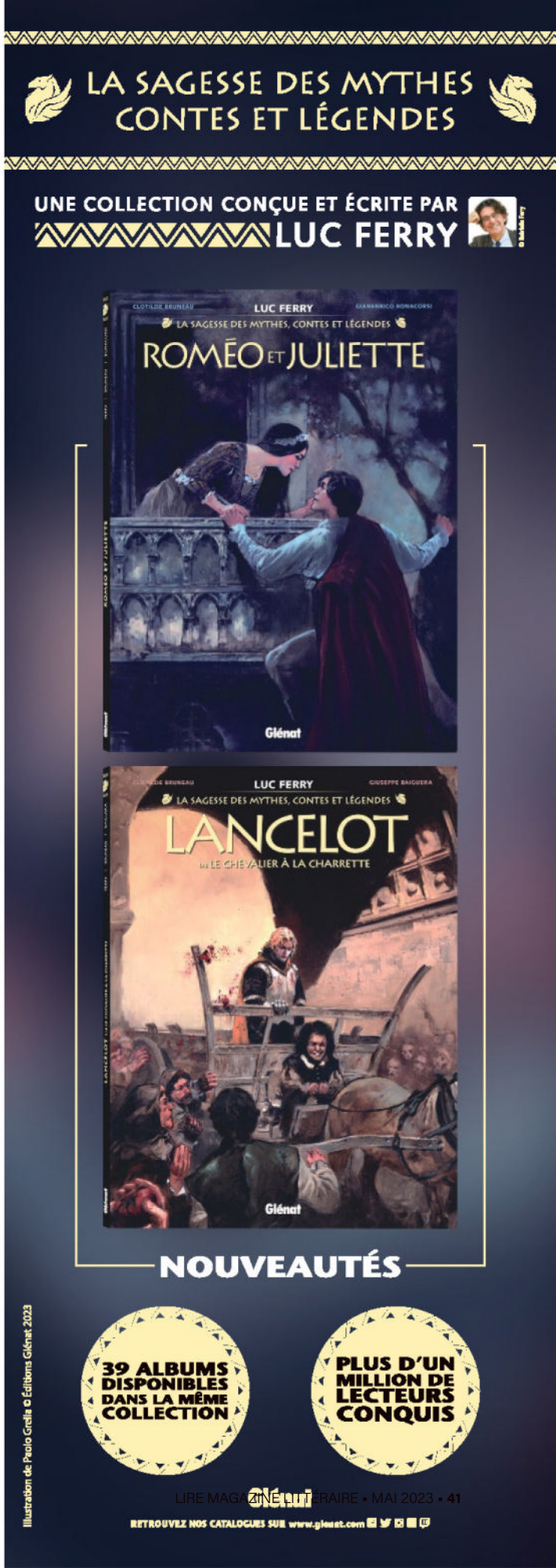
LES MEILLEURES VENTES

Palmarès réalisé par Datalib et l'Adelc – Association pour le développement de la librairie de création –, du 1er au 17 avril 2023, à partir des ventes d'un réseau de 270 librairies indépendantes.

	Auteur	Titre	Éditeur	Catégorie
1	Éric-Emmanuel Schmitt	Le Défi de Jérusalem	Albin Michel	Littérature
2	Julien Gracq	La Maison	José Corti	Littérature
3	Bret Easton Ellis	Les Éclats	Robert Laffont	Littérature
4	Marc Dugain	Tsunami	Albin Michel	Littérature
5	Bernard Minier	Un œil dans la nuit	XO	Polars
6	Bernhard Schlink	La Petite-fille	Gallimard	Littérature
7	Pierre Michon	Les Deux Beune	Verdier	Littérature
8	Alexandra Henrion-Caude	Les Apprentis sorciers	Albin Michel	Essais
9	J. Van Hamme, C. Cailleaux E. Schréder	La Flèche ardente	Blake et Mortimer	BD
10	Mr Tan, Diane Le Feyer	Mortelle Adèle. Le journal des bizarres	Mr Tan and Co	Jeunesse
11	Ovidie	La chair est triste hélas	Julliard	Littérature
12	Pierre Lemaitre	Le Silence et la Colère	Calmann-Lévy	Littérature
13	Florent Pagny	Pagny par Florent	Fayard	Essais
14	Raphaël Glucksmann	La Grande Confrontation	Allary	Essais
15	Giuliano da Empoli	Le Mage du Kremlin	Gallimard	Littérature
16	Jean-Marc Jancovici, Christophe Blain	Le Monde sans fin	Dargaud	BD
17	Dominique Bona	Les Partisans. Kessel et Druon	Gallimard	Littérature
18	Collectif	Germaine Richier	Centre Pompidou	Beaux-arts
19	Claire Marin	Les Débuts	Autrement	Essais
20	Frédéric Beigbeder	Confessions d'un hétérosexuel légèrement dépassé	Albin Michel	Littérature
21	Erri De Luca	Grandeur nature	Gallimard	Littérature
22	Mélissa Da Costa	Les Femmes du bout du monde	Albin Michel	Littérature
23	Liv Stromquist	Astrologie	Rackham	BD
24	Michel Onfray	Anima. Vie et mort de l'âme	Albin Michel	Essais
25	Pierre Assouline	Le Nageur	Gallimard	Littérature
26	Marie-Hélène Lafon	Les Sources	Buchet-Chastel	Littérature
27	Salomé Saqué	Sois jeune et tais-toi	Payot	Essais
28	Adeline Dieudonné	Reste	L'Iconoclaste	Littérature
29	Cormac McCarthy	Le Passager	L'Olivier	Littérature
30	Jean-Claude Grumberg	De Pitchik à Pitchouk	Seuil	Littérature
31	Olivier Tallec	Un meilleur meilleur ami	L'École des loisirs	Jeunesse
32	Christopher Denise	Chevalier Chouette	Kaleidoscope	Jeunesse
33	Guillaume Meurice	Petit éloge de la médiocrité	Les Pérégrines	BD
34	Juan Branco	Coup d'État. Manuel insurrectionnel	Au Diable Vauvert	Essais
35	Michel Bussi	Trois vies par semaine	Presses de la Cité	Polars
36	Gaëlle Nohant	Le Bureau d'éclaircissement des destins	Grasset	Littérature
37	Arthur Teboul	Le Déversoir. Poèmes minute	Seghers	Littérature
38	Javier Cercas	Le Château de Barbe-Bleue	Actes Sud	Littérature
39	Alice Ferney	Deux innocents	Actes Sud	Littérature
40	Quentin Tarantino	Cinéma spéculations	Flammarion	Beaux-arts

LES MEILLEURES VENTES DE POCHES

	Auteur	Titre	Éditeur	Catégorie
1	Olivier Norek	Dans les brumes de Capelans	Pocket	Polars
2	Sylvain Tesson	Sur les chemins noirs	Folio	Littérature
3	Anne Berest	La Carte postale	Le Livre de Poche	Littérature
4	Pierre Lemaitre	Le Grand Monde	Le Livre de Poche	Littérature
5	Karine Tuil	La Décision	Folio	Littérature
6	Toshikazu Kawaguchi	Tant que le café est encore chaud	Le Livre de Poche	Littérature
7	Marie Vingtras	Blizzard	Points	Littérature
8	Bernard Minier	Lucia	Pocket	Polars
9	Jean-Christophe Rufin	Les Énigmes d'Aurel le consul (T. 4)	Folio	Littérature
10	Mélissa Da Costa	Les Douleurs fantômes	Le Livre de Poche	Littérature



François-Henri Désérable

DE LA CROSSE À LA PLUME

Il rêvait d'être un grand hockeyeur, il est devenu un auteur reconnu. L'écrivain caméléon est aussi globe-trotteur, et a même été garde du corps d'Annie Ernaux (véridique !). Alors qu'il publie *L'Usure d'un monde,* nous l'avons rencontré à Paris entre deux voyages.

Thé ou café ? Il est 10 heures du matin et, n'ayant « *rien d'autre à boire* », François-Henri Désérable débouche une bouteille de champagne. « *Ce serait bien qu'on soit saouls à la fin de l'entretien* », sourit-il en nous servant un premier verre dans le salon lumineux de son appartement sis dans une rue escarpée du 18e arrondissement de Paris, à deux pas du Sacré-Cœur. « *J'habite au quatrième étage sans ascenseur, cela vous permettra de vous remettre au sport* », nous avait prévenus l'ancien hockeyeur professionnel qui pratique désormais l'escalade trois fois par semaine. À peine sommes-nous assis qu'il nous braque avec un revolver du XIXe siècle (le même modèle que celui avec lequel Verlaine avait tiré sur Rimbaud en 1873). Ainsi va la vie avec Désérable : virevoltante. Il a de la chance que la rédaction de *Lire Magazine littéraire* ne lui ait pas envoyé un pigiste ayant des problèmes cardiaques…

Depuis ses débuts remarqués en 2013 avec *Tu montreras ma tête au peuple,* Désérable divise. Son allure de Lucien de Rubempré moderne séduit ou agace. Force est de reconnaître son talent, qui mêle un goût pour le jeu hérité de Romain Gary et un style néoclassique forgé en lisant Pierre Michon. À 36 ans, il a déjà été salué par l'Académie française, qui lui a remis en 2021 son grand prix du roman pour *Mon maître et mon vainqueur.* Dans sa génération, seul Miguel Bonnefoy a son bagout. L'humour dont il fait preuve dans la vie, on le retrouve dans certaines pages de *L'Usure d'un monde,* livre néanmoins sobre en raison du sujet : Désérable y raconte un voyage en Iran, auprès d'une jeunesse muselée par le régime.

« ÉCRIRE, LIRE ET PARCOURIR LE MONDE »

Page 17 de *L'Usure d'un monde*, on a souligné ces phrases : « *Un matin, vous repartez. Et chemin faisant, vous en tirez une règle de vie à laquelle vous n'allez plus déroger : passer la moitié de vos jours dans ce monde à le voir, et l'autre à l'écrire.* » Les murs de l'appartement montmartrois de Désérable sont tapissés de littérature. Sont encadrées des lettres manuscrites d'Aragon et de Gary. Au-dessus de la cheminée, il a affiché *Une petite femme,* la première nouvelle publiée par Gary dans *Gringoire* en 1935. On trouve aussi *La Prose du Transsibérien* de Cendrars, *Liberté* d'Éluard et le texte intégral de *Rimbaud le fils* de Michon. Dans la bibliothèque, joliment reliée, une édition originale des *Poèmes saturniens* de Verlaine. Mais à ce refuge poétique, Désérable préfère la fuite, depuis qu'à l'âge de 25 ans il a découvert Nicolas Bouvier, dont il garde une photo sur son bureau : « *Ç'a été une déflagration dans ma vie de lecteur. J'ai été estomaqué par son style. J'ai pris conscience que le monde est vaste et que je n'en avais rien vu. À partir de là, j'ai eu envie de voyager : j'ai arrêté ma carrière de*

hockeyeur et rangé mes patins pour chausser des semelles de vent. Si, pour écrire, il fallait mettre un costume et une cravate, prendre le RER et aller dans une tour de la Défense tous les matins, je ferais autre chose. J'attache plus de prix à la liberté absolue que confère le statut d'écrivain qu'à l'acte d'écrire. J'ai la chance d'en vivre. Ce n'est pas un gage de qualité, il n'y a pas de quoi s'en enorgueillir, mais j'en suis heureux parce que je peux consacrer le plus clair de mon temps à écrire, à lire et à parcourir le monde. »

Il y a quelques années, en moto, en stop et en bateau dans la forêt amazonienne, il a ainsi bourlingué cinq mois en Amérique du Sud pour refaire le périple de Che Guevara à travers sept pays (Argentine, Chili, Bolivie, Pérou, Colombie, Venezuela, Cuba) – il en a tiré un livre encore inédit. Là, il a passé une partie de l'hiver en Iran pour écrire dans la foulée *L'Usure d'un monde*. Et juste après, il a passé un mois en Inde, dont il nous parle en riant: « *J'étais invité à la New Delhi World Book Fair. Je suis arrivé trois semaines plus tôt, pour me promener. Je suis allé à Varanasi, la capitale de l'hindouisme, où deux cent cinquante corps sont brûlés chaque jour sur les rives du Gange. Puis, au salon de New Delhi, Annie Ernaux était l'invitée d'honneur. Elle était accueillie là-bas comme une star, les gens voulaient lui arracher un autographe ou une photo, ils la poursuivaient jusqu'au parking. J'ai fait rempart pour qu'elle puisse monter dans sa voiture. À la fin du festival, on m'a demandé dans une table ronde quel était mon rapport avec les lecteurs indiens. J'ai répondu: pour eux, je suis le garde du corps d'Annie Ernaux.* »

Préparant un roman qui se passera entre l'Inde, Beaune et New York, Désérable s'installera pour trois mois aux États-Unis cet automne: « *Tous les voyages que je fais ont un rapport avec l'écriture. Je ne prends pas de vacances, ça ne m'intéresse pas. Je ne m'imagine pas m'allonger sur une plage à Bali, je m'ennuierais… Tout est lié dans mon existence. N'étant pas capable de créer un monde* ex nihilo, *il me faut le coup de cravache du réel pour que mon imagination se mette en branle.* » On demande au baroudeur quel serait aujourd'hui le voyage de ses rêves: « *Traverser la Russie de Vladivostok à Saint-Pétersbourg, et l'Afrique du Cap au Caire.* »

UN ATHLÈTE DES LETTRES

On reprend un énième verre de champagne en s'étonnant: rien ici ne rappelle Venise, qui fut jadis la destination de prédilection de Désérable. Aurait-il renié la Sérénissime? Il nous rabroue: « *Entre 2016 et 2017, j'y ai vraiment vécu, et j'y retourne régulièrement: j'aime y passer du temps, écrire là-bas. À un moment, je voulais faire une trilogie, je me suis beaucoup documenté, j'ai travaillé six mois, puis j'ai laissé tomber – je crois qu'on ne peut pas écrire un bon roman sur Venise. En revanche, j'ai un projet d'essai à la façon du* Venises *de Morand, une déambulation dans la ville. Venise reste l'endroit le plus extraordinaire du monde. Je ne suis pas* ●●●

Ci-dessus: dans la bibliothèque bien garnie, une édition originale des *Poèmes saturniens* de Verlaine. Ci-contre: un revolver du XIXe siècle, semblable à celui que le poète utilisa pour tirer sur Rimbaud.

Un vinyle d'Amy Winehouse ici, une lettre encadrée de Romain Gary là. Et une crosse de hockey, bien visible dans le salon, rappelant le rêve ultime de l'écrivain : jouer en NHL, la prestigieuse ligue américaine.

d'accord avec ce cliché qui voudrait que Venise ne soit plus qu'un décor de théâtre. Ça, c'est entre le Rialto, la place Saint-Marc et le pont des Soupirs, où se retrouvent les touristes les plus bêtes du monde, des Chinois qui achètent des masques made in China. *À 18 heures, ils disparaissent, il reste les Vénitiens et les vrais amoureux de Venise, et les nuits sont fabuleuses… C'est un enchantement à chaque fois que j'y vais. La première fois que j'ai pris le vaporetto sur le Grand Canal, j'ai eu l'impression qu'un lieu m'attendait. Un émoi que je ne connaîtrai plus dans ma vie. J'adore le Cannaregio et la promenade des Zattere jusqu'à la Punta della Dogana, où j'aimerais que mes cendres soient dispersées un jour. J'y tiens, je le répète ici, j'espère que mes ayants droit respecteront cette volonté… »*

Pas de gondole, donc, mais une crosse de hockey visible dans le salon. Ce qui nous rappelle que, alors lycéen à La Providence à Amiens (comme Emmanuel Macron avant lui !), le jeune François-Henri s'était fixé deux buts : percer en NHL (la ligue de hockey américaine) et intégrer la NRF (Gallimard). L'un de ses camarades d'alors, Pierre-Édouard Bellemare, joue toujours à Tampa Bay. Désérable, lui, a été pro à Lyon, Montpellier, Boulogne-Billancourt et Paris avant de prendre sa retraite à 29 ans (bien avant l'âge fixé par ledit Macron) : « *J'échangerais toute ma vie pour jouer en NHL. La littérature est un pis-aller, une vocation par défaut. Il ne me reste plus qu'à réussir dans l'échec qu'est ma vie, comme Jo Nesbø, l'auteur de polars norvégien qui serait devenu footballeur s'il ne s'était pas rompu les ligaments croisés… Le hockey m'a laissé cette idée qu'il faut beaucoup s'entraîner pour être performant lors des matches. Je n'ai plus cette vision sacralisée de l'inspiration. Il faut lire, travailler, passer un temps fou sur ses phrases, s'y consacrer pleinement. On ne peut pas être un athlète ou un auteur si on ne bosse pas…* »

SENTIR LA FOULE VIBRER

Prenant un air plus soucieux, le sportif des lettres nous fait cet aveu : « *Il y a quand même des périodes où je n'écris pas du tout, des périodes d'assèchement de la plume où rien ne vient. Tout me paraît nul et non avenu. Je ne suis pas désespéré mais ça ne veut pas, j'ai beau me mettre dans les conditions, j'ai l'impression que je ne vais plus y arriver.* » Dans les bons moments, il se dit qu'il aimerait bien faire comme Gary avec Émile Ajar, avoir une œuvre parallèle qu'on ne découvrirait qu'après sa mort. Il nous met la puce à l'oreille : serait-il le véritable auteur des livres à succès signés Mohamed Mbougar Sarr et Giuliano da Empoli ? Réponse de l'intéressé : « *Non, je n'ai pas écrit* Le Mage du Kremlin, *mais les livres de Houellebecq, absolument !* » *[rires].*

Avant de filer, on fait une remarque sur un vinyle d'Amy Winehouse qui traîne. Le garde du corps d'Annie Ernaux dit qu'il aurait préféré être chanteur qu'écrivain, pour la « *simultanéité des émotions* » que cela procure : « *J'ai connu ça quand j'étais hockeyeur, dans des patinoires de 3 000 personnes où tout le monde se levait quand je marquais un but ou que j'envoyais un adversaire valser contre la balustrade. Je ne retrouverai plus ça, c'est fini. C'est un sentiment que peu de gens connaissent, et c'est fou, grisant, la clameur du public… Aujourd'hui, où pourrais-je frapper un écrivain ou un critique et sentir la foule vibrer ?* » En repartant, on lui suggère quelques noms, quelques lieux. Et pour s'échauffer, pourquoi ne nous pousserait-il pas violemment ? On dévalerait ivre l'escalier, du quatrième étage au rez-de-chaussée. Cela ferait du bruit dans le voisinage. ■

Louis-Henri de La Rochefoucauld
Photos : Éric Garault pour *Lire Magazine littéraire*

EXTRAIT À DÉCOUVRIR
EN SCANNANT CE QR CODE

★★★☆☆
L'USURE D'UN MONDE. UNE TRAVERSÉE DE L'IRAN
FRANÇOIS-HENRI DÉSÉRABLE
154 P., GALLIMARD, 16 €.
EN LIBRAIRIES LE 4 MAI.

STÉPHANIE HOCHET

Jo Querelle
de *Querelle de Brest* de Jean Genet

C'est bien la première fois que mon invité arrive au café avant moi. Mais lui ne s'est pas installé sur une chaise, à m'attendre sagement, il est accaparé par sa partie de flipper et n'a pas relevé la tête quand je suis passée à côté de lui.

Ça tombe bien, j'ai le loisir de l'observer en repensant à l'œil éperdu d'admiration de Jean Genet pour lui. Il y a le pantalon blanc devenu sale sculptant parfaitement les fesses et les cuisses, tombant un peu trop bas sur la chaussure, la ceinture attachée dans le dos qui apparaît quand, avec une expression de carnivore repu, il fait ce geste soudain de s'étirer, bras en l'air, faisant remonter sur son dos large son mythique caban. Le caban comme un emblème, son vêtement fétiche. Malgré la température agréable, Querelle conserve son habit qui le rend si charismatique. En tapant sur les boutons du flipper, il donne de discrets coups de reins en avant et mord sur son mégot.

Dix minutes se sont écoulées et je me demande comment m'adresser à lui, étonnée de ma propre timidité. Et puis, il ne m'est pas souvent advenu d'interroger des assassins. Ce point n'est pas un détail pour Genet dont la fascination pour les meurtriers, surtout jeunes et beaux, est à l'origine de sa pulsion créatrice. Comment aborder un homme dont la parole est rare et le passé sanglant ?

— Jo Querelle ?

— Ouais, répond-il sur un timbre bas.

— J'aimerais vous interviewer.

— Du moment que vous n'êtes pas de la police.

Il lève les yeux sur moi avec une sorte d'indifférence.

Nous nous installons à une table. Lui : les jambes écartées de chaque côté de sa chaise, le mégot toujours à la bouche qui dessine ce fameux sourire triste dont parle son créateur.

— Pardon de commencer si abruptement mais je n'ai pas compris pourquoi vous avez tué votre complice, le jeune Vic. Vous faisiez bonne équipe pour revendre de l'opium. C'était plutôt rentable.

> « DANS L'OMBRE DES REMPARTS, TOUT M'A SEMBLÉ DÉSIRABLE »

Il lève les yeux au ciel, inspire profondément en penchant la tête, geste qui fait saillir les muscles épais de son cou. Je ne me demande plus pourquoi Genet a aimé le peindre.

— J'sais pas quoi vous dire, c'est arrivé rapidement, je jouais avec mon couteau dans ma poche et, dans l'ombre des remparts, tout m'a semblé possible et désirable.

— Pourtant, ce meurtre hante votre conscience.

— C'est pas faux. J'me suis imaginé à mon p'tit procès, fait-il en rigolant.

— Mais dans la réalité, c'est ce meurtre qui vous a amené à un acte sexuel avec Nono, le patron du bordel La Feria à Brest.

— Ben on a quand même joué c'te affaire aux dés.

— Vous avez triché. Vous vouliez expier ce crime en vous faisant sodomiser par cet homme épais.

— Vous voyez l'mal partout, ma parole !

— Je ne vous juge pas.

— Forcément un peu.

— Une question plus profonde : pourquoi la marine ?

Il soupire une fois de plus, comme pour aller chercher l'inspiration précise qui le déborde.

— J'ai b'soin de partir loin, de disparaître derrière l'horizon et la lumière.

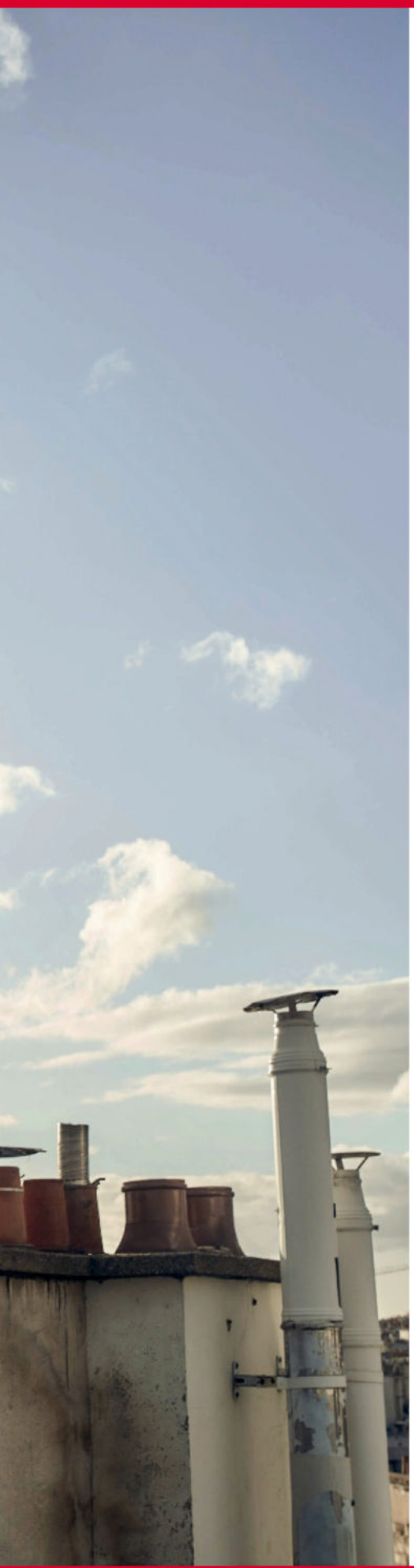
— C'est beau. Vous pensez qu'il y a un lien entre la mer et le crime.

— La mer est la protectrice des hommes de mauvaise vie. D'ailleurs, c'est l'heure de r'monter sur l'raffiot !

J'avais d'autres questions, mais le jeune homme s'est levé et part en marchant de son inimitable manière chaloupée. ■

AUDREY SOVIGNET

Avec son héros noir (interprété par Omar Sy) sévissant dans le Paris des années 2020, *Lupin* est une adaptation (très) libre et moderne de l'œuvre de Maurice Leblanc.



EMMANUEL GUIMIER/NETFLIX

Les SÉRIES à la page

La série, comme tout art, n'a cessé d'évoluer au gré de son public et des formats. À l'image du cinéma, la télévision s'est très vite emparée de la littérature, puisant dans le style romanesque de cette dernière pour garder son audience captive pendant des semaines voire des mois. À se demander si la littérature, art du temps long par excellence, n'aurait pas trouvé dans le petit écran le moyen idéal pour déployer grand ses ailes. Un paradoxe en soi qui n'a cessé de se confirmer avec le temps et que nous interrogeons au fil des articles émaillant ce dossier pas très cathodique. En ouverture, vous trouverez une analyse sur l'héritage littéraire des séries ou comment la structure narrative des romans-feuilletons a inspiré celle des scénarios. Ce sera également l'occasion de revenir sur leur évolution et la manière dont elles se sont peu à peu affranchies du carcan du petit écran. Des meilleures séries adaptées de romans au marché juteux de la « novélisation » en passant par ces auteurs devenus scénaristes, vous découvrirez les liaisons tout sauf dangereuses entre séries télé et littérature. Enfin, difficile de ne pas parler de *Game of Thrones,* exemple quasi parfait de saga littéraire transposée avec succès à un écran décidément de moins en moins petit.

Dossier supervisé par Ilan Ferry

SOMMAIRE

48 **Du *Comte de Monte-Cristo* aux *Soprano*** Chronique d'un héritage assumé
50 **Grandes plumes et petit écran** L'avènement d'un nouvel art
51 **Quand la série devient roman** Le filon de la « novélisation »
52 **Dépasser l'œuvre originelle** Fidélité, audace et trahison
53 ***L.A. Confidential,*** série maudite
Trois questions à Neil Landau : « Tous les grands scénarios émergent de personnages complexes »
54 ***Game of Thrones*** L'épopée d'une saga culte
56 **Sélection** Le meilleur des adaptations
58 **Entretien avec René Manzor :** « Écrire pour la caméra exige d'être objectif »
59 **Des plumes au scénario** De Michael Connelly à Michel Bussi

Du *Comte de Monte-Cristo* aux *Soprano*

CHRONIQUE D'UN HÉRITAGE ASSUMÉ

Usant des mêmes procédés et formes de diffusion, maîtrisant les mêmes ressorts dramatiques, romans-feuilletons et sériés télévisées dominent la vie culturelle de leur époque, tenant en haleine toujours plus de lecteurs ou de spectateurs. Outre leur indéniable impact populaire, les parallèles abondent.

Le point commun entre Alexandre Dumas, Honoré de Balzac, Eugène Sue et Jules Verne ? Tous se sont essayés au roman-feuilleton. Ils n'étaient pas les seuls ; ils demeurent les plus connus. Étymologiquement parlant, le mot fait allusion au « feuilleton », terme technique qui, dans un quotidien, désigne la partie basse d'une page réservée à une rubrique régulière. Même si le sujet reste disputé (avec le recours, dès 1831, à la prépublication), on s'accorde à dire que c'est Balzac qui, en 1836, ouvrit le bal avec son roman *La Vieille Fille*, prépublié – en pages intérieures, en l'occurrence – dans le quotidien *La Presse,* où paraît la même année des extraits épars de *La Comtesse de Salisbury* de Dumas. Sans réel souci de cohérence, certes, mais la brèche est ouverte. Le succès ne tarde pas.

« ON NE LIT PLUS, ON DÉVORE ! »

Entre 1836 et 1840, la majorité des fictions proposées sous forme de feuilletons sont des nouvelles ou des contes se suffisant à eux-mêmes. Peu à peu, des œuvres plus amples s'affirment : des *novellas* et des romans, découpés en épisodes. S'il s'agit, au départ, de présenter une œuvre déjà achevée – manière de l'offrir au public en avant-première –, on découvre bientôt des récits rédigés spécifiquement pour ce format, écrits au jour le jour, ou peu s'en faut. Des ficelles apparaissent, plus ou moins épaisses. On interrompt la narration au moment crucial ; certains personnages censément perdus ressurgissent ; d'aucuns, victimes de leur succès, naviguent d'un roman à l'autre. De là la réputation chroniquement médiocre du roman-feuilleton,

Les Mystères de Paris **d'Eugène Sue est publié en feuilleton dans le** ***Journal des débats*** **de juin 1842 à octobre 1843.**

cette pauvre littérature « *industrielle* », selon Sainte-Beuve, destinée aux gosses, aux ignares, aux concierges.

Écrire pour le bon peuple est-il un péché ? On reproche au feuilleton son sentimentalisme, ses péripéties factices, son style bâclé, son goût douteux pour le sensationnel. Les auteurs, cela va sans dire, voient les choses autrement. Leurs écrits, qui brassent tous les genres, se veulent vifs, entraînants, dénués de pédanterie. Le lecteur, courtisé, est pris à des pièges délicieux. On le laisse avide. Pour les écrivains, surtout, la publication en quotidien offre l'accès à un lectorat vaste – non plus limité au quarteron des snobs amateurs de salon. Soudain ennobli, l'honnête homme de la rue devient un lecteur à part entière. En embrassant l'exercice, Balzac, Zola et les autres confèrent au genre ses lettres de noblesse, orchestrant les noces de la littérature et du grand public. Lequel y prend naturellement goût. Dès les années 1840-1850, le roman-feuilleton est installé. Le développement de la presse de masse, parisienne et régionale, comme celui de l'édition populaire, fortifie son succès. Des pirates croisent le fer, des mousquetaires cavalcadent, des aventuriers s'embarquent, des mauvais garçons se signalent. *Les Trois Mousquetaires* et *Le Comte de Monte-Cristo* sont des succès colossaux, qui tiennent la foule en haleine. Et que dire de *Rocambole,* des *Mystères de Paris* d'Eugène Sue, et de toute cette ribambelle de romans sociaux, mettant en scène des jeunes filles innocentes, des ouvriers persécutés, des misérables en quête de rédemption ? Les passions débordent du cadre, les coups de théâtre se succèdent, la densité dramatique devient reine. « *On ne lit plus, on dévore !* » déplore le critique Alfred Nettement. Il faudra s'y faire : le roman-feuilleton, c'est aussi, et avant tout, le roman populaire, celui qui distrait et commande l'identification.

LA MÉCANIQUE DU DIVERTISSEMENT DE MASSE

Un siècle et demi plus tard, tout indique que les séries télévisées, dans la lignée des feuilletons radiophonique et cinématographique, ont pris le relais du divertissement de masse, partageant avec leur noble ancêtre de papier une double exigence : allégeance

MUSÉE CARNAVALET/CC0 PARIS MUSÉES

Breaking Bad, sur un père de famille qui devient narcotrafiquant, est un prodige de dramaturgie.

assumée aux dieux de la dramaturgie et prise en compte des préoccupations – sociales, idéologiques, culturelles – du moment. Ces séries, dans leur majorité, s'adressent au grand public. Elles aussi, de David Simon *(The Wire)* à Damon Lindelof (*The Leftovers*), de David Chase *(Les Soprano)* à Vince Gilligan *(Breaking Bad),* comptent leurs petits prodiges, qui leur permettent, peu à peu, de s'attirer les grâces d'une critique exigeante, traditionnellement plus encline à célébrer les merveilles du septième art. Elles aussi, dès la fin des années 1990, adoptent une logique feuilletonnante : multiplication des saisons (comme autant de romans), personnages récurrents, brouillage intentionnel des pistes, découpages au cordeau, intrigues et protagonistes secondaires susceptibles, en cas de succès, de déboucher sur de nouvelles productions. C'est l'apogée américain, le triomphe (relatif) de HBO et des indépendants, l'émergence d'une culture à part entière.

Certains shows n'hésitent pas à terminer une saison sur un « climax » difficilement tolérable, obligeant les spectateurs à attendre la suite pendant plusieurs mois. *« Je sais qui a tué Laura Palmer »,* affirme l'agent Dale Cooper dans *Twin Peaks*. Mais il ne dira rien, ou pas cette semaine. Ross Geller, à la fin d'une saison de *Friends*, commet une terrible bévue à son propre mariage. Et alors ? Rendez-vous l'année prochaine ! Le spectateur, ici, devient captif – rat de laboratoire. Les mêmes causes produisant les mêmes effets, il est livré au diktat impitoyable des fabricants d'histoires, qui œuvrent sciemment à son addiction. Inéluctablement, la lassitude s'installe. Plusieurs séries, victimes de leur succès, s'éternisent, basculant *in fine* dans l'indigence ou l'absurde. D'autres, ne rencontrant pas le succès escompté, voient leur fin hâtée – comme si l'écrivain, qui avait prévu d'écrire vingt chapitres encore, était contraint de n'en plus livrer que trois.

L'essor du *streaming,* de la diffusion à la demande, de l'exploitation internationale des œuvres en simultané, signe la fin d'une époque. Le spectateur trône toujours au centre de l'équation, mais se voit relégué de façon plus ostentatoire au rang de consommateur boulimique. Les « pitchs » sont brillants, les premiers épisodes emballent mais, trop souvent et trop vite, la mécanique s'essouffle. Pas grave, on passe à autre chose. Les « longues » séries se raréfient. Les chefs-d'œuvre itou. L'écrasante hégémonie américaine prend fin. Des productions anglaises, françaises, scandinaves, coréennes, etc., séduisent à leur tour. Des cinéastes du grand écran se mêlent à la fête. Comme celle du roman-feuilleton, l'histoire de la série connaît des ères, des périodes, des chapitres. On a hâte de découvrir la suite. ■

Fabrice Colin

« JE SAIS QUI A TUÉ LAURA PALMER », AFFIRME L'AGENT DALE COOPER DANS *TWIN PEAKS*. MAIS IL NE DIRA RIEN, OU PAS CETTE SEMAINE

Ce n'est qu'en 2017 que David Lynch offrira une suite aux fans de *Twin Peaks,* la série culte des années 1990.

TMDB – ABC

Les Rois maudits, d'après la saga de Maurice Druon, est sur la deuxième chaîne de l'ORTF dès 1972.

La mini-série *Germinal* (2021) a apporté une modernité bienvenue à l'œuvre d'Émile Zola.

Grandes plumes et petit écran

L'AVÈNEMENT D'UN NOUVEL ART

Des adaptations de *Maigret* par l'ORTF, à celle de *Lupin*, qui a battu tous les records sur Netflix, la littérature a toujours inspiré la série, au point d'élever cette dernière au rang d'art à part entière.

Des transpositions de romans, la télévision en compte par centaines, voire milliers, toutes époques et continents confondus. Comme une juste évolution des choses, elle a pris le relais de la radio et – dans une certaine mesure – du cinéma pour retranscrire les mots des plus grands écrivains. L'arrivée de l'ORTF a vu fleurir moult adaptations d'œuvres littéraires, toutes placées sous le sceau du classicisme. C'est ainsi que l'on a pu voir adaptés des auteurs aussi illustres qu'Alexandre Dumas *(D'Artagnan, Le Chevalier d'Harmental…),* Gaston Leroux *(Chéri-Bibi, Rouletabille…),* Honoré de Balzac *(Illusions perdues),* Georges Simenon *(Les Enquêtes du commissaire Maigret),* Jules Verne *(L'Île mystérieuse)* ou encore Paul Féval *(Les Habits noirs, Lagardère…).* Du roman de cape et d'épée au polar en passant par le fantastique, c'est tout un pan de la littérature classique qui passe sous la moulinette de la prestigieuse institution française valorisant ainsi notre patrimoine. Le public se passionne pour *Les Rois maudits*, *Belphégor* et autres *Jacquou le Croquant* sans oublier le grand *Bob Morane*. Une tendance qui faiblit avec l'arrêt de l'ORTF en 1975, mais qui ne tend pas à disparaître totalement, le format épisodique inhérent aux grands romans restant un inépuisable terreau d'inspiration pour la télévision.

UN SECOND SOUFFLE POUR ZOLA ET LEBLANC

Alors qu'elle fait partie intégrante du paysage culturel dans des pays comme les États-Unis ou l'Angleterre, la série télévisée reste, en France, si ce n'est méprisée en tout cas moins bien considérée. Pour beaucoup, c'est le divertissement du week-end, le programme à diffuser entre deux repas. Seules les chaînes privées ou câblées semblent prendre le genre au sérieux et ont servi de rampe de lancement à de nombreux titres prestigieux, dont ceux diffusés sur la célèbre chaîne américaine HBO. Les productions restent enfermées dans un certain carcan formel et esthétique, l'audiovisuel étant encore quelque peu méprisé. Il faudra attendre le début du XXIe siècle pour que la série soit enfin considérée comme un art à part entière. Tant en matière d'écriture que de mise en scène, le format se rapproche de plus en plus des standards cinématographiques et toise le septième art de très près. En France, l'immense succès d'une série comme *24 heures chrono,* qui bouscule les conventions et l'avènement du téléchargement illégal (puis du *streaming*), instaure de nouvelles pratiques et attentes. Plus qu'un phénomène de mode, la série télévisée devient un art à surveiller de près, allant même jusqu'à faire la couverture des *Cahiers du cinéma*. Une prise de conscience s'opère et il s'agira de répondre à l'engouement d'un public toujours plus exigeant. La révolution culturelle en cours oblige donc les chaînes à revoir leur cahier des charges. Timidement d'abord et avec plus d'entrain après l'arrivée des plateformes. Symptomatiques de ce changement de paradigme, des séries comme *Germinal* ou *Lupin* ont insufflé une modernité bienvenue aux écrits d'Émile Zola et de Maurice Leblanc, captant par là même un public plus jeune. L'adaptation est même devenue une sous-catégorie sur des plateformes comme Netflix ou Apple TV +. Et si les romans trouvaient une seconde vie grâce aux séries ? ■

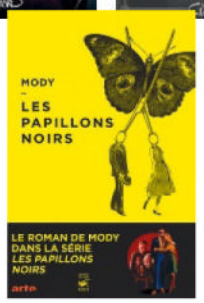
Ilan Ferry

MADELEN – SARAH ALCALAY/FTV/BANIJAY

Quand la série devient roman

LE FILON DE LA « NOVÉLISATION »

Surfant sur le phénomène, certains éditeurs ont, dès les années 1990, publié des livres adaptés de succès audiovisuels. Ces produits dérivés, destinés à un lectorat déjà conquis et peu exigeant, sont la garantie de belles ventes même si la qualité n'y est souvent pas.



Depuis l'avènement du dieu télévision, le monde des séries a toujours puisé dans les œuvres littéraires pour trouver un terreau narratif riche et bâtir des œuvres attirant un lectorat fidèle, qui garantira une audience importante. De leur côté, les éditeurs, conscients du potentiel spectaculaire et de l'influence grandissante de ce nouveau format, ont très vite cherché à aussi obtenir une part du gâteau. Au tournant des années1990-2000, en plein âge d'or des séries, dans un univers lointain, où le *replay* n'existait pas et où il fallait attendre des mois les sorties DVD, certaines maisons ont ainsi misé sur la « novélisation », soit l'adaptation en roman de fictions télévisées à succès. Avec un but bien précis en tête : attirer dans les étals des librairies des millions de fans déchaînés. Dans ce domaine, les éditions Fleuve firent office de pionnières. De 1999 à 2006, Fleuve noir surfe sur le succès du show star de la trilogie du samedi de M6, *Buffy contre les vampires,* et publie 49 tomes directement adaptés des épisodes de la série. Résultat, plus de 6 millions d'exemplaires écoulés et même 8 millions si l'on compte les ventes des 21 tomes de la déclinaison *Angel*. En parallèle, avec le même succès, l'éditeur publie 26 romans adaptés de la série culte *X-Files* et lance définitivement une mode. Toujours à l'affût de la bonne opération commerciale, les éditions Michel Lafon sont ensuite montées dans le wagon en privilégiant des novélisations françaises et populaires. En 2005, *Dolmen*, la série TF1 de l'été qui venait tout juste de battre des records d'audience, plus de 12 millions de téléspectateurs, s'offre ainsi une seconde vie en roman et séduit des centaines de milliers de lecteurs.

UNE SIMPLE LOGIQUE COMMERCIALE ?

Mais si les chiffres sont impressionnants, la réputation de la marque en pâtit sérieusement. C'est d'ailleurs ce qui a progressivement convaincu Fleuve d'arrêter ce pan d'activité. Impossible de jouer à fond la carte de la novélisation tout en promettant à côté aux lecteurs un catalogue d'écrivains et d'ouvrages exigeants. Le roman dérivé souffre d'une très mauvaise image et s'apparente pour le milieu littéraire à la confection de produits de supermarché, développés uniquement dans un but lucratif, sans soucis de qualité. Des tentatives de « novélisation augmentée », qui centre l'histoire sur un autre personnage, une autre époque ou sur une ellipse qu'on voudrait raconter, ont alors été développées. On peut citer les romans *Versailles* par l'Américaine Elizabeth Massie ou *Les Revenants* par l'Irlandais Seth Patrick, d'abord écrits en anglais avant d'être traduits en France, ou encore la très bonne surprise *L'Histoire secrète de Twin Peaks* (2016) par Mark Frost, un roman surprenant, aux allures de « *Twin Peaks* vingt ans plus tard », qui renferme en son sein des dizaines d'histoires. Récemment, Arte et les éditions du Masque ont même tenté un coup étonnant et plutôt malin. Publier pour de vrai un livre fictionnel au cœur de la série *Les Papillons noirs*. Une logique de réflexion plus ambitieuse qui donne de la valeur à l'idée de novélisation augmentée. Mais force est de constater que l'adaptation d'une série en roman demeure majoritairement une manœuvre commerciale menée surtout par des éditeurs populaires désireux de convaincre un lectorat adolescent qui a déserté les librairies. Si avec des sagas comme *Stranger Things,* publiée chez Hachette, cette entreprise est toujours autant couronnée de succès, elle n'en reste pas moins une fabrique de produits dérivés. ■

Léonard Desbrières

Penny Dreadful s'empare avec brio de la littérature gothique.

Lupin, littéralement portée par le charismatique Omar Sy.

Dépasser l'œuvre originelle

FIDÉLITÉ, AUDACE ET TRAHISON

Trahir ou ne pas trahir ? Une question très shakespearienne à laquelle *showrunners* ou scénaristes ayant dû transposer une œuvre littéraire à l'écran sont souvent confrontés.

Si l'on en croit le romancier et sociologue Robert Escarpit : « *Est littéraire une œuvre qui possède une aptitude à la trahison.* » Les choses sont pourtant loin d'être aussi simples dans le grand monde de la « petite lucarne ». En matière d'adaptations d'œuvres littéraires à l'écran, il existe deux écoles : celle de l'adaptation fidèle, reproduisant à la virgule près son modèle. Souvent considérée comme pantouflarde, elle représente l'option sécurisante qui ne pourra que susciter un certain consensus auprès d'une frange définie de lecteurs/spectateurs connaissant leurs classiques sur le bout des ongles. La BBC l'a bien compris, elle qui n'a cessé d'offrir à son audimat des adaptations on ne peut plus fidèles, de *La Guerre des mondes* à *Orgueil et Préjugés*. Jane Austen, William Shakespeare, Charles Dickens, etc., pas un auteur classique qui ne soit passé sous la moulinette de la prestigieuse chaîne. Des adaptations certes fidèles, mais bénéficiant d'une direction artistique souvent époustouflante, à la hauteur de l'aura des œuvres adaptées.

Cependant, la chaîne a également su se montrer plus audacieuse avec la série *Sherlock,* transposition moderne dépoussiérant avec un panache salutaire le célèbre détective privé de Downing Street. *Sherlock* appartient à la catégorie des libres adaptations, utilisant la matrice d'une œuvre préexistante pour mieux affirmer leurs singularités. De tels personnages, appartenant à toute une (pop) culture, deviennent ainsi les points d'ancrage d'un univers totalement inédit, revigoré, remodernisé, pour séduire un public toujours plus exigeant. La synthèse parfaite de cette approche aussi audacieuse que périlleuse serait certainement *Penny Dreadful*. Coproduction américano-britannique, la série reprend les grandes figures de la littérature gothique (Frankenstein, Dracula, le loup-garou…) pour mieux les réinventer, à la manière de ce qu'avait fait Alan Moore avec *La Ligue des gentlemen extraordinaires* et dont *Penny Dreadful* serait l'adaptation officieuse. Véritable bijou, cette série créée par John Logan (scénariste de *Gladiator*) prouve avec une efficacité redoutable que les meilleures adaptations ne sont pas forcément celles qui suivent une ligne droite.

TRANSCENDER SANS RENIER

Outre-Atlantique, deux *showrunners* se sont distingués par leur capacité à parfaitement digérer une œuvre littéraire pour mieux la transcender : Damon Lindelof et Bryan Fuller. Le premier nous a offert avec *The Leftovers* et *Watchmen* deux chefs-d'œuvre qui feront à jamais date par leur audace et une qualité d'écriture frôlant la perfection. Le second, avec *Hannibal* et *American Gods,* a prouvé qu'il était possible de transcender ses modèles sans jamais les renier et a su admirablement mettre en images les univers si particuliers de Thomas Harris et de Neil Gaiman. Autant de séries qui ont mis en exergue une forme d'intertextualité invitant à aller au-delà de l'œuvre d'origine pour mieux la comprendre et se la réapproprier.

La France, de son côté, a opté pour des approches plus « populaires » entre les amusants *Petits meurtres d'Agatha Christie,* le très justement récompensé *Germinal* ou encore *Lupin,* entièrement voué à la gloire d'un Omar Sy plus charismatique que jamais. À la question : « Faut-il trahir une œuvre pour mieux la respecter ? », la réponse est plus que jamais oui ! ■

Ilan Ferry

2014 SHOWTIME - EMMANUEL GUIMIER/NETFLIX

L.A. CONFIDENTIAL, SÉRIE MAUDITE

Malgré le tournage de plusieurs pilotes commandés par différentes chaînes de télévision américaine, l'adaptation du livre de James Ellroy n'a jamais connu qu'une succession d'échecs.

En matière d'adaptation, *L.A. Confidential* fait office de cas d'école. Considéré comme particulièrement retors à adapter en raison de la densité de son intrigue et de ses personnages, le magnum opus de James Ellroy eut toutefois droit à une superbe transposition cinématographique, dont le succès est en grande partie dû à l'excellent travail d'adaptation fait par le scénariste Brian Helgeland et le réalisateur Curtis Hanson. Outre son statut amplement mérité de film culte, *L.A. Confidential*, le film, est encore considéré comme l'une des meilleures adaptations d'œuvres littéraires à l'écran.

De quoi donner des idées à la chaîne à péage HBO qui, en 1999, démarre les négociations pour ce qui devait être une mini-série de treize épisodes, avant de se raviser. Le projet tombe alors entre les mains de la chaîne Fox qui commande un épisode pilote. Plus fidèle au roman original, l'épisode tourné (disponible en bonus sur les éditions DVD et Blu-ray de *L.A. Confidential*) souffre toutefois de la comparaison avec le film de Curtis Hanson. Si Kiefer Sutherland (pas encore intronisé par la série *24 heures chrono*) est plutôt convaincant dans la peau de Jack Vincennes, le reste du casting fait bien pâle figure comparé aux illustres aînés. À cela s'ajoutent une mise en scène instantanément datée et une direction artistique trahissant un budget qu'on imagine très modeste, faute de vraies têtes d'affiche. Fait qui ne trompe pas : le nom de James Ellroy ne figure même pas au générique. On comprend mieux pourquoi la Fox n'a pas voulu poursuivre l'aventure et a attendu trois ans pour diffuser le pilote, un soir de pluie, sur l'une de ses chaînes annexes. Quinze ans plus tard, c'est au tour de la chaîne CBS de commander un pilote. Cette fois, c'est Walton Goggins, acteur bien connu des fans de *The Shield* et *Justified*, qui reprend le rôle de Jack Vincennes, accompagné d'une poignée d'acteurs moins connus. Présenté lors du ATX Television Festival à Austin en 2018, le pilote ne convainc ni le public ni la chaîne qui décide de laisser tomber le projet. Et si la télévsion n'était pas faite pour accueillir la grandiloquence des œuvres de James Ellroy ? ■

I.F.

Ci-dessus : *L.A. Confidential*, le long-métrage de Curtis Hanson, est considéré comme l'une des meilleures adaptations d'œuvres littéraires à l'écran.

3 QUESTIONS À... NEIL LANDAU

Scénariste, *showrunner* et réalisateur depuis trente ans, l'Américain vient de publier *Séries Vision*, un livre écrit à partir de ses interviews et des ateliers d'écriture qu'il anime.

Quelles sont les principales différences entre une adaptation cinématographique et une adaptation série ?

Neil Landau. Une série, contrairement à un film, doit avoir une fin ouverte. Quand je donne des cours, je dis toujours : « *La fin de votre pilote est le début de votre série.* » La plupart des adaptations ciné réussies sont basées sur des intrigues courtes. Les séries se prêtent à être plus expansives : chaque chapitre du roman alors adopté peut correspondre à un seul épisode.

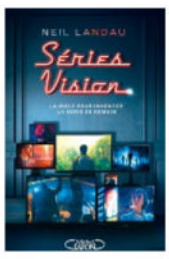
Une adaptation fonctionne-t-elle pour tout genre de romans et de héros ?

N.L. Les héros imparfaits, ceux qui ont un passif, ont tendance à mieux fonctionner. *Le Jeu de la dame* est un exemple parfait : l'héroïne est un prodige aux échecs, mais elle souffre de toxicomanie et d'alcoolisme, qui ont un lien avec un trauma venu de l'enfance. Les échecs sont le moyen de raconter la survie d'une orpheline, et le moyen qu'elle a trouvé pour dépasser sa propre tragédie.

N'est-ce pas plus original de créer une série à partir d'un personnage romanesque ?

N.L. Tous les grands scénarios émergent de personnages complexes. La plus grande erreur des nouveaux écrivains est de se concentrer principalement sur l'intrigue au lieu de développer des personnages et de les plonger dans des circonstances extraordinaires pour créer une série convaincante. Le public doit y adhérer grâce à l'élément le plus important de toute fiction : l'empathie. ■

Propos recueillis par Hubert Artus



SÉRIES VISION. LA BIBLE POUR INVENTER LA SÉRIE DE DEMAIN (THE TV SHOWRUNNER'S ROADMAP. SECOND EDITION)
NEIL LANDAU
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR ENOLA BYRDE, 528 P., MICHEL LAFON, 25,95 €

WARNER BROS PICTURES - TRACY BOSWORTH PAGE/MICHEL LAFON

Game of Thrones

L'ÉPOPÉE D'UNE SAGA CULTE

L'histoire de la transposition en série de l'œuvre de George R.R. Martin est presque aussi tumultueuse que les guerres de pouvoir autour du Trône de fer. Une affaire d'alliances, de stratégies et de coups du sort que n'auraient pas reniés les familles des sept royaumes.

C'est l'histoire d'un inconnu – ou presque : George R.R. Martin… Jusqu'en 2011, ce nom était relativement ignoré en France si ce n'est des amateurs de science-fiction et de fantasy. George R. R. Martin est le père de *A Song of Ice and Fire,* la saga littéraire dont *Game of Thrones* est l'adaptation télévisée. Né le 20 septembre 1948 à Bayonne, dans l'État du New Jersey, l'auteur commence sa carrière par l'écriture de nouvelles tout en multipliant les petits boulots. Ce n'est qu'à partir des années 1980 qu'il décide de s'atteler à l'écriture de romans. Dépité par l'échec commercial d'*Armageddon Rag,* bijou de la littérature fantastique où s'entrechoquent ésotérisme et hommage appuyé à Tolkien, l'auteur envisage un temps de se reconvertir comme agent immobilier avant de se tourner vers la télévision où il écrit pour les séries *La Cinquième Dimension* et *La Belle et la Bête*. Après quelques années, il décide de se remettre à l'écriture de romans. D'abord tenté par la science-fiction, il décide très rapidement de quitter les cimes spatiales pour s'aventurer sur les terres plus sinueuses de la *dark fantasy.* Inspiré par *L'Arcane des épées* de Tad Williams, la guerre des Deux-Roses et *Les Rois maudits,* pour lesquels il n'a jamais caché son admiration, *Game of Thrones* inaugure ce que Martin envisage d'abord comme une saga en trois tomes. Face au succès grandissant et à l'accumulation de nouvelles idées, sa trilogie se transforme en tétralogie puis en hexalogie. Tout d'un coup, il devient une mégastar, vend des millions d'exemplaires et fait gonfler les rangs d'une communauté toujours plus grande. Ce n'était qu'une question de temps avant que Hollywood lui fasse les yeux doux.

GENÈSE D'UN PHÉNOMÈNE

Échaudé par ses expériences passées à la télévision où sa créativité aura été bridée, celui qu'on surnomme le Tolkien américain ne veut pas que son ambitieuse saga soit mutilée par les studios. Pas question d'amenuiser l'ambition narrative d'un bébé qu'il a volontairement voulu inadaptable avec sa profusion d'intrigues et de points de vue. Et pourtant, sur les conseils de son agent, il accepte de rencontrer deux jeunes scénaristes qui ont le vent en poupe : David Benioff et Daniel B. Weiss. Nous sommes en 2005 et le destin de *Game of Thrones*, la série, est sur le point de s'écrire. Amis depuis plus de quinze ans, Benioff et Weiss partagent de nombreuses passions communes, dont la saga *A song of Fire and Ice* à laquelle ils vouent un véritable culte. Malgré leur âge, les deux hommes n'en sont pas à leur coup d'essai : Benioff a écrit le scénario du blockbuster *Troie* de Wolfgang Petersen et signé l'adaptation de son roman *24 heures avant la nuit* pour Spike Lee, tandis que Daniel B. Weiss, spécialisé dans l'écriture pour jeux vidéo, s'est lancé dans le grand bain de la littérature avec son roman *Video Games*.

Il ne faut pas longtemps pour que Martin, séduit par l'approche proposée par les deux hommes, consente à les laisser adapter son ambitieuse saga. Les deux amis ont déjà une idée très précise. Pour les deux hommes, *Game of Thrones* sera à la fantasy ce que *Les Soprano* était au film de mafia et *Deadwood* au western : une relecture du genre, prétexte à une analyse sociétale et politique. Nous sommes en pleine ère Obama et les pontes de la chaîne de télé HBO, plus que séduits par cette perspective, donnent carte blanche au duo. Reste désormais un défi de taille : rendre perceptible à l'écran la notion de points de vue subjectifs inhérente aux romans. Très impliqué dans l'écriture du scénario, signant le script d'un épisode par saison, George R.R. Martin accepte de créer des personnages supplémentaires et participe activement aux castings. À l'automne 2009, après trois années de préparation, un pilote est tourné entre le Maroc et l'Irlande du

En haut : Portrait de George R.R. Martin à Helsinki, avant les Hugo Awards en 2017.
Ci-contre : David Benioff et Daniel B. Weiss, les scénaristes de la série.

HENRY SÖDERLUND/WIKIPEDIA - JEFF KRAVITZ/HBO

Nord. Le résultat séduit HBO qui demande cependant quelques modifications, dont le recasting du personnage de Daenerys désormais interprété par la débutante Emilia Clarke. Pour le reste de la saison 1, le Maroc est délaissé en faveur de Malte, pour raisons fiscales, tandis que la chaîne confie la photographie et la mise en scène des épisodes à quelques-uns de ses poulains les plus prestigieux.

De 2011 à 2019, la chaîne américaine HBO diffuse les huit saisons de la saga.

LE TRÔNE DÉCOLLE

Lors de sa diffusion aux États-Unis, le 17 avril 2011, l'épisode inaugural attire 2,2 millions de spectateurs et il faudra à peine deux jours pour que HBO passe déjà commande pour une seconde saison. Parallèlement, les ventes du premier tome s'envolent. Une tendance qui se confirmera au gré des saisons avec les autres livres de la saga. Le bulldozer *Game of Thrones* est en marche et rien ne semble pouvoir l'arrêter ! Les scénaristes s'autorisent des modifications dans la narration : si la saison 1 correspond au premier tome de l'édition intégrale, la saison 2 couvre, elle, le deuxième tome et quelques chapitres du troisième, tandis que les saisons 3 et 4 se partagent ce qui reste de la troisième. Chaque printemps, une nouvelle saison est commandée, charriant son lot de spectateurs, de polémiques, de théories folles. Faisant partie intégrante de la pop culture, la série, toujours plus sulfureuse, ne lésine pas sur les scènes graphiques multipliant viols, décapitations et autres émasculations, pour le plus grand bonheur d'un public qui ne cesse de réclamer sa livre de chair hebdomadaire. Mais réduire *Game of Thrones* à ces archétypes serait ô combien réducteur tant la série parvient à séduire par la pertinence de son propos, son ambition toujours plus grande et par des personnages qu'on adore détester ou qu'on déteste adorer.

Alors que la production doit gérer un casting en pleine mutation (dont les jeunes acteurs qui ne cessent de grandir au fil des ans), George R. R. Martin doit pour sa part faire face aux doléances des fans qui lui réclament à cor et à cri les deux derniers tomes de la saga. Toujours producteur exécutif de la série, l'auteur renonce à son activité de coscénariste dès la saison 5 pour se concentrer sur les romans. Il faudra attendre le huitième épisode de la saison 5 pour que la série s'affranchisse totalement des romans et commence même à les devancer dans la narration, racontant des événements pas (encore) couchés sur papier par Martin. De son côté, HBO, voyant la manne créative s'épuiser petit à petit, décide de stopper l'aventure *Game of Thrones* au terme de sa huitième saison, faisant de cette dernière la première série à s'achever avant la saga littéraire dont elle est tirée. Une première dans le monde de la télévision et de la littérature. Très controversé et plutôt mal accueilli par les fans, le 73e et dernier épisode de *Game of Thrones* a cependant réuni 19,6 millions de spectateurs aux États-Unis lors de sa diffusion. L'aventure est pourtant loin d'être terminée : face au mécontentement des fans, George R. R. Martin, qui planche toujours sur les deux derniers tomes de la saga, a promis une fin radicalement différente, tandis qu'une seconde saison est déjà annoncée pour *House of The Dragon*, le préquel de *Game of Thrones* centré sur la dynastie des Targaryens, dont la diffusion serait prévue pour l'été 2024. ■ **Ilan Ferry**

Jon Snow (Kit Harington) et Daenerys Targaryen (Emilia Clarke).

Jacob Anderson dans le rôle de Grey Worm.

Peter Dinklage interprète Tyrion Lannister.

HELENSLOAN/HBO

Sélection

LE MEILLEUR DES ADAPTATIONS

Parmi les séries les plus marquantes de ces dernières années, beaucoup sont issues du monde des livres. En voici huit, incontournables, adaptées surtout de romans mais aussi de bandes dessinées.

THE HANDMAID'S TALE*

d'après *La Servante écarlate* de Margaret Atwood

Surgie en pleine vague MeToo, l'adaptation du roman de l'autrice canadienne est immédiatement devenue iconique. La création de Bruce Miller rend parfaitement compte du monde imaginé par l'écrivaine : une dystopie glaçante, où les États-Unis sont devenus une dictature religieuse et patriarcale, où les femmes ont été déchues de leur titre de citoyennes et divisées en trois catégories – les Épouses, les Marthas et les Servantes, qui ne servent qu'à enfanter. Les cinq saisons sont addictives, fidèles à l'esprit du texte d'origine, tout en résonnant avec le féminisme actuel.

Hubert Artus

* de Bruce Miller, États-Unis, 5 saisons depuis 2017.

GAME OF THRONES*

d'après *Le Trône de fer* de George R. R Martin

Game of Thrones est la série emblématique des années 2010. Un mastodonte à l'ambition démesurée et au budget colossal porté par HBO, la chaîne la plus reconnue au monde pour ses créations de séries. David Benioff et Daniel B. Weiss ont su domestiquer l'univers inépuisable et l'œuvre labyrinthique d'un génie jusque-là méconnu de la fantasy, George R. R Martin. Entre les morts inattendues et gore de nos personnages préférés, les scènes de sexe crues et parfois moralement répréhensibles, les tortures psychologiques insoutenables et les batailles monumentales, on plonge loin dans la noirceur humaine. Âmes sensibles s'abstenir.

Léonard Desbrières

* David Benioff et Daniel B. Weiss, États-Unis, 8 saisons de 2011 à 2019.

THE LEFTOVERS*

d'après *Les Disparus de Mapleton* de Tom Perrotta

Après avoir trituré les méninges des spectateurs avec la série *Lost* et avant de s'emparer à sa façon du chef-d'œuvre d'Alan Moore, *Watchmen*, le prodige de la télévision Damon Lindelof s'est associé à l'auteur des *Disparus de Mapleton*, Tom Perrotta, pour adapter son roman. Un mystérieux phénomène, le *« ravissement »*, a subitement fait disparaître 2 % de la population mondiale de la surface de la Terre sans qu'on parvienne à trouver la moindre explication. L'étrangeté, le malaise, cette inquiétude sourde qui ronge tous les survivants… Avec ce matériau fantastique et poétique, Lindelof signe un monument loin des carcans traditionnels, qui fait la part belle à la contemplation et à la réflexion pour mieux interroger le destin chahuté de l'humanité. **L.D.**

* de Damon Lindelof et Tom Perrotta, États-Unis, 3 saisons de 2014 à 2017.

BIG LITTLE LIES*

d'après *Petits secrets, grands mensonges* de Liane Moriarty

Le monde impitoyable des adaptations regorge de fiascos et de catastrophes industrielles, mais il arrive parfois que des séries confèrent un supplément d'âme, de dramaturgie, à des romans qui en manquaient cruellement. C'est le cas de la série *Big Little Lies*. Le créateur de shows cultes comme *The Practice* et *Ally McBeal*, David E. Kelley, donne une tout autre ampleur au soap californien de Liane Moriarty. Portée par un casting féminin inoubliable (Nicole Kidman, Reese Witherspoon, Laura Dern, Zoé Kravitz) chargé d'interpréter cette cohorte de mères de famille pleines de secrets, la série plonge le spectateur au cœur d'un thriller étouffant. Un *Desperate Housewives* au vitriol. **L.D.**

* de David E. Kelley, États-Unis, 2 saisons de 2017 à 2019.

AUX ANIMAUX LA GUERRE*

d'après le roman éponyme de Nicolas Mathieu

Riche mois de novembre 2018 pour Nicolas Mathieu: il remportait le prix Goncourt pour son second roman, *Leurs enfants après eux,* et France 3 diffusait la mini-série adaptée du premier. Située dans la vallée vosgienne, *Aux animaux la guerre* raconte la descente aux enfers du syndicaliste Martel (incarné par Roschdy Zem), ouvrier dans la dernière usine de sous-traitance automobile du coin. Dans la lutte pour tenter d'empêcher la fermeture programmée et la mise au chômage collective, il recourt à de petites combines avec des caïds locaux. Jusqu'à un kidnapping. Mêlant chronique sociale et polar, alternant les longs plans et les ellipses, les épisodes sont filmés à hauteur de personnages. **H.A.**

* d'Alain Tasma et Nicolas Mathieu, 1 saison, 2018.

GOMORRA*

d'après le livre éponyme de Roberto Saviano

Gomorra. Dans l'empire de la Camorra était un « romanquête » qui donnait sans ambages les noms de tous les « parrains » napolitains. Menacé dès la parution par ceux qu'il dénonçait, son auteur vit depuis sous protection policière permanente. Roberto Saviano a néanmoins participé à l'adaptation pour les cinq saisons, qui sont devenues un prolongement de son roman: passation de pouvoir entre Don Pietro Savastano et son fils Gennaro, amitié et trahison entre celui-ci et Ciro Di Marzio, mais surtout recyclages financiers dans le crime mondialisé, corruptions diverses, etc. La série frappe par sa violence avérée, son réalisme social, par la profondeur des personnages et par son rythme alerte. **H.A.**

* de Roberto Saviano, Giovanni Bianconi, Maddalena Ravagli… Italie, 5 saisons, de 2014 à 2021.

HANNIBAL*

d'après le roman éponyme de Thomas Harris

L'écrivain américain a lui-même participé à la création de cette série: *Hannibal* n'est pas adaptée directement de ses romans. Elle est une somme d'inédits, issus de personnages connus du romancier. En premier lieu: Hannibal Lecter, psychiatre devenu tueur en série (et cannibale). Se situant quelque part avant le célèbre livre (et film) *Le Silence des agneaux, Hannibal* porte sur la relation étrange entre Lecter, encore psychiatre, interprété par Mads Mikkelsen, et un jeune profiler du FBI qui ne se doute de rien… La musique planante, le rythme saccadé et un parti pris esthétique onirique offrent une série aussi troublante que… Hannibal Lecter. **H.A.**

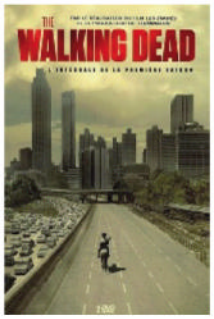
* de Bryan Fuller, États-Unis, 3 saisons de 2013 à 2015.

THE WALKING DEAD*

d'après la bande dessinée éponyme de Robert Kirkman

Après trois adaptations de Stephen King pour le cinéma, Frank Darabont se lance dans un projet qui lui est cher, adapter la série de comics à succès *The Walking Dead,* l'histoire de Rick Grimes, un inspecteur de police qui sort du coma et qui découvre un monde dévasté, ravagé par des créatures assoiffées de chair humaine. Si les histoires de morts-vivants envahissent depuis longtemps le grand comme le petit écran, la série se démarque rapidement par son rythme effréné, sa tension étouffante et la puissance de ses personnages. Adaptation libre qui modifie par surprise la destinée des héros de la bande dessinée, elle reste fidèle au message terrifiant de l'histoire originale. Certes, les zombies font planer un danger permanent, mais la pire des menaces reste les autres survivants. **L.D.**

* de Frank Darabont, États-Unis, 11 saisons de 2010 à 2022.



RIMA KIM – DR – MRPIZY

« ÉCRIRE POUR LA CAMÉRA EXIGE D'ÊTRE OBJECTIF »

Connu pour ses longs-métrages fantastiques *(Le Passage, 36.15 code Père Noël...)*, le cinéaste René Manzor a participé à la création de nombreuses séries télé avant de devenir un auteur de thrillers à succès. Il évoque les liens entre la réalisation d'un épisode et l'écriture d'un roman.

À gauche : René Manzor. À droite : Pierre Arditi dans *Le Sang de la vigne*, série à laquelle a collaboré l'auteur.

Vous avez à la fois travaillé aux États-Unis et en France. Y a-t-il de grosses différences culturelles ou économiques dans la manière de concevoir une série ou un épisode ?

René Manzor. La différence principale est que les auteurs sont au centre du processus aux États-Unis. C'est à qui aura l'idée la plus audacieuse. En France, ce sont les diffuseurs. Ce qui change la donne en matière de prise de risque. Aux États-Unis, les *showrunners* supervisent artistiquement toutes les étapes : écriture, tournage, montage, mixage. Ce qui assure une originalité artistique du début à la fin.

Quelle marge de liberté le réalisateur d'un épisode a-t-il par rapport au scénario qu'il doit porter à l'écran ?

R.M. Le réalisateur de l'épisode pilote a beaucoup de marge, car il installe une charte visuelle, un style, en accord avec le *showrunner* de la série. Ceux qui réalisent les suivants doivent respecter cette charte et le scénario qu'on leur confie. Leur liberté est liée au découpage et à la mise en scène.

Vous avez travaillé sur de nombreuses séries à succès en France et outre-Atlantique. Attardons-nous sur *Les Aventures du jeune Indiana Jones*. Comment avez-vous collaboré avec George Lucas ?

R.M. George Lucas est le créateur d'*Indiana Jones*. Le personnage existait déjà sur trois longs-métrages mais, pour le *showrunner* qu'il était, la série devait être spectaculaire bien sûr mais surtout éducative. En tant que réalisateur, mon job était de coller au plus près de sa vision tout en amenant, par ma mise en scène, ce souffle épique qu'il souhaitait.

Quelles sont les différences, narratives ou structurelles, entre l'intrigue d'un roman et celle d'un épisode ?

R.M. Un film, ce sont des écritures successives, dont le scénario n'est que la première. Le tournage, la direction d'acteur, le montage, le mixage sont des réécritures remises à plus tard. Quand on écrit un roman, on ne peut rien remettre à plus tard. Tout doit être dit. Pas juste la description et les dialogues, les pensées les plus intimes des personnages doivent être communiquées au lecteur. Écrire pour la caméra exige d'être objectif. Quand on écrit un roman, le subjectif l'emporte.

Quelle est l'influence de votre expérience des séries sur l'écriture de vos romans ? Et en quoi votre métier de réalisateur a-t-il (peut-être) un impact sur votre écriture ?

R.M. En tant que réalisateur, je suis le témoin oculaire, sensoriel de l'histoire que je raconte. Donc, avant d'écrire un roman, par déformation professionnelle, je fais des repérages ; je vais sur les décors de mon histoire. Et mes lecteurs me disent invariablement qu'ils ont eu l'impression de voir un film en me lisant.

Enfin, lorsque vous signez un thriller, pensez-vous déjà à la possibilité de le décliner à l'écran ? Et sur quels projets travaillez-vous en ce moment ?

R.M. Non. Car je pense que les romans ne sont pas des films en devenir. Ce sont des histoires à part entière que les lecteurs visualisent grâce à ce formidable outil qu'est l'imagination. Pour moi, le seul intérêt d'une adaptation est de raconter à ceux qui ne lisent pas. Je travaille en ce moment à l'adaptation d'*À vif* en mini-série. Ce roman a reçu de nombreux prix en Belgique, en France. Il induit une manipulation jubilatoire du lecteur. Et les futurs spectateurs de ce thriller devraient être mes prochaines victimes. ■

Propos recueillis par Baptiste Liger

DR/MATHIEU GÉNON – JESSICA FORDE/TELECIP

DES PLUMES AU SCÉNARIO

Qu'il s'agisse de transposer leur œuvre ou d'en créer une, nombre d'auteurs ont cédé à la tentation du petit écran.

Les romanciers scénaristes de série se divisent en deux catégories : ceux qui le sont devenus pour adapter leurs œuvres à l'écran, et ceux qui mettent à l'épreuve leur créativité sous la forme d'une série télé. Quoi de plus normal, quand on est un écrivain reconnu, de vouloir assurer soi-même l'écriture d'un scénario adapté de son roman. Qui d'autre que David Simon pour reprendre *Baltimore* et fabriquer le monument *The Wire* ? Quel autre imaginaire démesuré que celui de Neil Gaiman pouvait porter à l'écran *American Gods* ? Comment l'horloger du polar, Michael Connelly, pouvait-il laisser le scénario de *Bosch* à un autre que lui ? La liste est longue et l'on pourrait citer d'autres exemples flamboyants comme Tom Perrotta, qui cosigne avec Damon Lindelof *The Leftovers*, d'après son livre *Les Disparus de Mapleton*, ou, en France, Michel Bussi qui adapte lui-même ses œuvres.

D'autres, quant à eux, utilisent le savoir-faire appliqué dans leur roman mais pour raconter d'autres histoires. Avant d'être les créateurs et scénaristes de *Game of Thrones*, David Benioff et Daniel B. Weiss ont d'abord été des romanciers à succès. George Pelecanos, l'autre scénariste de *The Wire* fut d'abord un écrivain culte du polar comme Nic Pizzolatto, scénariste de *True Detective*. Bien avant la série *Urgences*, Michael Crichton est surtout l'auteur culte de *Jurassic Park*. En France, Franck Thilliez est devenu un scénariste réputé qui multiplie les projets télévisés. Et puis il y a le King, qui ne peut tout simplement pas faire comme les autres. S'il se destinait au départ à la création originale, le nombre aberrant d'adaptation de ses œuvres l'a lentement poussé à devenir le scénariste principal de son œuvre. *Le Fléau*, *Désolation*, *Under The Dome* : on pourrait en citer des dizaines. Mais celle qui reste en mémoire, c'est évidemment *Shining*. Profondément énervé par la version de Kubrick, Stephen King signe des années plus tard sa propre adaptation. ■

Léonard Desbrières

HBO

***True Detective,* créée et scénarisée par l'auteur de polars américain Nic Pizzolatto.**

Avec le soutien de l'ASBL Les amis des Musées de la Ville de Charleroi

Loterie Nationale · Wallonie · Fédération Wallonie-Bruxelles · DUPUIS

Charleroi danse · VIVACITÉ · LE SOIR · LA GAZETTE

L'écrivaine britannique née en Afrique du Sud a obtenu le prix Médicis étranger pour *Ce que je ne veux pas savoir* et *Le Coût de la vie*, les deux premiers volets de son « autobiographie en mouvement ». Son nouveau livre, *La Position de la cuillère*, confirme son talent pour voir le mystère et le sens profond en toutes choses. Rencontre.

Deborah Levy

LA CURIOSITÉ D'ÊTRE SOI

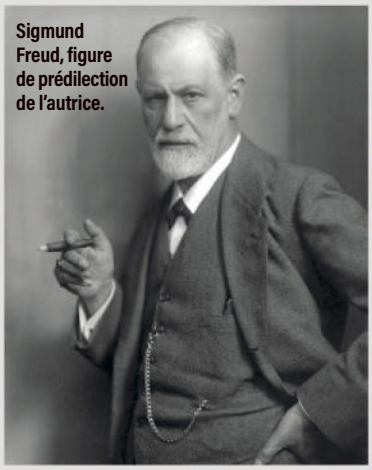
On ne devrait pas dénigrer les entretiens à distance. Certes, ce matin-là, tandis que Deborah Levy nous parle au milieu de son salon lumineux, notre premier réflexe est de regretter ce que l'on ne peut pas voir depuis notre écran, en France. Comme la cabane dans son jardin où elle a écrit *Le Coût de la vie*, tome 2 de ses mémoires dans lequel elle revient sur son divorce douloureux, ou les livres de sa bibliothèque, qu'elle n'a de cesse de faire dialoguer avec son intérieur, ses souvenirs et les choses les plus prosaïques du quotidien.

On voudrait en parcourir avec elle les rayons, s'arrêter sur un recueil de poèmes de Sylvia Plath et lire ce vers de la poétesse américaine – *« Un anneau en or avec le soleil en prime ? Des mensonges ? Des mensonges et un chagrin »* – qu'elle cite dans son nouveau livre *La Position de la cuillère,* un recueil d'essais parus dans des magazines et revues anglophones depuis 2000. Dans le texte intitulé « Trop de passé », Deborah Levy parvient à tisser des liens entre l'atmosphère angoissante du confinement dû à la pandémie de coronavirus, sa relecture des *Trois sœurs* de Tchekhov, un vers de Pouchkine et le naufrage de son mariage. Avant de conclure avec le philosophe Søren Kierkegaard : *« On ne peut comprendre la vie qu'en regardant en arrière ; on ne peut la vivre qu'en regardant en avant »,* depuis la caisse d'un supermarché.

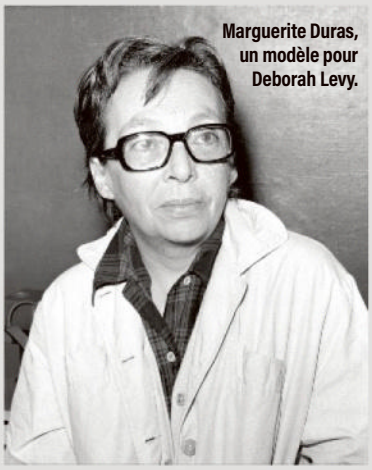
NOURRIR SES RÊVES DE LIVRES

La pensée et le corps ; le passé, le présent et le futur ; sa vie et ce qu'elle lit : tout s'entretisse et s'éclaire en deux pages à peine. C'est la marque de Deborah Levy. À chaque fois, on craint que l'écrivaine britannique ne retombe pas sur ses pieds. Mais c'est une créatrice de haute voltige, qui ne choisit jamais par hasard les artistes et les auteurs qu'elle cite. *« Tous ont ouvert quelque chose dans ma vie, dans ma pensée,* explique-t-elle. *James Baldwin, Sylvia Plath m'ont donné de quoi nourrir mes rêves, mes questionnements intellectuels. »*

C'est peut-être parce qu'elle se déplace sans cesse dans ses livres, à travers les époques et l'espace, que c'est étrange de la voir assise là. Répondant à une question sur la naissance de sa vocation d'écrivain, Deborah Levy nous convainc qu'il n'y a peut-être pas de meilleure manière de la rencontrer. Face à face, obligé de se concentrer sur sa voix, son regard, et rien d'autre. *« Quand j'étais petite, ma mère me disait toujours : "Ne fixe pas les gens ainsi",* se souvient-elle. *En grandissant, j'ai appris à regarder longuement les autres, à leur insu, épiant leur manière de parler,* •••



Sigmund Freud, figure de prédilection de l'autrice.



Marguerite Duras, un modèle pour Deborah Levy.

UN ÉCRIN POUR L'ESPRIT

À travers des textes écrits sur une trentaine d'années par Deborah Levy, *La Position de la cuillère* nous permet d'entrer dans l'intimité de l'écrivaine et de découvrir, entre autres, ses affinités littéraires et artistiques.

Après avoir mené la traduction de son « Autobiographie en mouvement », les éditions du Sous-sol rassemblent, dans un même livre inédit, histoires, essais critiques et lettres de Deborah Levy, textes plus ou moins courts parus ses trente dernières années dans des revues, magazines ou en introduction d'ouvrages. Une adresse à sa mère, quelques pages à propos de Colette, un hommage à sa première paire de creepers… Très vite, on la reconnaît, on la retrouve bien là. Son regard plein de curiosité, de sincérité, de malice se propose encore d'accompagner le nôtre pour *« échapper au cadre ».* On y croise ses figures de prédilection (l'écrivain J.G. Ballard, Freud), ses modèles de longue date (Simone de Beauvoir, Marguerite Duras). On est saisi par ses notes d'admiration à Francesca Woodman et Lee Miller, par ses approches sensibles d'une part de l'écriture de Violette Leduc ou du langage visuel de Paula Rego. Par touches savoureuses se manifestent son amour du langage et cette spontanéité d'esprit dont la subjectivité ne nous tient pas à distance. C'est nous avec elle, dans la vie, dans l'art, à Nice, à Londres ou Paris. Ainsi la suit-on tout aussi assurément lorsqu'elle tord nos réalités dans des écrits un brin surréalistes ou lorsqu'elle pense la pulsion de mort en « Abécédaire ». Dans ses « Migrations vers l'Ailleurs et autres douleurs », revisite de la rencontre d'Alice et du Lapin blanc, ce dernier murmure : *« Mon esprit grandit* […]. *Je le sens qui grandit en ce moment même. »* Voilà, c'est ça, c'est aussi l'impression que nous avions.

Juliette Savard

EXTRAIT À DÉCOUVRIR
EN SCANNANT CE QR CODE

★★★★☆
LA POSITION DE LA CUILLÈRE. ET AUTRES BONHEURS IMPERTINENTS
DEBORAH LEVY
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR NATHALIE AZOULAI, 208 P., SOUS-SOL, 18,50 €. EN LIBRAIRIES LE 12 MAI.

écoutant les mots qu'ils utilisent. » Ce souvenir lui évoque une anecdote récente. Un matin, le facteur lui a dit : *« Le temps est pluvieux aujourd'hui, si vous voyez ce que je veux dire. »* Un rapide coup d'œil par la fenêtre lui permet de vérifier qu'il ne pleut pas. *« J'ai pensé que c'était une phrase magnifique, parce qu'elle faisait écho à quelque chose d'intime pour lui,* déclare-t-elle. *Ce qui n'est pas dit m'intéresse autant que ce qui est dit. En fait, le langage intellectuel et celui de la vie de tous les jours sont toujours liés, selon moi. Ils participent du même projet. »*

Celui que poursuit *La Position de la cuillère* – qui fait bien référence à une cuillère à thé qu'un voisin lui conseille de placer d'une certaine façon par rapport à un œuf dur. *« Ce livre est comme un cabinet de curiosités,* confie Deborah Levy, à l'origine de ce recueil qui paraît en avant-première en France. *Il réunit des essais, des pensées, des lettres, comme celle que j'écris à ma mère qui est en train de mourir à l'hôpital. C'est le même esprit qui a écrit ça. »*

« JE NE SUIS PAS UNE ÉCRIVAINE NOSTALGIQUE »

On lui dit combien nous a touchés *Ce que je ne veux pas savoir,* le premier volet de ses mémoires. On l'y voit petite fille en Afrique du Sud, où elle est née Johannesburg en 1959, d'un père issu d'une famille d'immigrants juifs ayant fui les pogroms de Lituanie et d'une mère, fille de colons anglais. La petite Deborah est confrontée à la violence de l'apartheid, contre lequel ses parents ont lutté. Au point de devoir partir en 1968 pour l'Angleterre après que son père a été interné à cause de son action politique. *« Je ne suis pas une écrivaine nostalgique,* poursuit-elle. *Je n'aime pas toujours regarder par-dessus mon épaule pour me confronter au passé. Je suis plutôt une écrivaine qui cherche des mots dans le présent, et qui laisse le passé faire irruption quand il en a besoin. »*

« Le passé ne nourrit pas », affirme-t-elle dans son dernier livre, en citant l'écrivaine Violette Leduc. D'où le désir de Deborah Levy d'écrire ses mémoires avant de devenir *« une vieille chouette ».* Après *État des lieux,* le troisième volet, elle devait arrêter. Mais, comme l'a affirmé le sociologue Stuart Hall qui a eu une grande influence sur la jeune étudiante qu'elle fut, *« toute conversation sur l'identité est sans fin ». « Ce n'est pas comme si, un jour, on devenait quelqu'un,* remarque-t-elle. *On ne*

CHRISTIE'S/WIKIPEDIA – PICTURE-ALLIANCE/AKG-IMAGES

cesse jamais de devenir soi. On ne peut pas s'arrêter de penser. On ne peut pas s'arrêter de ressentir. Il y a donc toujours plus de livres à écrire. »

Avant d'inventer cette voix qui parle dans son autobiographie, l'autrice britannique a été dramaturge. Elle a publié sa première pièce, *Pax,* à 25 ans. Sa passion pour le théâtre est née au Dartington College of Arts, dans le sud-ouest de l'Angleterre. Elle y reçoit une formation interdisciplinaire. Elle apprend Tchekhov et Molière, découvre Warhol et les surréalistes. De Londres, l'étudiante a rapporté une valise pleine de livres. Il pleut (vraiment) tous les jours, elle se plonge dans les romans, et commence à écrire des pièces, découvrant *« le pouvoir enivrant de mettre des mots dans la bouche des autres ».*

> « Le langage intellectuel et celui de la vie de tous les jours sont toujours liés »

UN PIED EN AFRIQUE ET L'AUTRE EN EUROPE

En tout, Deborah Levy aura écrit une dizaine de pièces, certaines pour la célèbre Royal Shakespeare Company. Dès 1989, toutefois, la jeune femme a ressenti le besoin de *« prendre le contrôle sur le langage, sa signification ».* Elle s'assoit donc pour écrire son premier roman, *Beautiful Mutants* (non traduit), publié en 1989. Elle n'a plus publié de pièces depuis 2000. Mais voilà qu'aujourd'hui Deborah Levy a une idée *« qui lui plaît beaucoup ».* Nous la reverrons au théâtre bientôt, annonce-t-elle.

Pas tout de suite. Car il y a cette image qui s'est imposée à elle. Ses livres arrivent toujours ainsi : une scène forte, qui sera placée en début d'ouvrage. Celle de son prochain livre lui est venue il y a un an, lorsque son père est mort, au Cap. Il était retourné vivre en Afrique du Sud après la libération de Nelson Mandela. Deborah Levy se souvient. Elle y est allée à Noël, pour faire sa part de *« rangement dans son appartement ».* L'ami qui l'accompagnait lui a tout de suite dit : *« Quelle est la pièce où tu n'as absolument pas envie d'aller? »* La chambre de son père. L'ami l'y conduit. Deborah Levy a alors ouvert un premier tiroir, trouvé une brosse à cheveux. *« Cet objet m'a totalement bouleversée, avoue-t-elle, parce qu'il y avait ses cheveux dedans, des cheveux argentés. »* De retour à Londres, elle comprend qu'elle a oublié une sandale en cuir noir dans l'appartement de son père. *« J'avais acheté la paire à Avignon,* raconte-t-elle. *Et voilà qu'en ouvrant mes valises en Angleterre je me rends compte que je n'ai qu'une sandale. J'ai alors pensé : j'ai un pied en Afrique, un pied en Angleterre. Et cette chose simple, évidente, m'a vraiment donné envie d'écrire le quatrième tome de cette autobiographie vivante. »*

Deborah Levy a aussi un autre pied en Europe, dans les États baltes. Dans « Trop de passé », l'un des textes du recueil *La Position de la cuillère,* cette origine ressurgit alors qu'elle fait la queue au supermarché. Quelqu'un lui demande l'heure, l'écrivaine regarde son poignet. Elle n'a pas de montre, et cette absence lui rappelle la montre héritée de sa grand-mère paternelle, Myriam Léa. Myriam Léa est née en Lituanie. Avec sa sœur, elle a fui les pogroms et trouvé refuge en Afrique du Sud où vivait leur père. *« Ma grand-mère avait cet accent étranger,* se souvient Deborah Levy. *Quand j'allais lui rendre visite dans sa maison de retraite, elle demandait à l'infirmière de me servir du hareng, mais personne ne m'expliquait pourquoi. Ces questions qu'on ne pose pas… Et puis j'ai commencé à comprendre qu'elle ne parlait jamais avec mon père de son voyage de la Lituanie à l'Afrique du Sud. Qu'ils n'évoquaient jamais ensemble les membres de la famille tués dans les camps de concentration. Ce silence… Je regrette ce silence. »* Deborah Levy aurait aimé demander à sa grand-mère des détails sur son voyage et sur le contenu de sa valise. Myriam Léa est morte quand Deborah Levy avait 8 ans. L'écrivaine a perdu la montre que sa grand-mère lui avait donnée. C'était une montre d'enfant. *« Je me suis demandé de qui elle l'avait reçue,* poursuit l'autrice. *Mais vous savez, ça n'a pas d'importance. Pourquoi cette question m'obsède-t-elle? Pourquoi aimerais-je connaître l'itinéraire précis de son voyage? Ces questions sont peut-être tout aussi intéressantes. »* Oui, car *« le passé ne nourrit pas »,* n'est-ce pas ? ■

Gladys Marivat

Photos : Éric Garault pour *Lire Magazine littéraire*

L'ACCENT SUR L'HOMONYME

Gare à ne pas confondre la Britannique avec sa quasi-homonyme française, Déborah Lévy-Bertherat, qui publie presque simultanément son nouveau roman.

Au cœur d'un ambitieux roman qui joue volontiers avec le mélange des genres, Déborah Lévy-Bertherat déroule un récit presque invraisemblable. *Sur la terre des vivants* prend paradoxalement forme aux portes d'un cimetière, dans un *« asile pour vieillards »* de Hambourg. Friederike et son époux Elkan Levy s'occupent de ces lieux et *« gardent la frontière entre la vie et la mort ».* En 1903, la maîtresse de maison donne naissance à Irma, un bébé qui dénote par son physique ingrat. Plus d'un siècle plus tard, l'arrière-petite-fille de Friederike s'intéresse à une légende transmise à demi-mot dans la famille : Irma aurait volontairement suivi sa mère au camp de Theresienstadt et en serait sortie vivante. Découvrant une multitude d'archives concernant sa famille, le personnage d'Irma ressurgit, héroïne au caractère frondeur et *« soldat »* de la première heure mais une question persiste : *« Comment écrire des souvenirs qui ne sont pas les vôtres, témoigner de ce qu'on n'a pas vu? »* Sur la terre des vivants, nous n'aurons jamais autant parlé de ceux qui ne sont plus. **Marie Jouvin**

SUR LA TERRE DES VIVANTS
DÉBORAH LÉVY-BERTHERAT
384 P., RIVAGES, 21 €

BERNARD QUIRINY

Le mystère qui pesait 38 tonnes

La première fois que j'ai lu Marco Martella, il se faisait passer pour Jorn de Précy, un obscur écrivain anglais de l'époque victorienne, paysagiste et philosophe. La deuxième fois, il s'appelait Teodor Ceric, poète bosniaque en exil, passionné de jardins historiques. Je m'attendais à ce que Martella – lui-même fondateur de la revue *Jardins* – continue sa carrière sous divers hétéronymes, mais il a récupéré son vrai nom, et n'a plus l'air de vouloir en changer. Son nouveau livre, *Les Fruits du myrobolan*, est une flânerie poétique à travers la Brie, la région de l'est du Bassin parisien où il a posé ses valises. C'est là que poussent les myrobolans du titre, un prunier quelconque mais qui, dans sa modestie même, compte à ses yeux parmi les « *merveilles du monde végétal* ».

EST-CE UN HASARD SI SAMUEL BECKETT S'EST INSTALLÉ À USSY-SUR-MARNE ?

C'est comme la Brie, en fait : plate, monotone, truffée de villages-dortoirs, cette région que Balzac appelait un « *désert de céréales* » manque assurément de glamour, mais elle a quand même du charme. Est-ce un hasard si Beckett s'est installé à Ussy-sur-Marne, et Violet Trefusis à Saint-Loup-de-Naud, où elle s'est arrangé un ravissant jardin ? On croise ces célébrités dans le livre, mais aussi d'autres personnages moins connus, et tout aussi intéressants. Les portraits que leur consacre Martella sont des promenades contemplatives et mélancoliques, propres à séduire tous ceux qu'attirent comme moi les ciels gris, les champs à perte de vue, les maisons abandonnées, les fantômes du passé, les jardins disparus.

À propos de disparition, voici une énigme. Une sculpture contemporaine est exposée en 1990 au musée Reina Sofía de Madrid, puis entreposée à Arganda del Rey, au sud-est de la capitale. Le hangar est démoli au début des années 2000. Qu'est devenue la sculpture ? Précision : conçue par Richard Serra, l'un des plus célèbres artistes du monde, elle se compose de quatre blocs d'acier dont le poids total avoisine 38 tonnes ! Un collectionneur serait-il assez fou pour la voler ? Des ferrailleurs l'ont-ils découpée et revendue par erreur ? Fasciné par cette affaire, Juan Tallón en a tiré *Chef-d'œuvre*, un faux roman policier construit comme un puzzle. Soixante-treize personnes prennent la parole : des inconnus, des personnages inventés, mais aussi des célébrités comme Serra lui-même, Philip Glass, Jean Nouvel, César Aira, les artistes Juan Genovés ou Eduardo Arroyo, le marchand d'art Larry Gagosian, etc.

Ce format permet à Tallón de prendre l'affaire sous tous les angles, artistique, politique, technique, économique, et d'alterner entre le plus sophistiqué – l'interprétation du travail de Serra – et le plus terre à terre – le découpage de l'acier à la lance thermique. Mortifié de honte, le musée a commandé à Serra une réplique, exposée aujourd'hui. L'original reste introuvable. Le mot de la fin revient à Isidoro Valcárcel Medina, artiste conceptuel qui a toujours refusé d'être exposé dans un musée : « *Le chef-d'œuvre, c'est la disparition de la sculpture de Richard Serra, pas sa création.* » ■

★★★★☆
LES FRUITS DU MYROBOLAN
MARCO MARTELLA
192 P., ACTES SUD, 19 €.
EN LIBRAIRIES LE 5 MAI.

★★★☆☆
CHEF-D'ŒUVRE (OBRA MAESTRA)
JUAN TALLÓN
TRADUIT DE L'ESPAGNOL (ESPAGNE) PAR ANNE PLANTAGENET, 336 P., LE BRUIT DU MONDE, 23 €

AUDREY SOVIGNET

78

LES JOLIES CHOSES SELON **RUTH OZEKI**

68

FRED VARGAS ET LE DOLMEN DES DIEUX

LE CAHIER CRITIQUE

84

LE RETOUR DE **CHARLOTTE IMPÉRATRICE**

96

PETER SLOTERDIJK EN ZONE GRISE

ASTRID DI CROLLALANZA /FLAMMARION – LMU LIBRARY/FLICKR – DARGAUD – ARCHIVO PALABRA

DANIEL FRASNAY/AKG IMAGES

LOUIS-FERDINAND CÉLINE

Extension du domaine célinien

La redécouverte de manuscrits de l'auteur de *Voyage au bout de la nuit* a conduit la Pléiade à remanier amplement les volumes qui lui sont consacrés. Un travail d'ampleur confié à Henri Godard, spécialiste de son œuvre.

On se souvient du coup de tonnerre produit par la réapparition soudaine de manuscrits inédits de Céline durant l'été 2021. Ces textes, datant principalement des années 1930, ne comprenaient pas moins de trois romans importants ! En bousculant l'actualité éditoriale, cet événement apportait la preuve de la vitalité de l'auteur de *Voyage,* soixante ans après sa mort. Une autre conséquence de ces découvertes s'est imposée : il convenait de remanier profondément certains des volumes de la Pléiade qui lui étaient consacrés. On connaît en effet le caractère scientifique de la collection, inégalable dans le monde de l'édition. Cette exigence a entraîné l'ouverture d'un chantier complexe confié à l'éminent professeur Henri Godard.

Rappelons brièvement l'histoire des œuvres de Céline en Pléiade, particulièrement celles des volumes I et II, qui sont ceux qui nous intéressent ici. Les deux premiers romans, *Voyage au bout de la nuit* et *Mort à crédit,* furent accueillis dans la précieuse collection en 1962, quelques mois après la disparition de leur auteur, avec une préface d'Henri Mondor. Pour rédiger celle-ci, ce médecin amateur de lettres s'appuya principalement sur les déclarations de Céline en personne au gré de leur correspondance. Cette présentation, vivement critiquée par les connaisseurs, montra rapidement ses limites.

En 1974, Henri Godard fut chargé par Gallimard d'établir un second volume, composé de ce qu'il est convenu d'appeler « la trilogie allemande », laquelle raconte la fuite tragicomique de l'écrivain à travers les

territoires du Reich en déroute, à savoir *D'un château l'autre*, *Nord* et *Rigodon*. La chronologie n'y trouvait pas son compte puisque ce sont les trois derniers romans de Céline qui furent réunis dans ce tome II, à la suite, par conséquent, des deux premiers. Les autres textes, quant à eux, furent rassemblés dans les tomes III et IV.

En 1981, le tome I préfacé par Mondor fut repris par Henri Godard : les deux premiers romans étaient enfin soigneusement présentés et annotés. Mais il se trouve que ce volume est celui qui exigea les plus amples remaniements à la vue des découvertes de 2021. Il est maintenant séparé en deux périodes.

UNE TRAJECTOIRE ROMANESQUE RECOMPOSÉE

Le premier volume couvre les années 1932-1934. *Voyage au bout de la nuit* y est suivi de *La Volonté du roi Krogold*, de *Guerre* et de *Londres*. Rappelons que ces trois derniers livres, récemment publiés dans la collection « Blanche », n'avaient jusqu'ici existé que sous forme de manuscrits. Ces « premiers jets » n'avaient donc pas été revus pour l'édition par Céline, et, mis à part leur qualité littéraire, c'est ce caractère relativement spontané, cette fraîcheur d'écriture qui les rend passionnants.

Le deuxième volume couvre les années 1936-1947 et contient des textes précédemment publiés dans les volumes I et III de la Pléiade. Il s'ouvre par *Mort à crédit*, dont le manuscrit de travail, lui aussi révélé en 2021, renouvelle la lecture de manière parfois inédite. Vient ensuite *Casse-pipe*, également complété d'importantes scènes retrouvées, suivi de *Guignol's band* I et II.

Pour ce qui concerne les anciens tomes II et IV, ils ne sont pas affectés par les découvertes de 2021 et reparaissent donc à l'identique, mais rebaptisés *Romans. 1952-1955* et *Romans. 1957-1961*. Chacun comprendra l'intérêt de lire les ouvrages (pour l'instant connus) de Céline dans leur ordre chronologique. Suivre cette trajectoire romanesque entre 1932 et les années 1940 permet de mieux pénétrer et comprendre le fonctionnement de ce que l'écrivain appelait « la salle des machines », et sur laquelle il ne tenait d'ailleurs pas à s'expliquer.

L'actualité Céline de ce printemps, c'est aussi l'album Pléiade qui lui est consacré. Cette biographie en images, subtilement et savamment commentée par Frédéric Vitoux, rend visibles l'homme et ses créations. Au fil des pages s'écoule aussi plus d'un demi-siècle d'histoire marqué par deux guerres mondiales. Voici le cuirassier Destouches, le dandy sportif et souriant, l'écrivain vieillissant retiré dans son pavillon de Meudon… Autant d'apparences devenues des icônes. Cette « vie » ne fait pas l'impasse sur la face obscure de l'écrivain. Alors que l'humanité perceptible dans ses livres précédents portait plutôt le lecteur vers le rejet de la haine et la compassion, voici le Céline des *Bagatelles pour un massacre*. L'*Album Céline** raconte les conflits, les misères et la folie d'un siècle qui a expérimenté toutes les horreurs. Héritage immonde aux relents apocalyptiques, dont il semble bien que nous ayons accepté le solde. ■ **Serge Sanchez**

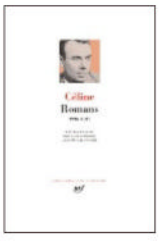
**Album Céline,* Frédéric Vitoux, 256 p., offert pour l'achat de trois volumes de la Pléiade. En librairies le 11 mai.

ET DE TROIS INÉDITS !

Après *Guerre et Londres*, *La Volonté du roi Krogold* est le troisième texte du lot retrouvé en 2021, publié par Gallimard. C'est aussi le plus attendu : Céline en avait tant parlé…

La voilà enfin, cette *Volonté du roi Krogold,* à laquelle Céline se réfère dans *Mort à crédit* et qui excite depuis près d'un siècle la curiosité des lecteurs – un Céline médiéval, pensez donc… La voilà même en deux versions couplées dans un volume : *La Volonté du roi Krogold,* où la langue, un français d'autrefois réinventé, apparaît diablement célinienne (le manuscrit date de 1939). Puis *La Légende du roi René,* remontant à 1932-1933, portée par un style classique mais déjà perverti par des tournures propres à l'auteur. S'y ajoute une annexe où se retrouvent, comme les soldats d'une troupe débandée, des feuillets krogoldiens récupérés un peu partout.
La Volonté, amputée de ses premiers chapitres, nous précipite sur un champ de bataille où le prince Gwendor agonise, une lance dans le corps : l'occasion d'un superbe dialogue avec une mort aimante. Le récit passe à son vainqueur, Krogold, qui assiste, en plein marais, à une sarabande spectrale. Puis nous voilà parmi les citoyens de Christianie, qui attendent avec angoisse l'arrivée du roi, et se souviennent de la façon bouffonne dont leurs ancêtres déroutèrent jadis une armée turque. Entre en scène un trouvère qui se bat avec un nautonier. Puis un poète athée enchaîné depuis douze ans, et qui épuise son bourreau. Et c'est tout… *La Légende du roi René* repose à peu près sur le même canevas, et pousse l'aventure du trouvère bien plus loin. Mais quels plaisirs de lecture prodiguent ces deux textes ! Le principal nous vient de *Krogold* et découle de la découverte du cousinage entre la langue de Céline et celle des médiévaux Rabelais et Villon : même goût pour l'exagération, le grotesque, les images sidérantes. *« Gwendor tout fier et vaillant. À présent tant et si navré !* […] *misère à ses armes ! ses compagnies à l'éparpille ! Ses preux à mille vents essoufflés ! »* Céline ne s'est pas seulement servi d'argot pour forger son style, *« langue étrangère à l'intérieur de la nôtre »,* comme le dit joliment Véronique Chovin en préface. La langue médiévale y a sa part. Et ce Moyen Âge cruel, où l'on tue comme l'on mange, et où l'homme demeure cet indécrottable rêveur intoxiqué par ses propres mensonges, semble avoir été inventé pour complaire à sa vision du monde… **Alexis Brocas**

★★★★★
LA VOLONTÉ DU ROI KROGOLD
LOUIS-FERDINAND CÉLINE
320 P., GALLIMARD, 22 €

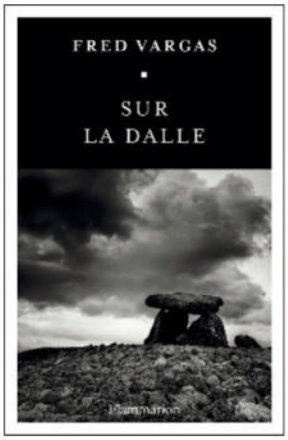


★★★★★
ROMANS
LOUIS-FERDINAND CÉLINE
1932-1934 - 1552 P., LA PLÉIADE, 70,50 € (PRIX DE LANCEMENT).
1936-1947 - 1952 P., LA PLÉIADE, 78,50 € (PRIX DE LANCEMENT).
1952-1961 - (2 VOL.) 1648 P ET 1312 P., LA PLÉIADE, 146 €.
EN LIBRAIRIE S LE 11 MAI.

Fred Vargas
Sur la dalle

Il y a d'abord un hérisson. Puis quelques puces. Des chats et des chiens évidemment. Sans oublier *« l'anguille »,* surnom donné à Sim, un méchant gars en prison. Tel est le bestiaire du nouveau roman de Fred Vargas, six ans après *Quand sort la recluse* où il était question d'araignées. Quant au commissaire Adamsberg, qui marche pour réfléchir et laisser advenir ses idées flottantes, il va pêcher pour regarder l'eau s'agiter puisque les poissons ne l'intéressent pas. Cette fois, le héros vargassien, si brillant et si original, se retrouve à Louviec, bourgade bretonne à quelques encâblures de Saint-Malo, pour enquêter sur la mort du garde-chasse. Il y a déjà un suspect : Josselin de Chateaubriand, descendant de l'écrivain et son parfait sosie. Ce serait évidemment trop simple pour Fred Vargas qui n'aime rien tant que semer des cailloux ici ou là et perdre ses lecteurs pour mieux les rattraper au final. On le sait depuis *L'Homme aux cercles bleus,* première aventure d'Adamsberg, et plus encore depuis le succès de *Pars vite et reviens tard* : le moindre indice déposé entre les lignes par l'autrice sert à la résolution de l'enquête. C'est encore le cas dans *Sur la dalle.* La romancière et archéozoologue, d'où son amour des animaux, puise également dans les mythes et légendes. Il s'agit cette fois d'évoquer les *« ombreux »,* qui marchent sur l'ombre des gens pour ôter leur âme. Du boulot pour le commissaire et son équipe, Retancourt, Veyrenc, Noël et Mercadet. Et une nouvelle réussite de Fred Vargas. ■

Éric Libiot



SUR LA DALLE
FRED VARGAS
520 P., 23 €. COPYRIGHT FLAMMARION.
EN LIBRAIRIES LE 17 MAI.

ASTRID DI CROLLALANZA / FLAMMARION

BIO EXPRESS

1957
Naissance à Paris. Titulaire d'un doctorat en histoire, Fred Vargas travaille pendant quinze ans au CNRS et devient archéozoologue. En 1986, elle publie *Les Jeux de l'amour et de la mort* (Le Masque).

1991
Publication de *L'Homme aux cercles bleus,* première aventure d'Adamsberg. Suivront neuf autres romans, *Sur la dalle* compris, dont *Sous les vents de Neptune, Dans les bois éternels* et *Temps glaciaires*. Son succès augmente de livre en livre.

2007
Régis Wargnier adapte *Pars vite et reviens tard* avec José Garcia dans le rôle d'Adamsberg. La télé reprend ensuite la série sous la houlette de Josée Dayan pour cinq adaptations. Jean-Hugues Anglade interprète Adamsberg et Corinne Masiero prête ses traits à Retancourt.

I

Le gardien du commissariat du 13e arrondissement de Paris, Gardon, pointilleux jusqu'à la maniaquerie, était à son poste à sept heures trente pile, la tête penchée vers le ventilateur de son bureau pour sécher ses cheveux, selon son habitude, ce qui lui permit d'apercevoir de loin le commissaire Adamsberg approcher à pas très lents, portant sur ses avant-bras un objet non identifié, les paumes tournées vers le ciel, avec autant de précautions que s'il tenait un vase de cristal. Gardon – nom tant approprié à sa fonction qu'il lui avait valu force blagues avant qu'on ne s'en lasse –, n'était pas réputé pour sa vivacité d'esprit mais accomplissait sa mission avec un zèle presque excessif. Mission qui consistait à repérer toute étrangeté en approche, si minime fût-elle, et à en protéger le commissariat. Et pour cette tâche, il excellait, tant par son coup d'œil exercé par des années de service que par la vitesse inattendue de ses réflexes. N'entrait pas qui voulait dans ce saint des saints qu'était la Brigade criminelle, et il fallait que la patte fût plus blanche que neige pour que ce cerbère des lieux – qui était tout sauf impressionnant – acceptât de lever la grille de protection qui fermait l'entrée. Mais nul n'aurait critiqué l'obsession soupçonneuse de Gardon qui avait plus d'une fois décelé les renflements à peine visibles d'armes enfouies sous des vêtements ou douté d'allures trop onctueuses pour lui paraître naturelles et stoppé net les velléités des agresseurs. Le plus souvent, il s'était agi de libérer un prisonnier en détention provisoire, mais parfois de crever la peau d'Adamsberg, ni plus ni moins, et ces alertes devenaient plus nombreuses. Deux tentatives en vingt-cinq mois. Au fil des années et des réussites du commissaire dans les enquêtes les plus tortueuses, sa réputation s'était affermie en même temps que les menaces contre sa vie.

Danger dont Adamsberg ne se souciait en rien, persistant de sorte à venir à pied depuis chez lui jusqu'à la Brigade, tant il était habité par sa nonchalance innée, semblant souvent toucher à de la négligence, voire de l'indifférence, particularité de sa nature qui, si blindés que fussent ses équipiers, les désorientait ou parfois les exaspérait, tout en laissant nombre de ses succès inexpliqués. Succès fréquemment obtenus via des méthodes opaques, si tant est qu'on puisse parler de « méthode » dans le cas d'Adamsberg, et par des chemins détournés où peu parvenaient à le suivre. Au long de ces ramifications inintelligibles de ses enquêtes, qui semblaient parfois tourner le dos à l'objectif, force était pourtant de l'accompagner sans toujours comprendre. Quand ses adjoints – et particulièrement le premier d'entre eux, le commandant Danglard – lui reprochaient cette brume dans laquelle il les laissait se débattre, il écartait les bras en un geste d'impuissance, car il n'était pas rare qu'il ne puisse s'expliquer sa propre démarche à lui-même. Adamsberg suivait son propre vent.

Gardon ouvrit sa fenêtre quand son chef ne fut plus qu'à quelques mètres du perron du vieux bâtiment et le vit se retourner pour adresser un bref salut à deux femmes qui marchaient à vingt pas de là, en apparence deux femmes d'affaires pressées, en réalité deux tireuses d'élite chargées de protéger le parcours du commissaire. Adamsberg sourit. Il savait qu'il devait cette récente mesure aux soins attentifs du commandant, de même que cette voiture qui veillait la nuit devant le jardinet qui encadrait sa maison.

— Gardon, dit-il sans entrer, tenant toujours ses bras tendus, j'aurai un peu de retard, j'ai à faire. Prévenez ceux qui me demanderont. Encore que cela m'épaterait, l'humeur n'est pas criminelle par ces temps, on tourne en rond autour de cambriolages d'amateurs.

— C'est le climat qui fait cela, commissaire, cette chaleur anormale en plein mois d'avril. Ça ne bousille pas que la planète, ça assèche le cerveau des assassins.

— Si vous voulez, Gardon.

— Qu'est-ce que vous transportez là ? demanda le garde en fixant une sorte de boule rouge sur les bras d'Adamsberg.

— Une victime, Gardon, et c'est mon boulot de m'en occuper.

— Mais vous allez loin comme cela ? Je vous signale que vous êtes torse nu, commissaire.

— J'en suis conscient, brigadier. J'ai dix minutes de marche à faire, tout au plus. Ne vous en faites pas.

Comme toujours, pensa Gardon en fermant sa fenêtre. Les gens vont se foutre de sa gueule, et lui, il s'en fout, conclut-il avec toute l'indulgence qu'il avait pour son chef. Jamais il n'aurait osé faire une telle chose, mais il faut dire que Gardon était blanc et gras au lieu que le commissaire, qui était pourtant bien mince, avait le torse solide, doté de muscles nerveux dont mieux valait se méfier.

AU FIL DES RÉUSSITES DU COMMISSAIRE DANS LES ENQUÊTES, SA RÉPUTATION S'ÉTAIT AFFERMIE EN MÊME TEMPS QUE LES MENACES CONTRE SA VIE

Il est vrai que le temps des canicules était encore loin mais que depuis une semaine, le thermomètre battait des records qui n'auguraient rien de bon pour l'avenir. Tous les agents qui arrivaient peu à peu à la Brigade étaient en manches de chemise, inquiets mais profitant malgré tout de cette tiédeur anormale.

Au retour de sa mission, le commissaire avait traversé torse nu toute la longueur de la salle de travail commune, saluant les uns et les autres, assez stupéfaits, et avait attrapé dans l'armoire de son bureau un de ses éternels tee-shirts noirs, à croire qu'il n'avait rien d'autre à se mettre. Sa tenue ne variait jamais, il trouvait cela plus simple, tout au contraire du commandant Danglard qui se passionnait pour l'élégance anglaise, sans doute pour attirer les regards vers ses vêtements et non sur son visage dénué de charme.

Adamsberg, assis sur sa table devant un journal ouvert, ne tourna pas même la tête quand son adjoint entra dans son bureau, tout absorbé qu'il était à se passer sur les mains et les bras un liquide à l'odeur âcre.

— Une nouvelle eau de toilette ? demanda le commandant.

— Non, un remède préventif contre la gale et la teigne. Il en avait, c'est courant. Sachant cela, j'avais pris la précaution de le soulever avec mon tee-shirt, mais la véto m'ordonne cette désinfection.

— Mais qui, « il » ? questionna Danglard, pourtant si habitué aux étrangetés du commissaire qu'il aurait dû en être blasé. •••

— Mais lui, le hérisson. Un salopard l'a renversé en voiture, je l'ai vu de loin, et croyez-vous qu'il se serait arrêté ? Évidemment non. Si la Terre portait moins de crétins, on n'en serait pas là. J'ai hâté le pas jusque sur les lieux du crime…

— Du crime ?

— Parfaitement. Le hérisson est une espèce protégée, vous le savez tout de même. Ça vous indiffère ?

— Évidemment non, dit le commandant, extrêmement attentif aux nouvelles environnementales qui ne faisaient qu'accroître encore son anxiété naturelle. Et donc ?

— Et donc j'ai soulevé la petite bête, mal en point, piquants abaissés, incapable de se mettre en posture de défense.

— À moins qu'elle n'ait compris qu'elle avait trouvé là un ami, dit le commandant avec son léger sourire.

— Et pourquoi pas, Danglard ? Maintenant que vous me le dites, je suis sûr qu'elle l'a senti. Son cœur battait toujours, mais son flanc était rudement amoché et sanglant. Alors je l'ai doucement portée jusque chez la véto de l'avenue. Un adorable spécimen.

— Le hérisson ?

— Non, la véto. Elle l'a examiné sous toutes les coutures et a affirmé qu'elle espérait le sortir de là. Heureusement c'est un mâle, donc sans petits qui l'attendent pour la tétée. Dès qu'il sera d'aplomb, il faudra que j'aille le replacer chez lui, dans ce bosquet d'arbres qui résiste vaillamment à nos agressions. Si je suis absent, Danglard, le ferez-vous pour moi ?

— Absent ?

Adamsberg tapota le journal étalé sous ses yeux.

— Ça, dit-il.

— Je n'ai rien noté de particulier dans la presse.

— Mais si, dit Adamsberg en suivant du doigt un entrefilet. Regardez, ajouta-t-il en poussant le journal vers son adjoint.

Il appela le lieutenant Froissy pendant que Danglard lisait sans comprendre.

— Libre, Froissy ? demanda Adamsberg.

— Jamais, mais c'est pour quoi ?

— Pourriez-vous aller me chercher *France de l'Ouest* ? Je crois qu'ils l'ont, au kiosque.

— Je reviens tout de suite. Je vous prends un croissant au passage, je suis sûre que vous n'avez rien mangé.

En réalité, elle en prendrait quatre, savait Adamsberg en raccrochant. Nourrir les autres était une des satisfactions obsessionnelles de Froissy, qui craignait toujours de « manquer », qu'il s'agisse d'elle ou des autres. Elle revint en effet un quart d'heure plus tard avec un sachet copieusement rempli, prépara le café et servit un petit-déjeuner complet à ses deux collègues.

— Je ne vois pas en quoi cela nous concerne, dit Danglard qui avait replié le journal et prélevait avec soin un morceau de croissant.

— Parce que cela ne nous concerne en rien, commandant. Ah, c'est plus détaillé dans *France de l'Ouest*. Merci, Froissy.

Adamsberg lut lentement l'article à mi-voix et Danglard dut s'approcher pour entendre.

— Vous voyez, dit-il ensuite, en avalant son café.

— Si vous ne mangez pas au moins un croissant, vous allez la bouleverser.

— Très juste, je le fais. Froissy est déjà naturellement bouleversée, je ne souhaite pas aggraver les choses.

— Je vois seulement qu'il y a eu un meurtre dans un village en Bretagne.

— À Louviec, Danglard, à Louviec, avant-hier soir, le 18 avril. C'est à neuf kilomètres de Combourg, j'y ai dîné dans une vieille auberge. Et la victime, Gaël Leven, je l'y ai vue. C'est le garde-chasse, un type solide comme un rocher breton et large comme l'armoire.

— Et vous avez lié connaissance.

— Pas du tout. Il était à une autre table avec toute une bande, j'entendais leur conversation qui roulait sur le fantôme du château de Combourg. Je suppose que je n'ai rien à vous apprendre sur lui ?

— Malo-Auguste de Coëtquen, comte de Combourg, dit « le Boiteux », car il perdit une jambe à la bataille de Malpaquet en 1709, jambe qui fut remplacée par un pilon de bois, débita Danglard comme s'il se fût agi de la chose la plus simple du monde. La destinée veut que cette jambe de bois hante toujours le château de Combourg, accompagnée d'un chat noir.

— Je m'en doutais, dit Adamsberg, qui se demandait si son adjoint n'était pas doté de trois cerveaux supplémentaires soigneusement dissimulés.

La culture de Danglard était en effet d'une immensité inouïe, allant des lettres aux arts, des arts à l'histoire, de l'histoire à l'architecture et ainsi de suite à perte de vue, à l'exception des mathématiques et de la physique. Le commissaire avait beau être rompu à l'insondable science du commandant comme à sa mémoire prodigieuse, à laquelle il avait maintes fois recours, il arrivait encore que Danglard le surprenne. Car qui, hormis à Combourg, avait jamais entendu le nom de Malo-Auguste de Coëtquen, que lui-même avait déjà du mal à se rappeler. La culture d'Adamsberg, élevé pauvrement dans un village reculé des Pyrénées avec ses nombreux frères et sœurs, était quant à elle limitée, et le fait qu'il dessinât en classe au lieu d'écouter quoi que ce soit n'avait rien arrangé. À seize ans, il sortait de l'école, avec des rudiments de connaissances et commençait son apprentissage de flic. Que les connaissances de Danglard fussent mille fois supérieures aux siennes ne l'embarrassait en rien. Au contraire, il admettait sans honte ses ignorances et il admirait.

— Eh bien oui, Danglard, c'est de ce Boiteux-là qu'ils parlaient. Qui parcourt la nuit les escaliers du château de Combourg mais se hasarde aussi jusqu'à Louviec, un peu comme s'il s'agissait là de sa villégiature. Or figurez-vous qu'il y est réapparu depuis quelques semaines, qu'on entend son pilon frapper les pavés dans la nuit, après une absence de quatorze années.

— Et qu'avait-il semé sur son passage, il y a quatorze ans, hormis la terreur ?

— Un crime, Danglard, tout bonnement. Crime de rôdeur, mais beaucoup supposaient que c'était pour assassiner que le Boiteux était venu à Louviec et que cette mort était son œuvre. Si bien qu'aujourd'hui on redoute beaucoup que son retour n'annonce un nouveau meurtre. Et voilà que cela s'est produit, dit Adamsberg en frappant le journal. L'article fait allusion à la légende pour en rire, mais j'imagine que les habitants doivent être aux quatre cents coups. C'est si facile, n'est-ce pas, de rire de loin. Et cette fois, ce n'est pas un crime de rôdeur. Ce Gaël Leven, le gaillard le plus costaud du village, sortait juste de l'auberge

quand il s'est pris deux coups de couteau dans le torse. Ce n'était pas un vol, commandant, on a retrouvé son argent sur lui.

Danglard hocha la tête, méditant quelques secondes.

— Je suis porté à croire que quelqu'un aura profité du retour du Boiteux pour régler une querelle avec ce Gaël. Je ne vois toujours pas en quoi cela vous accapare à ce point.

— Je ne sais pas, Danglard, dit Adamsberg, usant de son éternelle formule.

— Je vais vous le dire : parce qu'il y a un mois, vous êtes allé à Combourg et à Louviec, et c'est assez pour que vous vous sentiez concerné sans raison.

Et comme souvent, il y avait de la désapprobation dans la voix de Danglard.

— Sans la moindre raison, Danglard, c'est exact.

II

Un mois plus tôt en effet, le commissaire Adamsberg avait délégué ses pouvoirs à Danglard et se hâtait, à huit heures du matin, de boucler son sac pour partir pour Combourg, dans cette Bretagne qu'il connaissait bien mal. Des collègues l'enviaient d'aller découvrir la lumière sans pareille de cette côte, les reflets qu'elle posait sur chaque grain de sable, l'un lui enjoignant de faire une incursion à Saint-Malo, l'autre de longer les grèves encore sauvages, mais Danglard savait que ce court séjour n'avait rien d'une fête pour le commissaire. À la suite d'une traque épuisante et stérile de plus de quatre mois aux trousses d'un meurtrier forcené qui avait violé et atrocement massacré cinq jeunes filles de seize ans, la séance à laquelle il se rendait en marquait le point final. C'est-à-dire de la paperasserie, que le commissaire abominait. Y seraient présents les quatre autres commissaires qui avaient dirigé cette chasse, sous la direction d'Adamsberg, que certains avaient jugé discrètement trop lent, voire engourdi, en bref nullement à la hauteur de sa réputation. Mais ils avaient dû se rendre à l'évidence : c'était bien lui qui avait relié entre elles les cinq victimes, dispersées dans tout le Nord-Ouest, grâce aux dessins pourtant très décousus et dissemblables des lacérations sur les corps, et dirigé ainsi les recherches vers un seul et même tueur.

L'INFO EN PLUS

Fred Vargas, de son vrai nom Frédérique Audoin-Rouzeau, est la sœur de l'historien Stéphane Audoin-Rouzeau, spécialiste de la Grande Guerre. Elle a pris Fred Vargas comme pseudo en lien avec sa sœur jumelle, la peintre Jo Vargas *(photo).* Le nom « Vargas » est un hommage au personnage joué par Ava Gardner dans *La Comtesse aux pieds nus,* Maria Vargas. Rien à voir avec un clin d'œil à Mario Vargas Llosa (désormais « de l'Académie française »)...

M.S.

5e SALON DU LIVRE
TERRALIRE
3-4 juin 2023
ALBI
PRATGRAUSSALS
10h-19h

50 éditeurs
d'Occitanie - Pyrénées - Méditerranée
plus de 60 auteurs
avec
Rachel ARDITI
Priscille DEBORAH
Christophe MIEZE
Sébastien SAMSON
Pascal SANCHO...

Tables-rondes
animées par
Baptiste Liger
rédacteur en chef
« LIRE - Magazine littéraire »

Conférences
Lectures
Expositions d'Art
Animations
Ateliers

Buvette et restauration sur place

TERR-LIRE

SOUTIENS ET PARTENAIRES DU SALON

AKI SHIMAZAKI

La part du fils

Séduisant un public de plus en plus large, l'autrice québécoise née au Japon travaille des blessures intimes autant qu'universelles, et séduit par sa langue simple, précise et poétique.

MARIE ROYER/ACTES SUD

Un journal intime oublié dans un tiroir. Combien d'histoires débutent-elles avec la découverte de cet objet, annonciateur de secrets révélés ? Dans *Niré,* quatrième volet du cycle « Une clochette sans battant », c'est la mère du protagoniste qui entame un journal pour lutter contre des pertes de mémoire. La maladie d'Alzheimer est diagnostiquée. Sept ans plus tard, cette femme dont l'existence fut consacrée à sa progéniture ne reconnaît plus son fils Nobuki ni sa cadette Anzu, et a oublié la mort de son aînée Kyôko. *« Elle croit qu'elle n'a pas d'enfants. Chaque fois, elle me salue avec un léger sourire : "Bonjour, monsieur. Comment allez-vous ?" »* À chaque visite, Nobuki se heurte aux mêmes questions – *« On se connaît ? »* – qui l'interrogent en retour : *« "On se connaît ?…" Ma mère a peut-être raison. Après tout, je ne sais pas grand-chose d'elle. »*

ENTRE LES LIGNES DE LA MÉMOIRE

Un jour de ciel bleu, Nobuki repeint les bureaux de ses filles dans l'arrière-cour de leur maison. Après être resté au soleil tout un après-midi, le tiroir de l'un d'eux, délesté de l'humidité prise dans le bois, s'ouvre à nouveau, et Nobuki découvre le journal tenu par sa mère avant que la maladie ne la prive de ses souvenirs. Au fil des pages, le fils apprend à connaître cette femme qui, comme tout parent, a eu une vie avant sa naissance, une vie que nous, enfants, ignorons souvent, ou ne souhaitons pas connaître. Pourquoi tenait-elle tant à ce que Nobuki et son épouse élèvent leurs enfants dans la maison familiale ? Pourquoi avait-elle un moment songé à quitter son mari pour vivre seule ? Le journal offre une réponse à ces questions, mais en dit aussi beaucoup plus long que Nobuki ne l'imaginait sur ses propres origines.

Les secrets de famille, le poids des traditions, les carcans sociaux sont autant de thèmes développés par Aki Shimazaki dans ses pentalogies, cycles de cinq romans construits autour d'une même histoire que le lecteur découvre à travers le regard de personnages liés par le sang ou par d'autres affinités. À l'aube des années 2000, après avoir appris le français dans une école de langue de Montréal, l'écrivaine née au Japon répond à l'appel de l'écriture en inaugurant un premier cycle, « Le poids des secrets ». Un titre à l'image de la matière qu'elle travaille

au corps, inspirée par la société japonaise passée et contemporaine, par ses lois tacites, ses tabous, ses énigmes et ses mensonges.

L'ART DE LA RÉVÉLATION

Épurée, limpide, minimaliste, la prose d'Aki Shimazaki se rapproche de l'image répandue en Occident du style japonais. Cette apparente simplicité découle d'un important travail de réécriture, l'autrice ayant indiqué, à l'occasion de l'une de ses rares interviews, reprendre ses textes entre trois et cinq fois, de sorte que la version retenue diffère quasi intégralement du premier jet. Une économie des mots et un art du dépouillement caractéristiques de livres qui fédèrent un lectorat toujours plus important, séduit par le savant équilibre qui les définit entre suggestion et révélation. Si l'écriture d'Aki Shimazaki semble insinuer plutôt que dire, elle n'a pas pour autant recours à la métaphore ou à l'euphémisme pour décrire certaines situations, un contraste stylistique qui rend la révélation des secrets enfouis d'autant plus perturbante lorsque affleure la vérité. Un malaise surgit, une émotion à laquelle l'apparente retenue de l'écriture semblait ne pas préparer celui qui aura parfois du mal à contenir une larme.

Chez Aki Shimazaki, le diable se loge dans les détails et la chanson la plus anodine peut dissimuler entre ses lignes le secret d'une vie. Il en est une que la mère de Nobuki n'a pas oubliée, malgré Alzheimer, une chanson composée dans sa jeunesse. « *Sémi, sémi, sémi, où te caches-tu ?/Après tant d'années sous terre/ Tu n'as que quelques semaines à l'air/ As-tu de la nostalgie pour ton long passé/ Dans le noir ?* » Au début du livre, Nobuki en fredonne le début mais en a oublié la fin, à son tour victime d'une perte de mémoire. À moins que, inconsciemment, il ne veuille la connaître en entier, comme il ne souhaite pas connaître l'existence passée de celle qui l'a mis au monde. ■ **Laëtitia Favro**

EXTRAIT À DÉCOUVRIR
EN SCANNANT CE QR CODE

★★★★☆
NIRÉ
AKI SHIMAZAKI
144 P., ACTES SUD, 16 €.
EN LIBRAIRIES LE 5 MAI.

Chienne de vie

Autre représentante de la littérature québécoise contemporaine, SOPHIE BIENVENU dépeint le lien indéfectible qui peut unir un maître et son chien.

Il est plus fréquent de lire des anecdotes invraisemblables d'animaux de compagnie qui parcourent des kilomètres pour retrouver leur maître que l'inverse. Ici, le narrateur, un « *itinérant* » sans domicile fixe, part à la recherche de sa chienne disparue en plein Montréal : « *Elle aurait aimé laisser un mot, mais les chiens ne font pas ça.* » Alors qu'il ne lui reste que cet animal, ultime pont entre sa vie d'avant et celle d'aujourd'hui, « *chercher Sam* » devient une nécessité pour ne pas toucher le fond. Cette quête pousse le protagoniste à appuyer là où ça fait mal – une vie de famille brisée, une mère maniaque, mais aussi à renouer avec le passé tout en nourrissant l'espoir de retrouver sa fidèle amie au « *collier rose* ». Au gré d'un récit simplement captivant, Sophie Bienvenu donne une place centrale aux laissés-pour-compte de la société, leur donnant cette dignité d'exister et d'aimer qu'on veut tant leur enlever. ■ **Marie Jouvin**

★★★☆☆
CHERCHER SAM
SOPHIE BIENVENU
176 P., ANNE CARRIÈRE, 18 €

DR/ANNE CARRIÈRE – AUDREY SOVIGNET

MARQUE-PAGE

par Baptiste Liger

Tempête sur l'Élysée

Marc Dugain a peut-être trop écouté Gérard Lenorman. Et notamment sa chanson *Si j'étais Président.* C'est en tout cas le point de départ de son nouveau roman, *Tsunami.* Dans une France qui n'est pas d'humeur à siffloter *La Ballade des gens heureux,* un jeune chef de l'État tente de mener sa barque, face à la houle. Il n'était pas destiné à débarquer à l'Élysée. Avec un associé, il avait fondé une société travaillant sur *« des protocoles médicamenteux qui permettront de rajeunir nos cellules »,* avant de la revendre à prix d'or à des géants du numérique. De quoi s'offrir une image de *« bienfaiteur de l'humanité ».* Pourquoi, dès lors, ne pas en profiter pour se lancer en politique – et devenir Président ? Notre homme touchera notamment les jeunes, avec son idée de *« revenu universel financé par l'exploitation de leurs données personnelles »* et la création d'une *« Chambre virtuelle »* remplaçant le Sénat. Mais, une fois au pouvoir, son idée, entre autres, d'*« imposer l'individu en fonction de son impact sur l'environnement »* ne risque-t-elle pas de mettre les gens, aux désirs paradoxaux, dans la rue, avec force débordements qui raviront tous ses adversaires ? D'autant que l'hôte de l'Élysée est tracassé par des affaires de drogue, de fonds offshore, une potentielle GPA – sans compter d'hypothétiques ingérences russes ou chinoises et le mépris des Gafam qui ne croient guère en l'État. *« Les événements vont mal tourner, mais jusqu'où ? »* Bien malgré lui, le nouveau Dugain vient en écho à l'actualité et s'avère dès lors assez fascinant dans sa description du pouvoir, de la démocratie fatiguée et son abord de sujets ô combien contemporains. Trop, peut-être, pour 250 pages, parfois un poil didactiques, mais dont on ne saurait nier la judicieuse acuité sociétale.

★★★☆☆
TSUNAMI
MARC DUGAIN
272 P., ALBIN MICHEL, 21,90 €

ET AUSSI...

★★★★☆
GENERATOR
RINNY GREMAUD
240 P., SABINE WESPIESER, 21 €

Rinny Gremaud a pour berceau une centrale nucléaire ! À Kori, en Corée du Sud, ses parents se sont rencontrés, aimés. Puis son père ingénieur est parti rejoindre sa vraie famille. Lorsque, quarante ans plus tard, son réacteur est arrêté, elle voit les zones d'ombre de son passé rejaillir. Elle se lance sur les traces de son géniteur, l'imagine en de très belles pages au pays de Galles, à Taïwan, aux États-Unis, et nous raconte comment, en quelques décennies, la Corée médiévale est devenue technologique. Après *Un monde en toc,* exploration jusqu'à l'absurde des centres commerciaux, Gremaud tisse, dans *Generator,* un récit sensible, brillant et poétique. Un joyau ! P.R.

★★★☆☆
IL FAUT CROIRE AU PRINTEMPS
MARC VILLEMAIN
224 P, JOËLLE LOSFELD, 20 €.
EN LIBRAIRIES LE 4 MAI.

« *Une bonne histoire, c'est comme un bon standard* », il ne faut pas « *exposer le thème d'emblée* » : c'est ce que dit le personnage principal, et c'est ce que Marc Villemain met en pratique. Si le tempo et le titre du roman empruntent au jazz, c'est que le protagoniste est musicien. Cependant, à la première page, il jette un corps du haut d'une falaise, vers Étretat. Celui de sa femme. Mais son propre fils, 10 ans, ne sait rien. Il pense que si son père se rend, avec lui, dans les lieux de ce roman (Normandie, Bavière, Irlande), c'est parce qu'on lui aurait signalé la présence de la mère. Dans *Il faut croire au printemps*, l'auteur montre le potentiel de son écriture, qui suggère, griffe et caresse... H.A.

JOHANN ZARCA

Les éblouis de la nuit

L'auteur de *Paname underground* poursuit son exploration du Paris sombre et interlope, qui s'illumine sous sa prose argotico-poétique.

Par une saillie restée à la postérité, l'écrivain Barbey d'Aurevilly moquait un jour dans une critique l'œuvre d'Émile Zola, ce « *Michel-Ange de la crotte* » qui ne donnait à voir, avec les « Rougon-Macquart » que de la saleté, de la misère, des choses qui n'ont pas voix au chapitre dans le sacro-saint milieu littéraire. À sa manière, Johann Zarca est lui aussi un « *Michel-Ange de la crotte* », un mec à part dans le roman français, qui arpente le bitume avec une plume à la main, qui traîne ses guêtres dans des endroits qui feraient trembler de peur le gratin germanopratin. Celui qu'on appelle Le Mec de l'underground, du nom du blog qu'il tenait et qui l'a fait connaître, façonne sa petite comédie humaine, mais elle n'est pas balzacienne, elle est plutôt despentienne. Un adolescent freak tendance psychopathe dans *P'tit Monstre,* le Paris caché, sauvage, dangereux dans *Paname underground,* prix de Flore en 2017, les addicts à la drogue et à la pratique du « chemsex » dans *Chems*, les prostituées travesties du bois de Boulogne dans *La Nuit des hyènes* : il donne la parole à ceux que la société a rejetés dans l'ombre ou sous terre, ceux qu'une prétendue norme dominante continue à traiter de monstres.

Avec *Drag*, le cofondateur des éditions Goutte d'Or nous emmène cette fois dans l'univers burlesque et scintillant des drag-queens. Un peu à la manière de son précédent roman, il reprend la dichotomie jour/nuit, cette lutte entre ombre et lumière qui caractérise le combat intérieur de ceux qui mènent une double vie. Le jour, Tony est un petit caïd de la cité qui en impose pour se faire respecter. Son rêve, c'est de devenir comédien mais il arpente les castings sans succès. Alors, son désir de scène, il le satisfait la nuit en devenant Nita, une drag-queen qui illumine les soirées du Tout-Paris. Deux personnalités, deux univers, un secret qu'il préfère taire. Jusqu'à ce que le destin décide du contraire. Avec cette poésie argotique qu'on aime tant, Johann Zarca continue à peindre son imposante fresque de l'underground. Livre après livre, il la peuple de personnages bouleversants qui se débattent avec eux-mêmes autant qu'avec une société corsetée. Tony est le héros d'un conte *destroy* et haletant, une Cendrillon coincée entre deux mondes, qui cherche sa pantoufle de vair. Sauf qu'ici elle chausse du 44, et elle en est fière. ■

Léonard Desbrières

★★★☆☆
DRAG
JOHANN ZARCA
216 €, GRASSET, 19 €

JF PAGA/GRASSET

Psychodrames en court

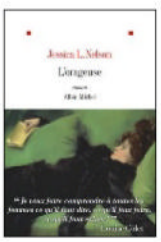
La nouvelle est un genre bien approprié à l'univers de Claire Castillon, comme le prouve son dernier recueil, *L'Œil*: elle l'utilise comme une sorte de fenêtre ouverte sur des situations étranges et des psychés dérangées, puis tout de suite refermée, non sans laisser au lecteur un goût de malaise, une envie de rire défensive, une impression de mystère. Elle écrit toujours à la première personne, puisqu'il s'agit de s'installer dans le cerveau d'une personnalité malade, de manière légère: une amoureuse naïve que son amant escroque, une épouse malheureuse qui rêve d'une aventure. Ou plus grave, jusqu'au morbide: une mère à demi-folle qui couve son grand fiston jusqu'au délire, une veuve à qui la solitude inspire des pulsions criminelles. L'autrice a le talent d'inventer des images qui frappent *(« La robe de ma femme se fend dans le dos comme une bouche qui hurle »),* et son humour à froid fait souvent mouche *(« Je dois le quitter mais je n'y arrive pas. J'ai essayé, il y a trois ans, quand il m'a emmenée à une course hippique pour mon anniversaire »).* Son truc en plus? Les « annexes » qu'elle ajoute à chaque texte, tels des rebonds grinçants ou d'ultimes soupirs. Ils redoublent pour ainsi dire la chute, et prolongent le plaisir. ■ **Bernard Quiriny**

★★★☆☆
L'ŒIL
CLAIRE CASTILLON
192 P., GALLIMARD, 19 €.
EN LIBRAIRIES LE 4 MAI.

Ode à Louise

Sa figure et sa plume ont marqué les lettres françaises de son temps, mais son nom est souvent absent des manuels littéraires. Deux fois récompensée par le prix de l'Académie française, Louise Colet (1810-1876) laissa pourtant une œuvre protéiforme: une vingtaine de romans, autant de recueils de poésie, pièces de théâtre, textes politiques. On a conservé, voire privilégié, l'image de la séductrice, de la muse, d'une passionaria qui fréquentait les salons mondains avec Vigny, Leconte de Lisle, Chateaubriand, Musset, Hugo, ou Baudelaire. Et l'amante de Victor Cousin puis de Gustave Flaubert.

L'Orageuse la remet en lumière. Bigrement documenté par la lecture des textes de et sur Louise Colet, appuyé par une solide connaissance de l'époque, le roman de Jessica L. Nelson retrace les temps forts et les grands tournants de son existence. Narré au présent et à la troisième personne, le récit est porté par une écriture empathique, rusée, piquante. Il raconte la vie intime d'une grande fille devenue mère, d'une épouse scandaleuse devenue frondeuse. La mutation d'une obsédée du vers en une écrivaine qui prendrait fait et cause pour la République, la Commune et les droits des femmes. ■ **Hubert Artus**



★★☆☆☆
L'ORAGEUSE
JESSICA L. NELSON
416 P, ALBIN MICHEL, 21,90 €

JF PAGA/GALLIMARD – FRANCESCA MANTOVANI/ALBIN MICHEL

QUE VAUT ?

LE NOUVEAU COLOMBE SCHNECK

Le séjour en montagne, loin de la névrose et de la mélancolie, a gagné ses lettres de noblesse littéraires au tournant du XXe siècle. Ils ont été nombreux à décrire la microsociété des cimes, la vertu de l'exil sanitaire. Ici, parce qu'elle ne sait pas élever ses enfants de manière à les rendre heureux, la mère de l'autrice les envoie durant les vacances en Suisse, dans un *« home d'altitude »* pour enfants issus de familles bancales. Là-haut, une seconde vie les attend, protégée du monde. Là-haut, la fillette maigre et anxieuse trouve une famille d'adoption, un cadre, elle y devient combative. Les randonnées, les journées à ski, le froid, les punitions sont des méthodes discutables mais aimées des enfants. Ce sera, dit l'autrice, la part la plus belle de son éducation. Car en bas, dans cette jeune vie, des forces délétères sont à l'œuvre: celles des destins de ses parents, enfants cachés de la guerre, dont les familles ont disparu dans des villes aux noms abolis.
Le jour où elle décide d'écrire sur cette autre part d'elle-même, Colombe Schneck découvre que tout n'y fut pas rose. Elle qui pensait que ce roman suisse la guérirait enfin de la Shoah s'est trompée. Les spectres reviennent toujours. Troublants, faussement légers, ces *Mensonges au paradis* dansent finement au-dessus de l'abîme de la filiation et du manque.

Patricia Reznikov

★★★☆☆
MENSONGES AU PARADIS
COLOMBE SCHNECK
180 P., GRASSET, 18,50 €

3 POCHES EN PLUS

★★★☆☆
RIEN NE T'APPARTIENT
NATHACHA APPANAH
179 P., FOLIO, 7,50 €

Dans les romans de Nathacha Appanah, les femmes résistent. Contre les violences, l'oppression, les souvenirs, la mort. Elles résistent avec le secret espoir de se sauver. Il y a Tara, jeune veuve, qui perd pied face à un vide qui ne se comble jamais, qui tente de se reconstruire dans le souvenir de la jeune fille qu'elle était. Elle s'appelait alors Vijaya. *Rien ne t'appartient* est le titre du roman, c'est également l'injonction faite à ces femmes rabaissées qui cherchent leur identité perdue. **Éric Libiot**

★★★★☆
BESTIAIRE
ALEXANDRE VIALATTE
168 P., ARLÉA, 11 €

Alexandre Vialatte, journaliste, écrivain, critique littéraire, humaniste forcené, traducteur de Kafka et de Goethe notamment, maître chroniqueur à l'humour absurde, épingle le homard et moque l'albatros dans ce merveilleux recueil de chroniques illustré par Honoré. Il passe en revue un carnaval d'animaux qu'il croque d'une plume aiguisée au surréalisme. Il s'attaque aussi à son prochain : *« L'homme serait un roseau pensant. Disons plutôt un roseau pensif… Ou même songeur… Disons un salsifis songeur. »* **E.L.**

★★★☆☆
VOYAGE AUTOUR DE MA CHAMBRE
XAVIER DE MAISTRE
208 P., PETITE BIBLIOTHEQUE PAYOT, 6 €

Il est agréable de goûter l'écriture du XVIIIe siècle, qui s'habillait de tournures enchanteresses et aventureuses, comme celle de Xavier de Maistre (1763-1852) qui imagina un voyage allant du lit au fauteuil et du fauteuil à l'armoire. Ce texte souriant, devenu culte, est une ode à l'imaginaire et à la découverte des mondes et merveilles intérieurs. On peut aussi y lire, deux cents ans plus tôt, une critique piquante du développement personnel alors qu'il suffit de s'allonger et de rêvasser pour aller mieux. **E.L.**

FRANCK BOUYSSE

« Pur sang » en balance

Aurait-on pu se passer de la réédition par Phébus de ce livre déjà paru en 2014 ? Avec ce conte initiatique suivant un Indien originaire du Limousin, l'auteur a emporté autant qu'affligé notre rédaction.

POUR « UNE PLUME HABITÉE »

Après avoir clos son « cycle du mal » avec *Buveurs de vent*, puis exploré le processus créatif de l'écrivain dans son roman *L'Homme peuplé*, Franck Bouysse prend le large pour nous conduire outre-Atlantique, parmi des Peaux-Rouges dont la population se réduit comme peau de chagrin. Dans *Pur sang*, il est encore question de filiation trouble, de perversion, de symbiose avec la nature et les animaux, pour ne citer que ces ingrédients bien bouysséens. Dans une réserve imaginaire du Montana, Eden Creek, Elias est élevé par un couple de la tribu des Rêveurs. Il apprend que ses parents biologiques, des Français, ont vécu ici en parfaite harmonie avec les Indiens. Cap sur la France, où se poursuit le conte initiatique aux procédés narratifs défiant toute tentative d'explication trop intellectualisante. C'est que Franck Bouysse a toujours laissé courir sa plume habitée sans rien préméditer, partant d'une image inaugurale qui le happe : ici, des autochtones tentent de fuir l'armée d'Amérique, tombent les uns après les autres dans la neige. Et l'animal totem est cette fois-ci le loup, dont Elias tient sa force depuis une scène sublime de télépathie avec l'un de ces gros canidés spirituels. Une télépathie que le lecteur partage, car notre écrivain-sorcier appelle à ce qu'il y a de plus instinctif en nous. ■ **Simon Bentolila**

CONTRE « LE LIEU COMMUN N'EST JAMAIS BIEN LOIN »

Avec pas moins de quatre textes originaux publiés depuis le succès public et critique de *Né d'aucune femme* en 2019 – transfert chez un poids lourd de l'édition à la clé – , il semble que les tables de nos libraires ne puissent plus se passer de Franck Bouysse. Il nous est donc proposé la réédition d'un roman publié en 2014, *Pur sang*, dans la veine noire et rurale qui a valu une jolie réputation à ce prolifique auteur. Un brave garçon du Montana profond qui se croyait Indien Nez-Percé se découvre orphelin d'un couple d'immigrés français originaires du Limousin, et décide d'aller y voir de plus près. Ce /qu'il découvrira est terrible, forcément ; aussi terrible que ce que le lecteur s'inflige en le suivant, au point de s'interroger sur l'intérêt profond de choisir ce texte-là pour une nouvelle publication. Le lieu commun n'est jamais bien loin *(« Les gens du coin ils aiment pas bien le remuer, le passé »)* tandis que comparaisons et métaphores s'avèrent tantôt obscures *(« le soleil* […], *comme une boule de feu coulissant dans le volcan usé »)*, tantôt douloureusement limpides *(« le tronc se partagea par le milieu, telle une mariée s'offrant le soir de ses noces »)*. Franck Bouysse a fait vraiment bien mieux, et c'est heureux. ■ **Antoine Faure**

EXTRAIT À DÉCOUVRIR
EN SCANNANT CE QR CODE

★★★★☆/★☆☆☆☆
PUR SANG
FRANCK BOUYSSE
256 P., PHÉBUS, 19,90 €

ED ALCOCK/M.Y.O.P./PHÉBUS

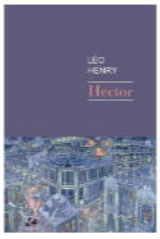
LÉO HENRY

Éternel « Éternaute »

Convoquant Pratt ou Borges, cet objet littéraire non identifié fend l'espace entre fiction et réalité.

Scénariste argentin de bande dessinée, Héctor Germán Oesterheld – né en 1919, enlevé en 1977, disparu en 1978 – est l'auteur de *L'Éternaute,* série de science-fiction narrant *« l'invasion de Buenos Aires par une armée extraterrestre, et la tentative de résistance d'un petit nombre de survivants dans la capitale dévastée »,* dont la deuxième version, illustrée par Alberto Breccia, ne cachait rien des penchants anti-impérialistes de son créateur. Ce dernier, un membre du mouvement militant péroniste des Montoneros qui travailla notamment avec Hugo Pratt, connaîtra, avec sa famille, un destin funeste au sein d'une cité livrée aux pâles démons de la dictature. Léo Henry le fait revivre au cœur d'un fascinant objet littéraire non identifié, à la saveur bolanesque, mêlant enquête, reportage, rêverie et divagation, et attaquant, comme tout bon livre de SF, la vérité par sa face cachée. Arpentant la ville en chair et en pensée, l'écrivain questionne, relève des indices, convoque l'ambigu Borges *(« Peut-être qu'au vingt et unième siècle on comprendra le vingtième »)* et offre la parole à ses créatures… avant de se mettre lui-même en scène lors d'un mémorable apéro récapitulatif auquel s'invite l'Éternaute *himself. « Un récit, c'est presque exactement le contraire du réel »,* hasarde un personnage. Assertion programmatique que l'auteur fait sienne pour restituer, au plus près, l'essence d'un génie martyr perdu en son labyrinthe. ■

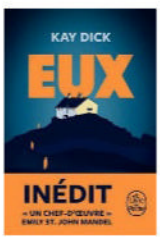
Fabrice Colin



★★★★☆
HÉCTOR
LÉO HENRY
208 P., RIVAGES, 19,50 €

Le pire des mondes

Présenté comme un joyau oublié (1977) de la littérature dystopique – puis retrouvé, et désormais célébré partout –, *Eux*, publié en nos contrées sous format poche, est une suite de neuf textes étiques et cinglants, où se déploie une sournoise menace. « Ils » sont là, « ils » vous surveillent : ceux qui dérobent, ceux qui enlèvent, ceux qui rééduquent, ceux qui suppriment. Leur cible ? Les rêveurs, les épris, les créateurs. Ceux qui vivent encore, donc. Les phrases claquent, l'horizon se meurt, l'espoir gémit sous le talon d'une botte invisible, et le « pourquoi ? » du lecteur résonne dans le vide. Glaçant. ■ **F.C.**



★★★☆☆
EUX (THEY)
KAY DICK
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR PATRICK IMBERT,
192 P., LE LIVRE DE POCHE, 8,40 €

Une vie à s'aimer

Après le succès d'*Instagrammable* et de *Nos rendez-vous,* Éliette Abécassis n'en a pas terminé avec les rapports humains et en particulier les relations amoureuses. Dépeindre la réalité d'une union qui dure plus qu'un idéal de conte, c'est tout l'objectif d'*Un couple.* Dans ce récit, les protagonistes s'accordent à établir une rétrospective de leur vie. Jules était architecte, Alice journaliste, ils se sont rencontrés au cours de l'année 1955 et avant même d'oser l'embrasser, il l'a demandée en mariage. Il lui écrit une mystérieuse lettre, celle *« qu'on ne reçoit qu'une seule fois dans une vie ».* S'ils se sont aimés profondément, les passages à vide amenés par la charge de travail et la routine ont laissé entrer de nouvelles personnes dans leur intimité. De l'amour au désamour, des décombres à la reconstruction, *Un couple* dresse l'histoire simple et vraie des incertitudes, du doute et de l'imprévu face au temps qui passe. C'est à la fois le récit glaçant de la solitude que la vieillesse porte en elle, mais aussi celui des jardins secrets qui ébrèchent le couple sans le détruire. L'autrice dessine toutes les ramifications de la vie amoureuse avec une grande finesse. ■

Marie Jouvin

★★★☆☆
UN COUPLE
ÉLIETTE ABÉCASSIS
198 P., GRASSET, 19 €

FRÉDÉRIQUE CLÉMENT/RIVAGES – G. HARTEN/GRASSET

KRIS KRUG/BELFOND

RUTH OZEKI

Quand le livre délivre

Dans un monde toujours plus encombré par les objets, l'écrivaine et réalisatrice américaine nous rappelle que les plus précieux demeurent ceux qui se lisent.

Si quantité d'auteurs ont dénoncé les dérives du consumérisme contemporain, peu se sont autant attachés à la question de l'accumulation des objets que Ruth Ozeki dans son quatrième roman, *Le Fardeau tranquille des choses*. Question ici abordée à travers le prisme du réalisme magique. Comme le confie le jeune Benny en préambule, les objets nous parlent, et leur discours reflète l'état d'esprit de leurs fabricants. En tout cas, ils s'adressent très distinctement à lui, dont la croissance s'est arrêtée à la mort de son père quand il avait 12 ans. Originaire de Corée et du Japon, le défunt était clarinettiste de jazz; un camion chargé de poulets lui roula dessus alors qu'il gisait à terre en pleine rue, non loin de chez lui, après la nuit de débauche qui suivit un concert. La famille qu'il formait avec Annabelle et Benny était très exclusive. Sur le chemin du funérarium, ses amis musiciens constituent l'essentiel d'une procession aux allures de Mardi gras à La Nouvelle-Orléans. Juste avant la crémation, Benny croit entendre parler son père. Puis ce sont d'autres voix qui remplacent la sienne, les murmures des innombrables objets qui l'entourent, alors qu'une très belle fille aux cheveux blancs lui apparaît en rêve.

ACCUMULATION ET DÉPOUILLEMENT

Télétravaillant depuis la restructuration de son agence de veille médiatique, Annabelle prend du poids et soupire en étreignant les vêtements du disparu. Elle l'avait connu dès son arrivée aux États-Unis; Kenji l'avait portée à bout de clarinette alors qu'elle interprétait, transie de trac, une chanson d'amour sur la scène d'un cabaret. Voyant aujourd'hui son emploi menacé par le développement des algorithmes, Annabelle laisse s'accumuler un profond désordre dans sa petite maison, dont les envahissantes archives de sa veille. Émue par les troubles ostensibles de Benny, elle fait deux découvertes: un guide de rangement pétri de philosophie zen *(« débarrasser votre intérieur et révolutionner votre vie »)* et la jeune artiste SDF à la chevelure très claire qui hante les ruelles alentour…

Les chapitres courts du *Fardeau tranquille des choses* livrent les points de vue alternés de Benny et d'Annabelle, mais aussi un étonnant dialogue entre le Benny « d'après » et le livre lui-même. Car ce roman, de fait, s'adresse directement à

l'adolescent, et lui-même s'empresse de répondre, lui demandant de s'attarder sur certains détails ou protestant lorsque diffèrent leurs versions respectives des événements. Le livre révèle quantité de secrets sur la vie de ses homologues, qui forment une étrange société interconnectée échangeant sur tout et en permanence. Leur polyphonie harmonieuse attire Benny à la monumentale bibliothèque de la ville alors que le vacarme émanant du bric-à-brac domestique l'éloigne toujours plus de chez lui. « *Je ne range pas mes affaires pour les rendre heureuses. Je les range pour qu'elles la ferment* », lance-t-il, excédé, à Annabelle. Deux rapports radicalement opposés aux objets symbolisent le fossé que le deuil et l'adolescence ont creusé entre la mère et son fils. Car Annabelle se trouve saisie par une compulsion à acheter tout ce qui la console, qu'il s'agisse de boules à neige surpayées aux enchères en ligne, de la pire *junk food* imaginable ou bien d'une essoreuse à salade sophistiquée. La tension permanente entre le besoin d'accumulation et celui d'ordre et de dépouillement est au cœur du propos de Ruth Ozeki.

WALTER BENJAMIN ET MARIE KONDO CONVOQUÉS

Onirisme et fantaisie ne l'empêchent nullement d'observer les laideurs et la dureté d'un monde abîmé par la convoitise où la médecine échoue à soulager les âmes avides d'autres horizons, telle celle de Benny. Pour tenter de tracer une voie étroite vers le salut, l'autrice mêle de façon originale les enseignements du philosophe Walter Benjamin et ceux de la papesse du rangement Marie Kondo – dont le roman lui-même défend les prises de position polémiques sur l'art de constituer et d'entretenir sa bibliothèque. Que l'on ne s'arrête pas à l'impression de fouillis se dégageant parfois de ces presque 600 pages, qui apporte un étrange écho aux descriptions du capharnaüm d'Annabelle. L'hommage rendu aux livres, seuls capables de nous extraire de nos « *bulles d'illusion individuelles* », rappelle fort utilement pourquoi ils sont les objets les plus essentiels qui soient. ■

Antoine Faure

EXTRAIT À DÉCOUVRIR
EN SCANNANT CE QR CODE

★★★★☆
LE FARDEAU TRANQUILLE DES CHOSES (THE BOOK OF FORM AND EMPTINESS)
RUTH OZEKI
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR SARAH TARDY, 592 P., BELFOND, 24 €

Un décor de rêves

La Maison dorée est la suite de *Miniaturiste* (2015), premier roman à succès qui mettait en scène, dans l'Amsterdam de la fin du XVIIe siècle, une jeune épouse ingénue et sa fascinante maison de poupée, reflet en temps réel de ses tribulations domestiques. Dix-huit années ont passé, Nella vit avec « *un homme noir* » et sa fille métisse, qu'il s'agirait, pour des questions d'argent, de marier au plus vite. Mais la jeune Thea a d'autres rêves, elle s'est amourachée – joli symbole – d'un peintre de décors. Cette suite est une toile élégante, fine étude de mœurs et critique douce-amère d'une société encore trop corsetée. Les femmes s'y débattent avec vaillance. ■

Fabrice Colin

★★★☆☆
LA MAISON DORÉE (THE HOUSE OF FORTUNE)
JESSIE BURTON
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR LAURA DERAJINSKI, 464 P., GALLIMARD, 24 €

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD – AUDREY SOVIGNET

MARQUE-PAGE

par Alexis Brocas

Du Cid à Sidi

Nous connaissons tous le Cid de Corneille. Mais connaissez-vous le Cid historique, mercenaire des frontières, qui louait sa lame aux puissances musulmanes ou chrétiennes dans l'Espagne déchirée du XIe siècle ? Il s'appelait Ruy Dìaz, et son compatriote ultérieur Arturo Pérez-Reverte lui redonne vie en roman avec *Sidi.* Une bonne nouvelle : comme le savent les lecteurs de sa série *Le Capitaine Alatriste,* l'ex-reporter de guerre est l'un des derniers écrivains capables de parler d'héroïsme sans susciter de ricanements. Le Cid historique était connu de son vivant comme un guerrier d'exception. Pérez-Reverte en fait un combattant aguerri mais pas invincible, capable de ruse mais pas de traîtrise, pauvre mais doué pour rentabiliser sa réputation, n'ignorant pas la peur mais sachant la transformer en ressource stratégique… En somme, il rhabille de crédibilité la figure du chevalier médiéval. Le roman montre le Cid dans l'une de ses campagnes, quand, après avoir essuyé le mépris de Béranger-Raimond, comte chrétien de Barcelone, il fit engager sa troupe par le superbe Mutaman, roi musulman de Saragosse, en guerre contre son frère, lui-même allié à Béranger-Raimond – oui, à cette époque, soldats musulmans et chrétiens combattaient souvent côte à côte dans les armées. Cette cohabitation suscitait des conflits, mais aussi des fraternités. Ainsi, l'estime réciproque mâtinée de méfiance qui unit le pauvre champion chrétien et son brillant employeur maure est une splendide invention romanesque : de celles qui ont l'odeur des réalités heureuses…

EXTRAIT À DÉCOUVRIR
EN SCANNANT CE QR CODE

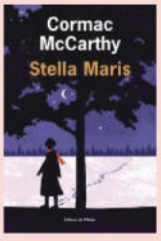
★★★★☆
SIDI (ID.)
ARTURO PÉREZ-REVERTE
TRADUIT DE L'ESPAGNOL (ESPAGNE) PAR GABRIEL IACULLI, 352 P, SEUIL, 21,90 €

QUE VAUT ?

LE NOUVEAU CORMAC McCARTHY

Stella Maris **est le livre sœur du *Passager,* comme Alicia, sa bouleversante héroïne, est la sœur de Bobby ; leurs relations sont pareillement ambiguës et les deux romans auraient pu n'en constituer qu'un seul. Mais, ainsi que le confiait l'auteur à son éditeur français, *« deux, c'est plus marrant ».* Plus excitant, aussi. *Stella Maris* est un ouvrage unique, constitué des seuls dialogues entre une femme de 20 ans et son psy au sein d'un *« établissement de santé laïc destiné aux patients atteints de troubles mentaux ».* Plongée en eaux sombres, aurait dit son frère. La psyché d'Alicia vers 1972 est un monde torturé, fait de gouffres et de malheur. Son père, l'un des créateurs de la bombe atomique, est mort. Son frère, qu'elle a tant besoin d'aimer, est en coma dépassé, et elle est *« chez les dingues ».* Sa douleur est palpable ; ses discussions avec le docteur Cohen ressemblent à des joutes. Elle attaque, louvoie, questionne, esquive. *« On devrait peut-être passer à autre chose »,* répète-t-elle à cinq reprises. Mais à quoi ? Brillante étoile – brûlante, même –, hantée, désespérément lucide, Alicia se dérobe à elle-même. Son moi, avoue-t-elle, est devenu un second moi, il a *« emporté les maths avec lui ».* À présent, elle attend *« la fin de quelque chose ».* C'est le récit, déchirant et merveilleux, d'une chute inéluctable.** **Fabrice Colin**

EXTRAIT À DÉCOUVRIR
EN SCANNANT CE QR CODE

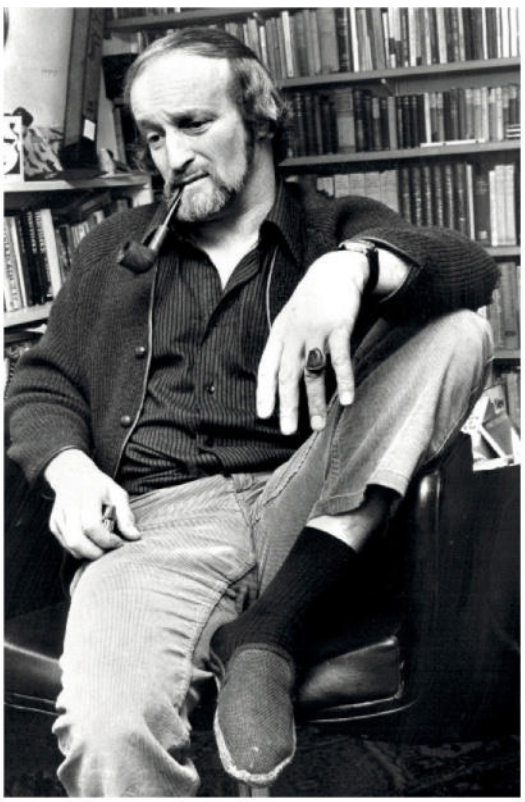


★★★★★
STELLA MARIS (ID.)
CORMAC McCARTHY
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR PAULE GUIVARCH, 256 P., L'OLIVIER, 21,50 €. EN LIBRAIRIES LE 5 MAI.

AL ALVAREZ

L'as du réel

Dans un éblouissant roman sans fiction, l'écrivain britannique, encore trop peu connu en France, nous raconte le Las Vegas des années 1980.



Pour notre plus grand bonheur, les éditions Métailié continuent leur précieux travail de traduction du pape de la non-fiction, Al Alvarez (1929-2019). Injustement méconnu en France, mais considéré comme un monstre sacré de la littérature anglophone, adulé par Philip Roth, Sylvia Plath ou encore J.M. Coetzee, le journaliste britannique est un romancier du réel qui transforme ses passions, ses obsessions et sa vie de baroudeur en une grande aventure poétique au-devant du monde et des hommes. Dans *Nourrir la bête,* paru il y a deux ans, il racontait son amitié haute en couleur avec la légende de l'escalade Mo Anthoine. Il retraçait le parcours hors du commun d'un adolescent anglais devenu un virtuose de la grimpe, à la recherche des sommets les plus escarpés.

Avec *Le Plus Gros Jeu,* l'auteur confronte le lecteur à un autre vertige, celui des jetons, des paires d'as, des dollars et des casinos de Las Vegas. Un peu à la manière du grand Norman Mailer envoyé par le magazine *Playboy* à Kinshasa pour suivre, en 1975, le « combat du siècle » Ali-Forman et qui en tirera l'un des plus grands livres jamais écrits sur le sport, Al Alvarez est envoyé par le *New Yorker* dans la ville du vice pour suivre les championnats du monde de poker 1981. Et comme chez Mailer, le décor devient personnage. Paradis du jeu et de l'argent-roi, ville de toutes les promesses comme de tous les excès, Le Las Vegas des années 1980 est un monde à part qui attire tous ceux qui espèrent changer de vie. Outrances, paillettes et arnaques : on se croirait dans le *Casino* de Scorsese. Mais joueur lui-même, Al Alvarez nous plonge surtout dans les arcanes d'un jeu complexe. Entre les stratégies, le bluff et la chance, il compose un haletant western sur tapis vert où la défaite est un crève-cœur et la victoire une incroyable jouissance : *« Le sexe, c'est bien, mais le poker, ça dure plus longtemps. »* ■ **Léonard Desbrieres**

★★★★☆
LE PLUS GROS JEU (THE BIGGEST GAME IN TOWN)
AL ALVAREZ
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR JÉRÔME SCHMIDT, 208 P, MÉTAILIÉ, 20 €

FAIRFAX-MEDIA-ARCHIVES/GETTY IMAGES/MÉTAILIÉ

Saïgon superficiel

Issue d'une génération d'écrivains vietnamiens particulièrement réputée pour son franc-parler et souvent censurée, Thûan écrit *Le Parc aux roseaux* avec les capacités d'analyse de ceux qui ont assez voyagé pour étayer leurs comparaisons. Après plusieurs années d'études à Paris pour faire une thèse en littérature, la narratrice rentre au Vietnam. Accueillie par un père obsédé par la réussite de ses études *(« depuis Saïgon, mon père dirigeait ma vie »)* et une sœur désormais mariée à un haut placé du Parti, le constat est sans appel : ce pays n'est plus celui qu'elle a quitté. Saïgon est devenue le *« paradis de la chirurgie esthétique »* dans lequel les gratte-ciel en construction sont comme des *« dinosaures dressés sur leurs pattes, prêts à gober la foule à leurs pieds »*. Une société capitaliste qui a *« relégué au placard des années de manioc et de larmes-de-Job »*. Oscillant entre humour et critique acérée, Thûan déconstruit brillamment les clichés entre les années de jeunesse à Hanoï de sa narratrice et la nouvelle génération saïgonaise évoquant çà et là les « dramas » sud-coréens et les fast-foods. Un roman puissant aux confins des mondes d'hier et d'aujourd'hui. ■

Marie Jouvin

Le goût de la perte

Kwon Yeo-sun teste notre attention aux détails, qu'elle distille avec talent. Certains reviennent, obsédants, qui concernent *« l'affaire du meurtre de la belle lycéenne »*, irrésolue et close depuis seize ans. D'autres recèlent *« une vérité subtile »*, qu'on ne pourrait entrevoir qu'en seconde lecture, et s'en tiennent moins aux faits et aux circonstances qu'aux répercussions du drame dans l'existence de ceux qu'il touche, de la famille aux suspects et à leur entourage. C'est cela qui occupe plus étroitement cet excellent roman : comprendre ce qui meurt avec les morts. Alors, avec assurance, le récit file à travers les années et change de narratrice, mais toujours il suit l'avancée de Da-on. Personnage troublé qui ne sait plus être ni dans sa vie ni dans son corps, Da-on cherche encore le coupable du meurtre de sa grande sœur, dont la beauté *« irréelle »*, l'insensibilité et les manies bizarres étaient aussi un mystère. Premier roman traduit d'une autrice sud-coréenne qui en a signé plus d'une dizaine, *Lemon* a l'acidité de son titre, qui nous saisit et imprime avec une netteté presque sans larmes l'expérience de la perte, et les plus noirs états d'esprit qu'elle engendre, du déni à la vengeance. ■

Juliette Savard

De la fuite dans les idées

Est-ce la sobriété de la langue, l'atmosphère ouatée et mélancolique, le don d'instiller du débat au fil des pages ou de modeler l'inattendu dans la glaise ordinaire des jours ? Tout roman de Jens Christian Grøndahl réitère l'impression d'arpenter un terrain familier et cependant toujours indéfriché. Dans *Les jours sont comme l'herbe,* l'expérience se renouvelle six fois, à travers six histoires d'une densité folle, mais d'époques et de cadres variés. Cavale d'un prisonnier allemand pendant la libération de Skagen ; installation d'un camp de migrants au cœur du deuxième plus grand parc de Rome ; souvenirs amoureux d'une vieille actrice à Zurich ; disparition d'un homme d'affaires en Andalousie… Qu'elles parlent d'amour, de désamour, d'engagement, d'ambition, d'amoralité économique ou de foi authentique, chacune campe un personnage en fuite : évadé, réfugié, fugueur, suicidé ou transfuge de classes. À chacune son point de bascule, imprévu et irréversible. Et à chacune aussi sa réflexion sur l'écriture, qu'elle passe par le journal intime, la rédaction de mémoires ou par cette carte postale déchirée, dont on espère toute une vie l'autre moitié. ■

Camille Thomine

★★★★☆

LE PARC AUX ROSEAUX (CÔNG VIÊN NHỮNG CÂY SẬY)
THUÂN
TRADUIT DU VIETNAMIEN PAR YVES BOUILLÉ, 208 P., ACTES SUD, 22 €

★★★★☆

LEMON (ID.)
KWON YEO-SUN
TRADUIT DU CORÉEN (CORÉE DU SUD) PAR KEVIN JASMIN HAMARD, 160 P., LA CROISÉE, 20 €.

★★★★☆

LES JOURS SONT COMME L'HERBE (DAGE SOM GRAES)
JENS CHRISTIAN GRØNDAHL
TRADUIT DU DANOIS PAR ALAIN GNAEDIG, 352 P., GALLIMARD., 24 €. EN LIBRAIRIES LE 11 MAI.

DR/ACTES SUD - SHIN NARA/LA CROISÉE - CATHERINE HÉLIE/GALLIMARD

3 POCHES EN PLUS

★★★★★
VIPER'S DREAM
JAKE LAMAR
250 P., RIVAGES POCHE, 9 €

D'Alabama, Clyde Morton débarque à New York dans les années 1930 pour devenir un grand trompettiste de jazz. Renonçant à ce rêve, il se tourne vers le business de la marijuana, où il bâtit un empire. À travers la problématique de l'arrivée de l'héroïne qui détruit le milieu des jazzmen, ce roman noir s'intéresse au conflit entre les partisans du *« brown sugar »* et ses opposants. Et notre antihéros, trafiquant éthique, a eu vite fait de choisir son camp. **Simon Bentolila**

★★★☆☆
AMINATA
LAWRENCE HILL
640 P., FOLIO, 10,20 €

Aminita Diallo, arrachée à l'âge de 11 ans à son village natal d'Afrique de l'Ouest, est emmenée en Amérique, à l'aube de la guerre d'indépendance. Elle y sera vendue à un propriétaire de plantation en Caroline du Sud, mais la capacité de résilience de cette jeune femme est époustouflante. D'une écriture fluide et émouvante, l'auteur raconte notamment la séparation de familles victimes du commerce triangulaire. **S.B.**

★★☆☆☆
UNE INSOLENTE CURIOSITÉ
LYNN MESSINA
288 P., 10/18, 8,30 €

Béatrice, une nuit d'insomnie, tombe sur le cadavre de Mr Otley, un autre invité de la partie de campagne où elle se trouve, pendant la Régence anglaise. On annonce qu'il s'est suicidé, mais Béatrice décide de mener l'enquête. On s'attache à ce personnage rebelle et drôle, ou au mystérieux duc de Kesgrave. Un roman qui se démarque par son humour British. **S.B.**

BERNHARD SCHLINK

Résidus nazis

L'écrivain met au jour les stigmates d'une idéologie qui encore aujourd'hui marquent les familles allemandes.

Après la mort de son épouse, Kaspar découvre dans les papiers de cette dernière qu'elle a eu jadis une fille en RDA, dont elle ne lui a jamais parlé. Il se lance à sa recherche, et retrouve sa trace. Après une adolescence difficile et quelques passages par la case prison, elle vit désormais en famille dans une sorte de communauté *völkisch* radicale, avec une photo de Rudolf Hess sur le linteau de la cheminée. Elle a elle-même une fille de 14 ans, Svenja – une adolescente aimable, curieuse, mais totalement endoctrinée, qui cuisine des biscuits avec des emporte-pièces en forme de croix gammée. Kaspar voudrait bien sortir un peu la gamine, sa petite-fille par alliance (d'où l'importance du tiret du titre), de cet univers mental toxique. Mais il faudra surmonter les réticences de ses parents obtus, desserrer l'étau de ses convictions apprises, et nouer avec elle un lien durable… Schlink reprend le thème du duo vieillard/adolescent, déjà au cœur du *Liseur,* et en tire *La Petite-fille,* un roman sur le choc des mentalités et des générations, qui montre à quel point l'histoire du XXe siècle – nazisme, réunification – frappe et marque encore en profondeur le destin des familles allemandes d'aujourd'hui. ■ **Jean Hurtin**

★★★☆☆
LA PETITE-FILLE (DIE ENKELIN)
BERNHARD SCHLINK
TRADUIT DE L'ALLEMAND PAR BERNARD LORTHOLARY, 352 P., GALLIMARD, 23 €

Songe d'un avenir meilleur

Quatre saisons, quatre romans subtilement connectés, écrits, chacun, sous l'égide d'une pièce de Shakespeare… Ali Smith a bouclé son cycle et réussi son pari : dire son pays d'aujourd'hui sous le prisme du combat et de la grâce, de réel cruel et des consolations de l'art, bâtir un refuge poétique contre ce *« et donc »* résigné qui gangrène l'avenir.

Voici Sacha, 16 ans, jeune idéaliste de Brighton confrontée aux divagations du siècle. Ses parents sont ridicules, un *« nouveau virus asiatique »* arrive : c'est le monde comme il va. Derrière le voile, l'Angleterre des années 1940, ses *« ennemis étrangers »*, des personnages échappés d'autres livres – le Daniel Gluck d'*Automne* interné sur l'île de Man, Arthur, Charlotte et Iris d'*Hiver* –, une myriade de connexions… *« Le temps et l'espace, c'est ce qui nous relie »,* lance un personnage. Et ce qui cimente cette cathédrale romanesque aux profondeurs inépuisables. ■ **Fabrice Colin**

★★★★★
ÉTÉ (SUMMER)
ALI SMITH
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR LAËTITIA DEVAUX, 320 P., GRASSET, 22 €

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

DENNIS LEHANE

Le boss de Boston

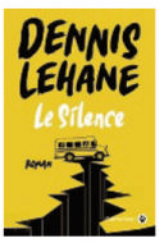
Après six ans d'absence, *Le Silence* signe le retour de l'auteur de *Mystic River*, à son meilleur niveau.

Toutes les grandes choses que seule une mère peut accomplir se trouvent là, dans ces 400 pages de bruit et de fureur, qui concentrent tout ce qu'on aime chez Dennis Lehane. À commencer par un contexte politique marquant : la période du « *busing* » à Boston – ville où il est né et cadre permanent de ses romans. En juin 1974, pour enrayer la ségrégation raciale, il fut décidé que des enfants des quartiers noirs seraient menés en bus à l'école d'un quartier blanc, et vice versa. L'histoire débute quelques jours avant la rentrée 1974. Comme presque tous les protagonistes, Mary Pat Fennessy, 42 ans, vit à South Boston, quartier populaire à majorité blanche. Sa fille de 17 ans, Julie (surnommée Jules), étudie dans un établissement concerné par cette opération, qui ne fait pas l'unanimité. Ce qui permet à Lehane de créer des personnages (très) clivants. Mais une tragédie va obliger certains à changer, et Mary Pat est de ceux-là. Une nuit, Jules est sortie en ville et n'est pas rentrée. Or, le même soir, un jeune Noir a été tué dans une station de métro de South Boston. Craignant le pire, Mary Pat décide de rechercher sa fille. Tout le quartier est tenu par une bande de trafiquants et de racketteurs que tous considèrent comme protecteurs : les gars de Marty Butler. Mary Pat les connaît depuis toujours. Du moins le pensait-elle. Cette quête lui révèle une autre facette de cette bande, mais aussi de la ville de Boston, de la politique, de sa propre vie, et l'on comprend alors pourquoi la recherche de sa fille se mue en croisade vengeresse.

Six ans après le banal *Après la chute*, *Le Silence* annonce le retour de Lehane à son plus haut niveau : dialogues sublimes, sens de la formule, équilibre de l'action et des digressions, analyses sociologiques, puissance tragique. Le tout en revenant à ses grands thèmes – Boston et la violence faite aux enfants. ■

Hubert Artus

EXTRAIT À DÉCOUVRIR
EN FLASHANT CE CODE



★★★★★
LE SILENCE (SMALL MERCIES)
DENNIS LEHANE
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR FRANÇOIS HAPPE, 448 P., GALLMEISTER, 25,40 €

JEAN-PAUL GRATIAS/LA TABLE RONDE

ET AUSSI…

★★★☆☆
DERRIÈRE LES LIGNES ENNEMIES. ENTRETIENS 1973-1993
JEAN-PATRICK MANCHETTE
304 P., LA TABLE RONDE, 24 €

Manchette avait le style sec et la parole facile. Dans cette suite d'entretiens publiés entre 1973 et 1993 dans des supports plus ou moins connus *(Apostrophes, Pilote, Encrage…)*, l'auteur de *Nada* se dévoile sincèrement, lui qui est passé de travaux alimentaires (scénarios de films érotiques) au dynamitage du roman noir français. Cette modestie l'honore. La lucidité dont il fait preuve également. Les polardeux (trop) adeptes des tueurs en série pourraient s'inspirer de ce credo manchettien pour écrire de meilleurs livres : *« Je cherche dans la littérature la répercussion de la destruction du réel et de la violence qu'il provoque. »* Ce recueil vaut aussi pour les passionnantes notes en bas de page de Nicolas Le Flahec, qui relie les propos.

Éric Libiot

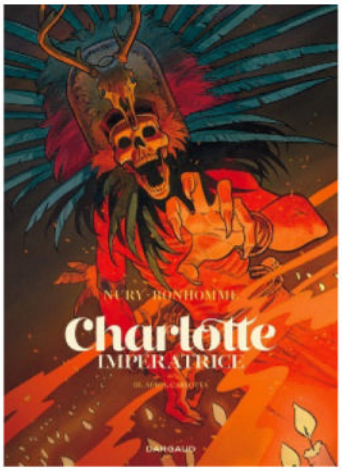
★★★☆☆
ALIAS EMMA
AVA GLASS
384 P., LES ARÈNES, 22 €

L'espionnage a le vent en poupe et ce roman-là y plonge tout entier : Emma, agente du MI6 britannique, est chargée de protéger Michael Primalov, recherché par les Russes. Loin des intrigues à la John Le Carré, Ava Glass opte pour un récit résumé à une course-poursuite à travers Londres, avec le suspense d'une excellente série B : tueurs aux trousses, déguisements, affrontements dans les rues… L'Américaine évite la psychologie, l'analyse de l'état du monde et joue la modeste. Elle ne l'est pas : réussir à maintenir la tension en traversant la rue ou en évitant les caméras de surveillance est une gageure. Un simple plaisir de lecture, ce n'est pas si courant.

E.L.

Fabien Nury, Matthieu Bonhomme

Charlotte impératrice. Tome III Adios, Carlotta



CHARLOTTE IMPÉRATRICE
III. ADIOS, CARLOTTA
FABIEN NURY, MATTHIEU BONHOMME
80 P., 17 €. COPYRIGHT DARGAUD.
EN LIBRAIRIES LE 12 MAI.

Voilà l'acte III des aventures mexicaines de Charlotte (de Belgique), impératrice consort du pays où elle vécut deux ans, de 1864 à 1866 ; aventures historiques, romanesques, intimes et guerrières, dont Fabien Nury (scénariste) et Matthieu Bonhomme (dessin) sont les maîtres d'œuvre. Fidèle à ses principes, Nury s'est largement documenté pour mêler la réalité des faits et les secrets d'alcôve, la trahison et le désir, l'ambition et la géopolitique. Fidèle à ses principes, Matthieu Bonhomme s'est tenu à un beau dessin clair et lisible qu'il insère dans de grandes cases souvent horizontales, comme du cinémascope en album – l'exécution (muette) d'un personnage en deux planches est un modèle. Cet acte III raconte le début de la fin : le républicain Juarez, allié aux États-Unis, tente de récupérer un pays conquis par Léopold de Belgique dont Charlotte est la fille, allié à Bonaparte. La fin d'un règne colonial que viennent secouer le désir de maternité de Charlotte – son mari Maximilien est un autocrate phallocrate et elle est amoureuse de son aide de camp Alfred van der Smissen – et un mythe maya inséré dans le récit par petites touches. Avec le temps, le duo Nury/Bonhomme a pris de l'ampleur. Le texte et le dessin s'accordent à merveille et chacun est exactement à sa place. Le scénario alterne ellipses et scènes détaillées, quand le trait se déploie pour s'attarder sur un visage ou saisir l'ampleur d'un décor. Vivement l'acte IV – et dernier. ■

Éric Libiot

BIO EXPRESS

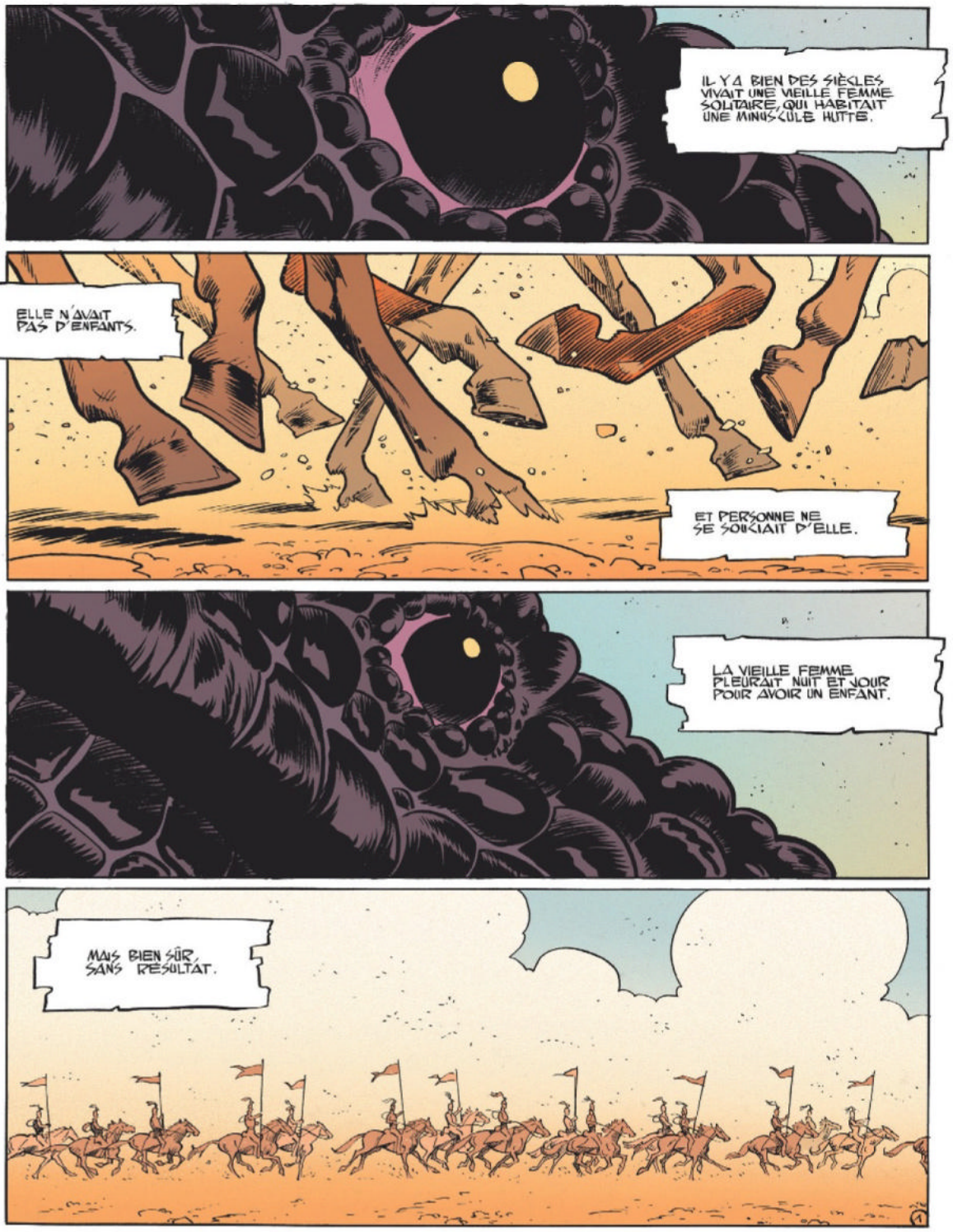
FABIEN NURY

Né en 1976. Après une carrière dans la publicité, il s'oriente vers l'écriture de scénarios. Amateur de polars et de cinéma, il puise l'essentiel de son inspiration dans l'histoire du XX^e^ siècle : *Atar Gull, W.E.S.T., Il était une fois en France, L'Or et le Sang…* En 2018, il publie le premier tome de *Charlotte impératrice*, dessiné par Matthieu Bonhomme. Il est le créateur de la série télé *Paris Police 1900*, et a réalisé les épisodes de sa suite, *Paris Police 1905*.

MATTHIEU BONHOMME

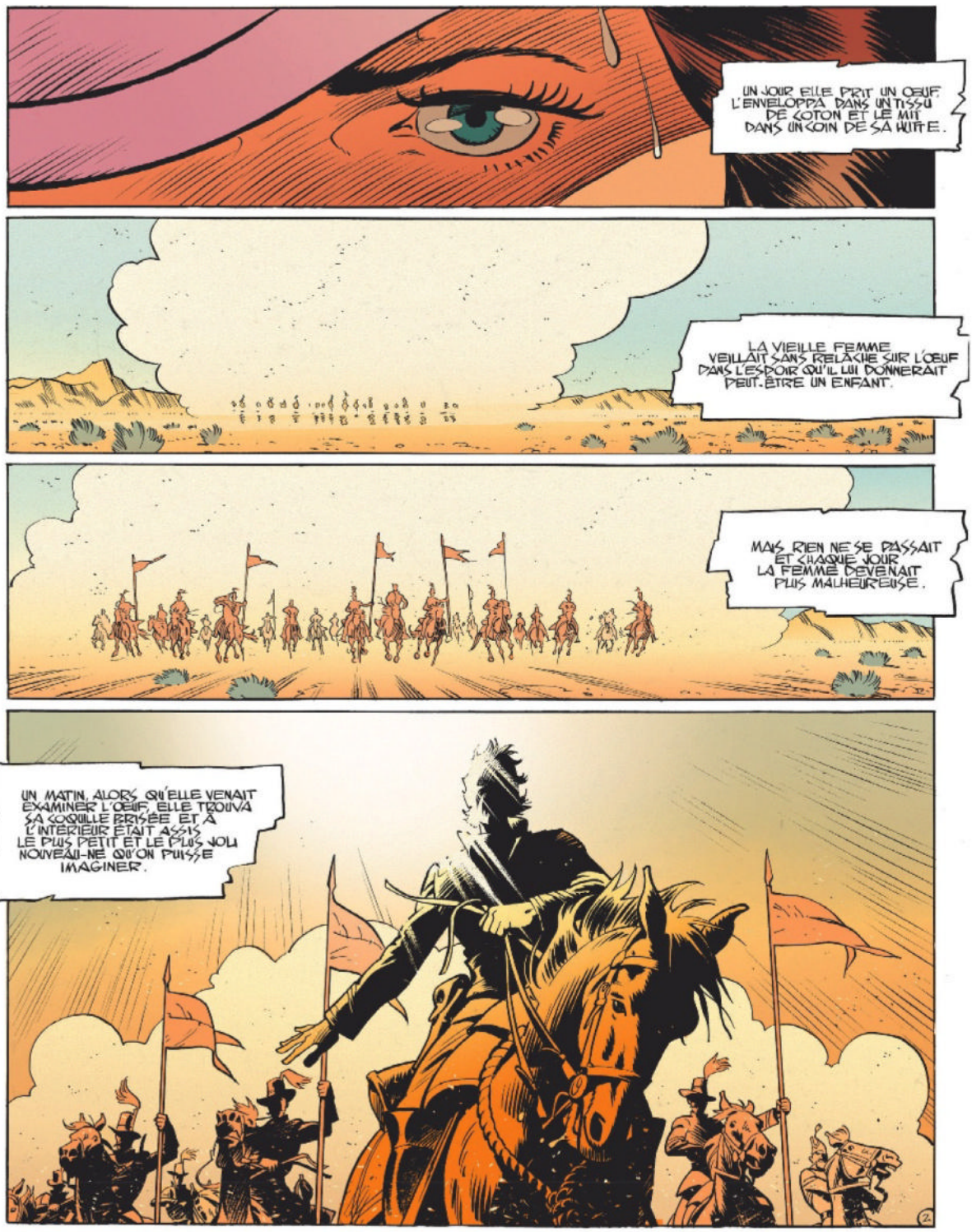
Né en 1973. S'il a écrit et dessiné seul *L'Âge de raison* (Carabas, 2002), il a le plus souvent travaillé avec des scénaristes : Fabien Vehlmann *(Le Marquis d'Anaon)*, Gwen de Bonneval (*Messire Guillaume*, prix Angoulême Intergénérations), Lewis Trondheim *(Texas Cowboys)*, ou Fabien Nury. En 2016 et 2021, il publie seul deux albums (décalés et souriants) en hommage au western et à Lucky Luke : *L'Homme qui tua Lucky Luke* (Fauve du public au festival d'Angoulême en 2017) et *Wanted Lucky Luke*.

CÉCILE GABRIEL/DARGAUD – RITA SCAGLIA/DARGAUD


IL Y A BIEN DES SIÈCLES VIVAIT UNE VIEILLE FEMME SOLITAIRE, QUI HABITAIT UNE MINUSCULE HUTTE.
ELLE N'AVAIT PAS D'ENFANTS.
ET PERSONNE NE SE SOUCIAIT D'ELLE.
LA VIEILLE FEMME PLEURAIT NUIT ET JOUR POUR AVOIR UN ENFANT.
MAIS BIEN SÛR, SANS RÉSULTAT.

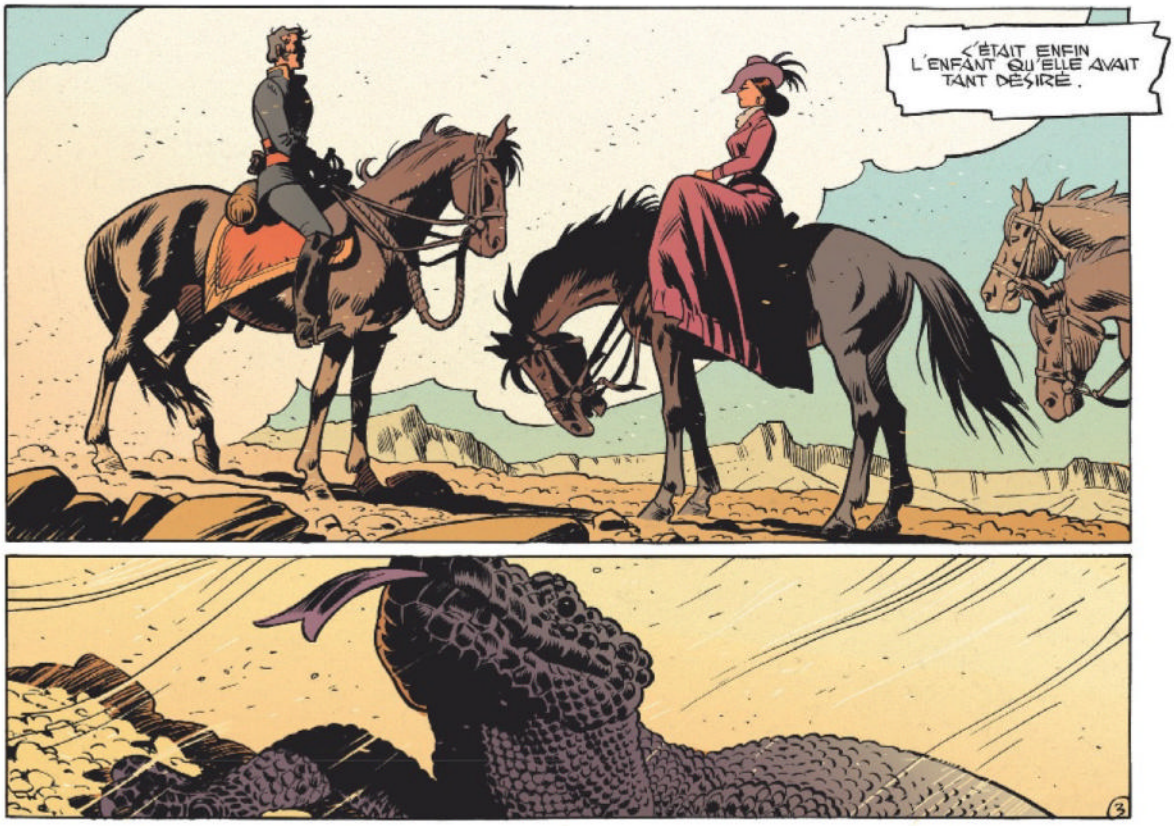
5

DARGAUD


UN JOUR ELLE PRIT UN ŒUF, L'ENVELOPPA DANS UN TISSU DE COTON ET LE MIT DANS UN COIN DE SA HUTTE.
LA VIEILLE FEMME VEILLAIT SANS RELÂCHE SUR L'ŒUF DANS L'ESPOIR QU'IL LUI DONNERAIT PEUT-ÊTRE UN ENFANT.
MAIS RIEN NE SE PASSAIT ET CHAQUE JOUR LA FEMME DEVENAIT PLUS MALHEUREUSE.
UN MATIN, ALORS QU'ELLE VENAIT EXAMINER L'ŒUF, ELLE TROUVA SA COQUILLE BRISÉE ET À L'INTÉRIEUR ÉTAIT ASSIS LE PLUS PETIT ET LE PLUS JOLI NOUVEAU-NÉ QU'ON PUISSE IMAGINER.
6

DARGAUD

III
Adios, Carlotta



7

DARGAUD

3 LIVRES EN PLUS

★★★☆☆
UN TOURNAGE EN ENFER. APOCALYPSE NOW
FLORENT SILLORAY
160 P., CASTERMAN, 24 €.
EN LIBRAIRIES LE 17 MAI.

Apocalypse Now **est l'un des plus grands films de l'histoire du cinéma, qui a donné lieu à un tournage dantesque. Florent Silloray, dessinateur et cinéphile, s'empare de tout ce qui a été écrit et filmé sur cet épisode aux mille péripéties, pour un album documenté et passionnant. Rien ne lui a échappé, du casting à la projection cannoise. Face à cette avalanche d'ennuis coppolesques, Silloray a intelligemment choisi un dessin léger et des couleurs claires.** **E.L.**

★★★☆☆
CONTRITION
CARLOS PORTELA, KEKO
168 P., DENOËL GRAPHIC, 25 €

Idée glaçante signée Carlos Portela et Keko : à Contrition, en Floride, vivent les délinquants sexuels. Ambiance. Et ghetto. Alors que survient la mort de l'un des résidents, le village s'agite, une journaliste enquête et la police fait ce qu'elle peut. C'est un polar noir. Très noir. Dont la noirceur est augmentée par le dessin charbonneux de Keko. L'intrigue est passionnante, flippante, angoissante et révèle un duo d'auteurs exemplaires. **E.L.**

★★☆☆☆
LA FLÈCHE ARDENTE
JEAN VAN HAMME, ÉTIENNE SCHRÉDER, CHRISTIAN CAILLEAUX
48 P., BLAKE ET MORTIMER, 16,50 €

Il y a eu un avant Blake et Mortimer d'Edgar P. Jacobs, c'était *Le Rayon U*, premier album du génie belge, et scienfictionnade publiée entre 1943 et 1944. Quatre-vingts ans plus tard, Jean Van Hamme (scénario), Étienne Schréder et Christian Cailleaux (dessin) imaginent la suite et la fin : la lutte entre l'Austradie et la Norlandie et la mainmise sur l'uradium permettant de mettre au point l'arme ultime : le rayon U (toujours lui). L'album, aventureux et coloré, fleure bon cet âge (années 1950) des intrigues naïves. **E.L.**

LOO HUI PHANG, BENJAMIN BACHELIER

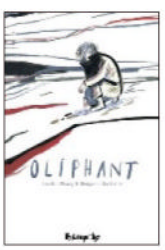
De la glace en enfer

La célèbre expédition de l'*Endurance*, menée par Ernest Shackleton, a inspiré les deux auteurs qui, laissant libre cours à leur imagination, se sont (aussi) aventurés aux confins des mondes intérieurs.

C'est une lapalissade : une œuvre (BD, livre, film…) nourrit l'imaginaire et fait voyager en des contrées intimes propres à chacun. En voilà une autre : le voyage est (souvent) source de création artistique. *Oliphant*, signé Loo Hui Phang (scénariste) et Benjamin Bachelier (dessin), opère un magnifique aller-retour entre l'un et l'autre en s'inspirant de l'expédition Endurance (1914-1917) menée par Ernest Shackleton en Antarctique ; expédition aussi terrible qu'incroyable, qui vit le bateau de l'explorateur détruit par les glaces au milieu de nulle part et l'équipage rentrer sain et sauf après mille péripéties. Ce qui fit grand bruit à l'époque.

Cet album, déployé sur 250 pages, est une sorte de réinterprétation de la réalité qui se transforme peu à peu en un voyage fantasmé, lié à la mythologie de l'Antarctique, et, plus largement, aux désirs de conquête et d'absolu. Et à chacun son boulot. Loo Hui Phang met en regard l'aventure humaine – l'expédition du capitaine Emerson et de ses vingt-sept hommes d'équipage alors que la Première Guerre mondiale éclate en Europe – et ce que l'on sait aujourd'hui des phénomènes physiques de cette terre hostile, circulation thermohaline, aurore polaire, force de Coriolis… Ce jeu de miroirs entre fiction et science est passionnant. Quant à Benjamin Bachelier, il travaille en magnifiques couleurs directes (aquarelle, encre ?) et allie l'incarnation des divers événements en un trait léger et un dessin plus libre qui laissent place à cet imaginaire commun aux marins et à l'artiste. Et sans doute aux lecteurs… ■

Éric Libiot



★★★★☆
OLIPHANT
LOO HUI PHANG, BENJAMIN BACHELIER
256 P., FUTUROPOLIS, 33 €

FUTUROPOLIS

MARINE CARTERON

Au-delà du mythe

La « reine des genres » réinterprète la guerre de Troie plaçant une figure féminine au cœur de son récit.

Tout commence cinquante-six ans avant la chute de Troie. Hésione, fille de Laomédon et de Strymo, est offerte en sacrifice à Céto, un monstre marin… Sur les rochers, le sel attaque ses plaies. Elle souffre. *« Une chouette au bec d'or se perche sur mon épaule, hulule doucement à mon oreille. Elle me murmure de ne pas m'inquiéter. Que tout va bien. Que tout est comme il faut. Comme il faut ? Pour Athéna, je n'en doute pas. Pour moi, c'est une autre histoire… »* Visuelle, cruelle, mystérieuse, cette scène d'ouverture happe le lecteur intrigué. Sera-t-il capable de plonger dans l'histoire de la guerre de Troie ? Mille fois oui ! Le parti pris de *Pallas,* nouvelle série de Marine Carteron, est aussi de se faire le porte-voix des figures féminines de la mythologie en changeant les angles de narration pour jouer ainsi avec toutes les facettes. Pour ce premier tome, le cœur de l'histoire réside autour de Pallas, la « presque sœur » d'Athéna. Il fallait une reine des genres littéraires pour oser ! Après une série entre fantasy et science-fiction *(Les Autodafeurs),* du fantastique *(Génération K)* ou encore un thriller gore *(Dix),* Marine Carteron se met au défi de captiver un néophyte en mythologie. L'une de ses forces est certainement son sens de la narration à la fois moderne et classique : Marine Carteron mêle la beauté classique et puissante des chants lyriques à une langue et une appréhension du monde contemporaines. ■ **Raphaële Botte**

★★★☆☆
PALLAS (T. I). DANS LE VENTRE DE TROIE
MARINE CARTERON
336 P., ROUERGUE JEUNESSE, 16,50 € (DÈS 15 ANS). LE TOME 2, *SUR LES FLANS DE L'IDA,* SORTIRA À L'AUTOMNE.

Mon ami l'écureuil

Deux airs éberlués dans le feuillage. À quoi ressemble une tête de meilleur ami ? Peut-être à Poc, ce champignon bonhomme assis sur un tronc d'arbre et rencontré au hasard d'une pérégrination forestière… L'écureuil créé par Olivier Tallec (la série *Les Quiquoi, La Croûte* avec Charlotte Moundlic…) en 2019 avec *C'est mon arbre* revient dans un quatrième livre. Sorti pour le printemps, l'album *Un meilleur meilleur ami* rencontre un grand succès. La timidité, les joues rosies d'émotion, le bonheur de la complicité : l'auteur illustrateur met en scène une palette de sentiments tout en subtilité et en délicatesse. Les pages se tournent au rythme du temps qui passe sous les arbres… Entre poésie contemplative et aventure en forêt, voici les dilemmes de cet écureuil bien embêté. Comment faire quand on a plusieurs meilleurs amis ? ■ **R.B.**

★★★☆☆
UN MEILLEUR MEILLEUR AMI
OLIVIER TALLEC
40 P., PASTEL, 13,50 € (DÈS 4 ANS)

DR

3 LIVRES EN PLUS

★★★☆☆
SASHA ET LE CHEVAL AILÉ
ISABELLE PANDAZOPOULOS
192 P., RAGEOT, 12,90 € (DÈS 10 ANS)

« Sasha regardait sa mère avec intensité, les traits crispés. Il détestait quand elle parlait de ce petit garçon merveilleux qu'il avait été un jour. » **Pourquoi Sasha ne grandit-il plus ? Pourquoi est-il parfois incontrôlable ? Isabelle Pandazopoulos décortique le traumatisme d'un enfant ayant fui un pays en guerre, mais la grande originalité de ce texte subtil est d'entremêler le chemin de Sasha et des épisodes ou des personnages de la mythologie. R.B.**

★★★★☆
PAULINA ET MOI
HANS LIMMER, DAVID CROSSLEY
56 P., LA PARTIE, 19 € (DÈS 6 ANS)

Pour protéger son cochon, Angelica glisse ses jouets dans un immense sac à dos. Et fugue ! Il faut le voir en images ! Hans Limmer met en scène sa famille et raconte en clichés l'aventure d'une petite fille et d'un animal. Chronique intime, roman-photo, reportage, cet album fascinant offre une approche désuète et intemporelle à la fois. Ce classique allemand de photolittérature date des années 1970. Il est publié pour la première fois en France. R.B.

★★★★☆
ISAURE ET LA FÊTE FORAINE
PAULINE ROBINSON
40 P., SEUIL JEUNESSE, 16,50 € (DÈS 4 ANS). EN LIBRAIRIES LE 5 MAI.

Grande et minuscule, seule et dans la foule, vivante et pétrifiée… Isaure déambule dans une fête foraine. Au milieu du brouhaha et des couleurs, le visage d'une petite confiseuse la happe. Pour ce premier album, Pauline Robinson pénètre l'univers forain et joue autant sur la peur que sur la fascination. Son dessin ample et coloré retranscrit la réalité de la situation tout en offrant une plongée gourmande dans un monde mystérieux et parfois inquiétant. R.B.

SILVIA FERRARA

L'enfance des symboles

Avant les premiers alphabets, nos ancêtres, par les signes et les dessins, ont fixé histoires et pensées abstraites. Cet essai engageant nous emmène à leur découverte.

Ici, nous ne sommes pas dans l'histoire de la littérature mais dans sa préhistoire : comment nos ancêtres sont-ils passés des tracés et pochoirs de l'art pariétal à l'invention des lettres ? Quels mythes se cachent derrière les premiers dessins ? Dans un style accessible et tonique, l'universitaire italienne Silvia Ferrara nous ramène aux époques lointaines où l'esprit humain, par sauts qualitatifs, s'envola vers la pensée symbolique. En se méfiant des théories à la mode – dont celle, séduisante, qui voit dans l'art pariétal le résultat de transes provoquées par l'air raréfié des grottes. En nous informant d'autres hypothèses – telle celle, issue de l'archéologie cognitive, qui perçoit dans les pochoirs de mains aux doigts manquants des traces de nombres. En refusant surtout l'idée d'un progrès darwinien, du dessin vers le symbole et du symbole à l'écriture : partout dans les grottes ornées, les dessins coexistent avec des symboles dont l'étude fut longtemps négligée. Pourquoi le plus vieux dessin d'Australie (un kangourou de 17 000 ans) nous paraît-il issu de la même esthétique que des dessins indonésiens plus vieux de trente mille ans ? Les figures de la grotte de Wadi Sura II, dans le Sahara, présentent-elles un ordre annonçant celui des lettres ? Quelle haute valeur symbolique recelaient les pièges à gibier préhistoriques, les « cerfs-volants », pour être si souvent représentés ?

Les questions sont nombreuses et les réponses incertaines, mais *Avant l'écriture* rappelle que les *sapiens* que nous sommes sont bien armés pour interpréter ces œuvres : elles sortent de cerveaux semblables aux nôtres ! Ainsi ces dessins contant l'histoire de vaches pleurant de soif dans une région saharienne en voie de désertification. Ainsi ces encoches préhistoriques qui nous suggèrent d'emblée un système mathématique. Ainsi les figures anthropomorphes de Göbekli Tepe, ornées d'animaux dont sourd une menace encore perceptible, plus de dix mille ans après leur érection… Une passionnante quête de sens. ■ **Alexis Brocas**

★★★★☆
AVANT L'ÉCRITURE (IL SALTO)
SILVIA FERRARA
TRADUIT DE L'ITALIEN PAR JACQUES DALARUN, 304 P., SEUIL, 22 €. EN LIBRAIRIES LE 5 MAI.

Perec, de A à W

La vie de Georges Perec a déjà été décortiquée en détail par l'universitaire britannique David Bellos dans sa biographie monumentale du début des années 1990, mise à jour en français à l'automne dernier. Spécialiste de Perec, qu'il a connu à la fin des années 1950 et sur lequel il a publié de nombreux travaux (c'est lui également qui a supervisé le bel *Album Perec* dans la Pléiade, en 2017), Claude Burgelin propose une biographie d'un type un peu différent. *Georges Perec* n'omet aucun élément du matériau biographique, mais privilégie l'analyse de l'œuvre. Chaque livre de Perec est traité comme une date clé dans sa trajectoire, et donne lieu à des développements passionnants, comme autant de petites monographies distinctes. À cause peut-être de l'époque de leur amitié, c'est surtout le Perec des années 1965-1975 qui semble intéresser l'auteur, celui des *Choses*, de *Quel petit vélo* et de *W*, plus que l'expérimentateur ludique de la période ultérieure, qui triomphe avec *La Vie mode d'emploi*. C'est pourquoi, peut-être, il a choisi pour la couverture une photo de Perec quasi juvénile, en 1965, avant l'apparition de l'emblématique barbichette et des cheveux bouclés. De quoi rendre justice à la complexité et à la variété de l'œuvre de Perec, dont on ne retient parfois que les exploits oulipiens, tout en attirant l'attention sur les aspects tourmentés et sombres de sa personnalité, cachés au regard, mais qui affleurent partout dans ses textes. ■ **B.Q.**

★★★★☆
GEORGES PEREC
CLAUDE BURGELIN
432 P., GALLIMARD, 24 €

DR/SEUIL

JULIEN GRACQ

Un auteur qui demeure

L'œuvre de l'écrivain se voit enrichi d'un récit inédit, *La Maison,* publié après la redécouverte d'un manuscrit.

Pendant l'Occupation, un voyageur prend chaque semaine l'autocar entre V. et A. Comme Gracq qui, à cette époque, faisait la route entre Varades et Angers, où il enseignait au lycée… Au milieu de la campagne, son attention est attirée par une maison isolée dans les ronces, incongrue, plus haute que large, comme une villa normande. Elle lui fait l'effet d'une apparition, de sorte qu'il décide un jour d'aller y voir de plus près… Ce court récit inédit, écrit sans doute entre 1945 et 1950, raconte cette exploration qui fait au narrateur l'effet d'un changement de dimension : à mesure qu'il approche de la maison, il bascule dans un univers sensuel et étrange. C'est une variation sur un thème cher à Gracq, le pas de côté, la parenthèse, liée à un moment (les vacances d'été d'*Un beau ténébreux*) ou un lieu (la forêt, le château, ou ici la maison), qui rend le personnage disponible, prêt pour le dépaysement, voire le fantastique. L'éditeur propose en fin de volume un fac-similé des deux manuscrits, la version de travail et la version mise au net. Ces documents permettent d'étudier les hésitations de l'auteur, ses choix, le travail de l'écriture. Dommage qu'il faille s'armer d'une loupe pour les déchiffrer, et que rien ne soit précisé dans la postface, par ailleurs fort intéressante, sur la redécouverte de ce manuscrit. ■ **Bernard Quiriny**

★★★☆☆
JULIEN GRACQ
LA MAISON
84 P., JOSÉ CORTI, 15 €

Premier Rand

Paru en 1936, une dizaine d'années après l'arrivée d'Ayn Rand aux États-Unis, *Nous les vivants* est son premier roman, et pour ainsi dire la première bataille de sa grande croisade contre le grand satan communiste. C'est aussi son récit le plus autobiographique : en racontant l'histoire d'une jeune femme de l'ancienne classe moyenne dans la Russie soviétique des années 1922 à 1925, confrontée à l'austérité et aux spoliations, c'est évidemment sa propre trajectoire qu'elle évoque. Malgré son adaptation au cinéma par le réalisateur italien Goffredo Alessandrini en 1942, *Nous les vivants* fut à l'époque un échec commercial. Mais il bénéficiera par la suite du phénoménal succès des autres romans de Rand, *La Source vive* et *La Grève*, pour devenir à son tour une sorte de classique américain, vendu à 3 millions d'exemplaires. ■ **B.Q.**

★★★☆☆
NOUS LES VIVANTS (WE THE LIVING)
AYN RAND
TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR ÉLIZABETH LUC, 608 P., LES BELLES LETTRES, 23,50 €. EN LIBRAIRIES LE 5 MAI.

Le monde à fleur de mots

Auteur de nombreux recueils, Grand Prix de l'Académie française pour *Où vont nos nuits perdues,* fin connaisseur de musique et d'opéra, Alain Duault nous propose avec *Le Ciel jaloux des roses* un voyage où se mêlent prose et poésie, ce qui le rend assez semblable à la vie. Guetteur confronté à la beauté du monde, pérégrin égrenant le rosaire des souvenirs, c'est aussi un maître en nostalgie, comme il convient naturellement à un amoureux de Lisbonne, de Pessoa et du fado. Le marché de Chandni Chowk en compagnie de Rudolf Noureev, la lecture inattendue de Pétrarque, les cerisiers de Kyoto, la pagode Kuthodaw en Birmanie, considérée comme « le plus grand livre du monde »… Alain Duault a le don de l'évocation délicate, pénétrée de sagesse et de sensualité. Il nous rappelle qu'une impression, une lumière, c'est aussi une aventure, un dépaysement. « *Posé sur le prunier blanc de la maison/Un oiseau se parfume de vent…* » La vie est là, dans sa saisissante immédiateté. À tant voyager, l'auteur finit inéluctablement par se découvrir lui-même. Et si ses poèmes restent la parade d'une plaie intérieure, ils apparaissent ici d'une nature apaisée. On pourrait même dire bienfaisante. ■ **Serge Sanchez**

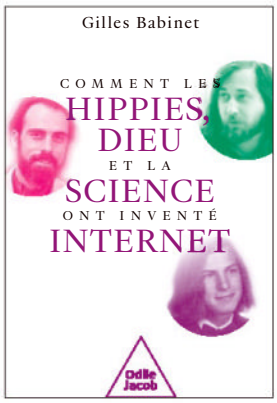
★★★★☆
LE CIEL JALOUX DES ROSES. POÈMES CARNETS DE VOYAGES
ALAIN DUAULT
144 P., GALLIMARD, 16 €

LOUIS MONIER/BRIDGEMAN IMAGES - FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

Gilles Babinet

Comment les hippies, Dieu et la science ont inventé Internet

Des hippies, Dieu, des militaires mais aussi des conservateurs, des rêveurs, des financiers, des gourous… Il en a fallu du monde pour arriver à aujourd'hui. À ce moment précis où, collectivement, face au développement de l'intelligence artificielle, nous nous interrogeons : où va-t-on ? faut-il faire une pause ? sommes-nous dépassés ? Des pauses, il n'y en a pas eu beaucoup dans cette histoire qui part des militaires, passe par des idéalistes promoteurs de monde alternatifs pour arriver à des entreprises plus grosses et influentes que les États. *« Si les technologies façonnent notre monde et finalement définissent la façon dont nous interagissons avec celui-ci, celles-ci n'apparaissent pas non plus par hasard. »* Dans ce domaine comme dans les autres, l'Histoire – même récente – éclaire le présent. Gilles Babinet, l'un des spécialistes français des nouvelles technologies, raconte notamment comment *« l'idéologie techno-hippie californienne des années 1970 avec ses communautés »* a été remplacée par *« la mythologie reaganienne » « entièrement structurée autour de la notion d'émancipation individuelle ».* Dans *Comment les hippies, Dieu et la science ont inventé Internet,* on croise des personnalités étonnantes comme Robert Metcalfe, des lois devenues fondamentales comme la loi de Moore. On apprend que les projets de certains gourous sont effrayants, mais que les rêves communautaires d'*open source* sont toujours sous-jacents et que les acteurs de cette incroyable histoire veulent tout simplement *« soulever le monde ».* ■ **Aurélie Marcireau**



COMMENT LES HIPPIES, DIEU ET LA SCIENCE ONT INVENTÉ INTERNET
GILLES BABINET
240 P, 22,90 €. COPYRIGHT ODILE JACOB.
EN LIBRAIRIES LE 10 MAI.

ALIX DEBUSSCHE

BIO EXPRESS

1979
À 12 ans, Gilles Babinet s'initie à l'informatique sur l'ordinateur d'un copain. Il passe son bac en candidat libre en 1987, à 20 ans, et l'obtient… de justesse. C'est le seul diplôme qu'il revendique.

2000
Après avoir fondé deux entreprises en dix ans, il crée sa première start-up, Musiwave, spécialisée dans les services de musique pour mobiles. Elle sera plus tard revendue à Openwave qui la vendra à son tour à Microsoft.

2014
Il est nommé « digital champion » par la Commission européenne, auprès de la commissaire Nelly Kroes. En tant que représentant de la France, son rôle est de développer la conscience de l'importance du potentiel du monde numérique. Il est également vice-président du CNN (Conseil national du numérique), dont il a été le premier président.

CHAPITRE I
LA PRÉHISTOIRE D'INTERNET
De l'importance des idéologies

Ce qui relie tous les protagonistes évoqués dans ce livre se résume à la puissance du contexte politique et idéologique de la révolution numérique. Chaque personnage a participé à différents titres à son élaboration, et chacun s'inscrivit si bien dans le creux de son présent qu'il en devint l'histoire. Ensemble, ils montrent combien la Silicon Valley est une remarquable affaire de foi, de démesure, de marginalité, de conflits géopolitiques et surtout d'idéologies, sans lesquels rien de tout ce qui est aujourd'hui ne serait.

Il est vertigineux de constater à quel point ce sont ces idéologies dominantes, ayant parcouru les années 1950 jusqu'à aujourd'hui, qui ont façonné l'Internet tel que nous le connaissons. Ainsi de celles prévalant dans le contexte de la guerre froide évidemment : la cybernétique était alors une discipline essentiellement militaire et le premier ordinateur électromécanique a permis rien de moins que de changer le cours de la guerre en cassant le code nazi de la machine Enigma. Puis ce seront des militaires qui inventèrent Internet quelques décennies après. Ces deux événements donnant une connotation évidemment très guerrière aux technologies cybernétiques, connotation qui perdure aujourd'hui sous différentes formes.

L'idéologie qui prévalait alors dans les cercles militaires était un curieux mélange de contrôle et de lâcher prise, ou de commandement et de délégation, dans un contexte de confrontation avec l'URSS, de montée du mouvement maccarthyste, des courants isolationnistes, etc.

L'expérience acquise lors de la Seconde Guerre mondiale, où le renseignement et les prémices de la cybernétique avaient joué un rôle majeur, restait prégnante dans l'état-major américain, même si ces notions n'étaient pas forcément nouvelles : il y a deux mille cinq cents ans, Sun Tzu rappelait déjà dans son magistral *L'Art de la guerre* combien l'information et son transport sont fondamentaux.

> Tâche de savoir où se trouve ton ennemi et ne lui laisse pas savoir où tu te trouves. […]
> Le lieu, l'heure et le jour du combat sont […] une affaire de calcul sur laquelle il ne faut pas te négliger.

Ces besoins impératifs de transport et de calcul ont été résumés dans une publication de recherche de 1948 titrée : « Une théorie mathématique des communications ». Celle-ci fit tant effet sur le système militaire américain que ses premières ébauches furent classifiées. Son auteur, Claude Shannon, fut l'un des chercheurs les plus brillants que connut la révolution numérique.

Ce monde militaire sera, deux décennies durant, à l'épicentre de la cybernétique. À son image, il construira des appareils monolithiques, imposants, intimidants, dont l'existence même ne sera connue que par de rares initiés.

Comment qualifier cette époque initiale autrement que d'ère du « proto-Internet » tant il s'y passe un grand nombre d'événements fondateurs ?

Car cette même époque où les militaires commençaient à définir ce que deviendrait Internet se situait au cœur des Trente Glorieuses, une ère où tout était possible, où l'Amérique connaissait des mouvements sociaux tels qu'elle n'en a plus jamais connu depuis, où les hippies rêvaient de refonder l'Amérique. Où Dieu était devenu psychédélique grâce au LSD. Ce mouvement aura également de profondes implications sur ce que deviendra la révolution cybernétique. Sa première préoccupation sera de voler le feu cybernétique des mains du complexe militaro-industriel pour le disséminer au sein de ses communautés. L'objectif était alors de disposer d'un pouvoir décentralisé, créatif et autonomisant. Cette intention réussira au-delà de toutes les espérances, avec l'émergence de la micro-informatique, directement initiée par quelques protagonistes du mouvement hippie. Son effet de traîne sera remarquablement long : d'une certaine façon, Wikipédia et la mouvance *open source* sont de lointaines conséquences de cette ère.

Il n'y a d'ailleurs pas nécessairement de rupture aussi tranchée qu'on pourrait le penser entre le monde des militaires et celui des hippies : car tous deux évoluaient alors dans des logiques collectives, tous deux avaient des besoins de synchronisation, d'autonomie, et d'organisation reposant sur des principes de subsidiarité, c'est-à-dire mêlant directives venant d'en haut et prise d'initiatives au niveau local.

IL N'AURA PAS FALLU VINGT ANS POUR PASSER D'UNE ÈRE UTOPIQUE À UNE AUTRE, QU'IL EST DIFFICILE DE QUALIFIER AUTREMENT QUE DE DYSTOPIQUE

Puis survint la révolution conservatrice avec l'élection de Reagan, de Thatcher, et les crises pétrolières. Les rêves de communautés se dissoudront peu à peu dans le projet conservateur, pour lequel l'entrepreneuriat et la réussite individuelle sont des valeurs cardinales. Les initiatives collectives devinrent suspectes, décriées. C'est l'ère des marchands, des start-up de la Bourse, des fonds d'investissement et de la montée en puissance du Web. Son apogée, ce sera le cloud, dont l'une des caractéristiques clés est de permettre de concentrer d'immenses quantités de richesses tout en dévoyant la promesse de décentralisation.

Au XXIe siècle, non seulement la révolution numérique semble avoir été accaparée par quelques méta-entreprises aux valorisations se comparant à la richesse produite par de grandes nations, mais de surcroît on découvre que les États – et pas les moins démocratiques – espionnent de façon industrielle des centaines de millions d'individus.

Se souvient-on seulement que, dans les années 1990, il était presque unanimement admis qu'Internet allait mettre fin à l'ignorance et à toutes formes de superstitions, permettre aux plus déshérités d'accéder à l'éducation, achever le règne des dictateurs grâce à la transparence ? Il n'aura pas fallu •••

vingt ans pour passer d'une ère utopique à une autre, qu'il est difficile de qualifier autrement que de dystopique.

Aujourd'hui, en accompagnement de la montée des régimes illibéraux et des idéologies qui les soutiennent, se développe un ensemble de technologies coercitives et de contrôle des masses.

L'avènement de la 5G, vu comme un symbole d'un numérique devenu essentiellement consumériste, a été l'occasion de l'expression d'un rejet, parfois de façon spectaculaire et même violente.

Peut-être n'est-ce pas immédiat, ni quantifiable de façon précise, mais il semble difficile de nier qu'il existe un lien entre les idéologies qui portent une époque et la nature des technologies qui naissent dans ce contexte. En retour, ces technologies entraînent de nouvelles formes d'usages qui renforcent généralement l'idéologie qui les a portées et parfois, mais plus rarement, leur donnent une nouvelle orientation.

À une époque où la démocratie paraît en péril dans bien des régions du monde, où les régimes autocratiques semblent recommencer à se développer, où la désinformation fait florès et où le complotisme devient une préoccupation généralisée, doit-on craindre que les technologies n'en viennent disproportionnellement à servir ces nouvelles réalités ? Une fin tragique de l'histoire technologique est-elle déjà écrite ?

Ce n'est pas si sûr. Car deux événements majeurs sont à prendre en compte : la révolution climatique d'une part, qui ne concède aucune forme d'échappatoire, et qui nécessitera un dépassement de la recherche de glorification individuelle, afin de répondre à un défi avant tout collectif ; et l'autre concernera l'évolution prévisible des technologies numériques, qu'on les appelle Web3 ou quoi que ce soit d'autre. Or, la jonction de ces deux événements semble pour ainsi dire inéluctable, avec pour conséquence probable de remettre le projet initial des pères de la révolution cybernétique des années 1960 à sa place initiale : celle de technologies collaboratives, allant bien au-delà de la discorde et des biais dépressifs qui les caractérisent largement aujourd'hui.

Comment les technologies définissent la façon dont nous voyons le monde

Ma grand-mère, née en 1900 et disparue en 1999, a vu un monde nouveau se créer sous ses yeux. Lorsqu'elle était petite, habitant rue Jacob, au cœur du quartier Latin, à Paris, sa mère l'envoyait chercher le lait dans une ferme située peu après la station de métro La Motte-Picquet-Grenelle, au-delà des vestiges de l'Exposition universelle, là où cohabitaient alors quelques usines, des champs, les restes des fortifications et quelques fermes. Un territoire en transition, pas encore urbanisé, mais ayant déjà subi les conséquences de deux ères industrielles, dont une en pleine expansion. C'était un trajet quotidien, qu'elle ne cessa d'effectuer que lorsque la ferme disparut et qu'un laitier entreprit de desservir son quartier.

Elle me fit un jour observer que, de toutes les techniques qu'elle avait vues naître puis prendre leur ampleur, c'était le réfrigérateur – le Frigidaire comme elle le disait – qui l'avait le plus perturbée. De son point de vue, cet appareil révolutionnaire avait largement participé à faire disparaître le monde d'avant : une société de solidarité nécessaire. Dans la mesure où la nourriture ne pouvait pas être conservée au-delà d'une ou deux journées, il était impératif de pouvoir donner ce qu'on avait en trop, à ses voisins de palier ou de l'immeuble. Elle me conta combien, au sein de son immeuble, on ne cessait ainsi de s'entre-alimenter. On cuisinait ce qu'on avait acheté le jour même au marché et si d'aventure il en restait, ce qui arrivait souvent, on allait proposer ça à ses voisins qu'on connaissait bien et à ceux qu'on connaissait moins bien. Si on avait trop acheté, si un cousin de la famille ne se montrait pas à déjeuner, dès qu'on en avait trop ou que ça risquait de devenir avarié, on donnait. La réciprocité étant de mise, si bien qu'au bout de quelque temps chaque visage de l'immeuble devenait familier, ses joies et ses malheurs étaient nécessairement connus, parce qu'on échangeait un peu sur le pas de la porte. De rencontre en rencontre, on savait mieux à qui on avait affaire.

On peut facilement concevoir qu'une société reposant sur des principes de solidarité, pour ainsi dire quotidiens, aura par définition une plus forte capacité d'intégration – le monsieur du troisième qui ne parle pas très bien français n'en est pas moins très sympathique – et de cohésion – je passerai voir la petite dame du cinquième qui est malade pour lui demander si elle n'a besoin de rien. Une technologie anodine – le Frigidaire – peut donc avoir des conséquences significatives sur les relations entre les individus composant une société, en arrêtant brusquement des interactions structurées par l'entraide alimentaire.

Une organisation humaine qui a structurellement besoin de solidarité pour fonctionner harmonieusement n'a pas la même nature qu'une autre société où l'on peut être totalement isolé de son voisin, en commandant tout ce dont on a besoin en quelques effleurements de doigts et pour laquelle jeter jusqu'à un tiers de la nourriture qu'elle consomme est un acte banal.

Les technologies façonnent donc notre rapport à l'autre, à la réalité. Comme l'observait le philosophe Jacques Ellul, elles définissent de façon essentielle la relation que l'humanité entretient avec le réel. Elles ne sont pas neutres, et à l'exemple du Frigidaire elles peuvent profondément restructurer la façon dont nous interagissons les uns et les autres. Elles déterminent la façon dont nous percevons l'univers.

Cet exemple du Frigidaire n'est pas isolé ; la Renaissance, par exemple, s'inscrit profondément dans une dynamique technologique, même si ce n'est pas ce que nous content les livres d'histoire qui s'en tiennent aux œuvres d'art pour caractériser cette époque : l'avènement des États, souvent expliqué comme l'aboutissement d'un processus essentiellement politique, ne doit pas masquer l'importance qu'ont eue un certain nombre de technologies, dont celles qui les concernent le plus directement comme détenteurs de la violence légitime : les armes à feu. Si l'invention du canon advient à la fin du Moyen Âge, celui-ci ne devient décisif sur le champ de bataille qu'à compter de la Renaissance. Parce qu'il permettait désormais de mettre à bas n'importe quelle muraille de château fort, il rendit rapidement désuet l'échelon du potentat local. Parce qu'il fallait d'importantes capacités financières pour mettre en œuvre les techniques de fabrication, mais aussi pour construire les citadelles surclassant les châteaux forts, capables de résister à ces mêmes canons, cela donna peu à peu un avantage aux grands ensembles économiques que constituent les États.

D'autres technologies sont également apparues durant ce laps de temps : la boussole, pour sécuriser les transports maritimes ; la comptabilité double, pour éviter la prévarication et disposer d'une meilleure rigueur budgétaire ; le billet de banque (*notta di banco* en Italie), pour faciliter la mobilisation du capital là où il est requis ; et bien entendu la presse à imprimer, qui rend possible la large diffusion des savoirs et des techniques. Tout cela permit au monde occidental de se structurer d'une façon radicalement différente de ce qu'il avait été jusqu'alors.

Mais si les technologies façonnent notre monde et finalement définissent la façon dont nous interagissons avec celui-ci, celles-ci n'apparaissent pas non plus par hasard. Au départ, nous rêvons. Nous rêvons de machines, nous les pensons, puis nous les concevons, et enfin nous les fabriquons. Celles-ci deviennent notre réalité, elles changent les paysages, et seulement là génèrent-elles à leur tour une nouvelle réalité. Dans notre monde contemporain, les machines sont ainsi une part « naturelle » de notre réalité : le machinisme y a modelé le paysage, construisant voies de chemin de fer, ponts et tunnels qu'on décrit désormais comme des « ouvrages d'art » et qu'on protège parfois au même titre que les espèces vivantes en voie de disparition. Dans ce contexte, l'Internet est en train de devenir « naturel », au même titre qu'une vieille usine, un pont ouvragé, une ancienne gare. Ces ouvrages – et Internet – font désormais partie du paysage ; ils nous modèlent, ils modèlent notre réalité, et en retour nous les rêvons, nous les pensons, nous les concevons, nous les fabriquons.

CHAPITRE 2
L'ÈRE CYBERNÉTIQUE
1958. Le temps des militaires

Si l'on vous disait que le monde moderne, celui de TikTok, des ados vissés trois heures par jour sur leur mobile, de la confrontation technologique entre la Chine et les États-Unis, des géants du numérique, est largement le fait des communautés hippies qui ont déferlé sur la Californie dans les années 1960 et de l'effervescence qui entourait les publications de science-fiction de l'époque, vous seriez parfaitement en droit de ne pas le croire.

Comment est-ce possible ? Il sera ici épargné au lecteur un exposé détaillé sur l'origine de la révolution numérique. On pourra néanmoins brièvement rappeler quelques noms et détails de cette épopée. Ainsi, le terme « algorithme », l'un des mots les plus communs du numérique, inaugure cette série de portraits, car il découle du nom d'un mathématicien arabe célèbre, Al-Khwârizmî, qui vécut au IXe siècle, et qui définit une méthode pour résoudre une catégorie de problèmes, ou encore un modèle séquentiel, car s'exprimant par étapes. On comprendra que les calculs faits à l'intérieur des microprocesseurs peuvent particulièrement se résumer comme tels, tant la complexité nécessite d'y appliquer des méthodes parfois d'un niveau de sophistication ultime. Puis viendront de nombreux autres mathématiciens : le Français Blaise Pascal, qui inventa le premier des calculateurs mécaniques, sensiblement plus automatisé que le boulier qui le précédait. Plus proche de nous se situe Alan Turing, désormais célèbre depuis qu'un film lui a été consacré (*Imitation Game* de M. Tyldum en 2014). Turing offrit une contribution majeure au retournement du rapport de force en faveur des Alliés lors de la Seconde Guerre mondiale. Ses états de service ne l'ont pas empêché de devenir malgré lui une forme de personnage tragique shakespearien : il fut martyrisé par la justice britannique en raison de son homosexualité, au point de subir la castration chimique, et d'en venir au suicide. Cette biographique dramatique en ferait presque oublier que Turing est l'un des pères de l'informatique moderne puisqu'il fut le premier à concevoir un appareil de calcul électromécanique d'une envergure inégalée à l'époque.

L'armée et la science-fiction

Quant à Internet, si vous avez un peu de culture cybernétique, ce que vous croyez probablement, c'est qu'il a été inventé pendant la guerre froide, par une agence militaire très particulière, tournée vers l'innovation de rupture. Et ça ne serait pas totalement faux. Mais ce serait omettre de rendre hommage à toute une série d'acteurs, plus ou moins connus, plus ou moins allumés, idéalistes, cyniques, voire carrément malveillants, qui ont pris part, consciemment ou non, à cette épopée.

Pour revenir à cette fameuse organisation, elle a bien existé et elle a tenu en réalité un rôle central. De toute façon, dès qu'on parle d'Internet, il est difficile d'ignorer le rôle de la commande militaire, et en particulier lorsqu'elle émane de l'agence pour l'innovation de rupture – l'Arpa (Advanced Research Projects Agency), qui deviendra la Darpa en 1972 (D pour Défense). Celle-ci fut fondée en 1958 en réaction au lancement du premier satellite artificiel, le Spoutnik, par les Soviétiques, un an plus tôt. Le contexte était alors celui d'une confrontation de plus en plus directe avec l'URSS où, sur fond de course aux armements, les technologies, notamment cybernétiques, prenaient une place croissante. Au-delà même du Spoutnik, la période était remarquablement propice à d'importantes innovations : les avions passaient de l'hélice au réacteur et, chemin faisant, franchissaient le mur du son ; la bombe de Hiroshima se voyait supplantée par une autre à hydrogène, des centaines de fois plus puissante. Frigidaire, téléphone, télévision… devenaient des produits de masse dont la première conséquence était de changer la vie des foyers.

VICTOR KORNIYENKO/WIKIMEDIA COMMONS

L'INFO EN PLUS

La vie de Gilles Babinet n'est pas banale. Cette figure de la Tech est adepte de la déconnexion régulière, il fait deux heures de méditation par jour. Passionné par le Sahara, il s'y est rendu des dizaines de fois. Ce fin connaisseur des grands entrepreneurs a vécu durant cinq ans dans un squat à Clamart, en banlieue parisienne (entre 1995 et 2000).

PETER SLOTERDIJK

Le gris en grâce

Après les formes, l'éminent penseur allemand livre une *« théorie politique des couleurs »* à partir de la plus insaisissable et ambiguë d'entre toutes, et, de ce fait, la plus philosophique.

La zone qui sépare le noir et le blanc, espace intermédiaire entre le pour et le contre, entre le oui et le non, est souvent désignée comme une « zone grise ». D'où la phrase liminaire de Peter Sloterdijk, penseur allemand le plus important de sa génération (il est né en 1947) : *« Tant qu'on n'a pas pensé le gris, on n'est pas un philosophe. »* Il y a là plus qu'une plaisanterie. D'un livre à l'autre, Sloterdijk n'a cessé de ramener la politique, la morale ou l'histoire à des questions de préférences esthétiques. Sa trilogie « Sphères » explorait les motifs des bulles, des globes et des écumes comme des manières pour l'être humain de se façonner lui-même, en lien avec son environnement. Après cette réflexion sur les formes géométriques qui définissent nos vies, il semblait naturel d'aborder la couleur – on s'étonne même que Sloterdijk n'y soit pas venu plus tôt. Or, le gris n'est pas seulement la plus ambiguë de toutes les couleurs et, comme telle, la plus philosophique. Dans un spectaculaire raccourci, il soutient qu'entre le XIXe et le XXe siècle l'événement principal pour la conscience humaine pourrait se décrire comme une tendance à un daltonisme délibéré, consistant à ne plus retenir du monde que *« la mise en place d'une tonalité fondamentale transformée »*, ramenant tout le spectre de la lumière à une échelle de nuances de gris. En d'autres termes : *« la désymbolisation et la déhiérarchisation ont privé de sa teneur l'ancien ordre des couleurs et ont neutralisé sa violence »*. Comprendre ce phénomène, c'est partir à la découverte de réalités que nous laissons souvent, par paresse ou par peur, entièrement inaperçues.

UNE EXPRESSION DE L'INAPERÇU

Avec *Gris,* Sloterdijk remonte donc à Platon, qui introduit le gris en philosophie par les silhouettes que les hommes prennent pour des choses dans la fameuse caverne : le gris désigne alors cette réalité située entre l'ombre de la matière et la lumière de l'intelligible. Pourtant, comme une couleur ne saurait consister seulement en privation de clarté, Sloterdijk rebondit bientôt sur Hegel et sur Nietzsche pour lui redonner toute sa vitalité, avant de présenter d'une manière originale la pensée de Heidegger : surfant entre l'ennui et l'angoisse, celui-ci aurait *« élargi la zone de possibilité d'exprimer l'inaperçu »*. Même lorsque les concepts sont difficiles, Sloterdijk les brasse avec tant d'aisance et d'humour que l'on se laisse prendre à sa métaphore littéralement

SUSANNE SCHLEYER/AKG-IMAGES

grisante, qui incite à considérer les options philosophiques comme des manières de regarder de telle ou telle manière les mondes visibles et invisibles. Lorsqu'il étend sa réflexion à la « *théorie politique des couleurs* », comment ne pas trembler ? Depuis les blasons aristocratiques jusqu'aux cartes des partis, il donne à percevoir la manière dont les couleurs ont quitté notre perception de l'espace politique. Et pour cause : la grise bureaucratie l'a envahie… Sans être historien, Sloterdijk peut ainsi se livrer à une promenade savante d'un siècle à l'autre, relisant les événements à une distance mesurée où seuls se perçoivent leurs tons. Alors, il peut identifier les grisailles « *dès que l'ordre présente des défaillances sans que le chaos soit pour autant bienvenu* », « *là où les irrégularités sont entre elles* ». En se tournant du côté du ciel, où règne le « *gris spectral* » de diverses théologies, il a même l'audace d'interpeller Mani lui-même (le père du manichéisme, autrement dit d'une vision contrastée entre le bien et le mal, le noir et le blanc…), et parvient à retrouver dans ses textes l'« *éloquente non-couleur* ». Selon Sloterdijk, même la photographie et le cinéma n'auraient intégré les couleurs que pour cacher le gris de l'insignifiant, du quotidien, du banal qui les envahissent aujourd'hui…

Cependant, à étendre indéfiniment le sens de « gris », Sloterdijk file peut-être trop la métaphore : on finit par perdre la conviction, si forte au départ, qu'il parle bel et bien d'une réalité sensible, et non d'objets disparates qui se laissent porter au hasard de ses associations d'idées. « *La vérité est grise,* insiste-t-il, *dans la mesure où elle est concrète, cuite à partir du différent et des choses opposées.* […] *Grise et précise est toute bonne théorie.* » Pourquoi pas. Car il y a dans cette manière d'écrire et de penser l'introduction en philosophie d'un art de coloriste inédit. Et tout bien réfléchi, « *l'art de vivre n'est-il pas plus qu'un mot vite dit pour désigner la discipline, difficile à acquérir, qu'est la science des zones grises* » ? ■ **Maxime Rovere**

EXTRAIT À DÉCOUVRIR
EN SCANNANT CE QR CODE

★★★★☆
GRIS. UNE THÉORIE POLITIQUE DES COULEURS (WER NOCH KEIN GRAU GEDACHT HAT)
PETER SLOTERDIJK
TRADUIT DE L'ALLEMAND PAR OLIVIER MANNONI, 336 P., PAYOT, 26 €

Œuvres au noir

Cet ouvrage collectif dirigé par MARIE-JEANNE ROSSIGNOL et MICHAËL ROY réunit des textes d'auteurs peu connus ou oubliés. Des intellectuels noirs ayant traité de l'esclavage, de la colonisation ou encore du racisme. Un trésor d'anthologie.

En 1808 paraissait *De la littérature des nègres*, première anthologie de la littérature noire des Amériques, publiée par l'abbé Grégoire. Sur le modèle de cet ouvrage publié à l'aube du XIXe siècle par un « *prêtre des Lumières* », les chercheurs et chercheuses à l'origine de la présente *Anthologie de la pensée noire* se focalisent sur une période longue courant du XVIIIe au début du XIXe siècle, qui traverse « *l'ère des révolutions* », et exhument des textes d'auteurs états-uniens et haïtiens peu ou mal connus. Divisé en cinq grandes thématiques, l'ouvrage introduit la dizaine de textes qui composent chacune d'entre elles par une mise en contexte historique et littéraire. D'une très grande diversité formelle, les poèmes se mêlant aux récits d'évasion, l'éditorial de journal à l'extrait de journal intime, le pamphlet à la lettre adressée à Thomas Jefferson, cette anthologie remplit sans nul doute l'objectif revendiqué d'enseigner « *un trésor de la littérature antiraciste des siècles passés* ». ■ **Eugénie Bourlet**

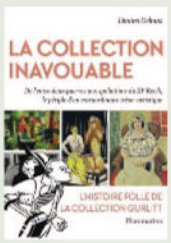
★★★★☆
ANTHOLOGIE DE LA PENSÉE NOIRE. ÉTATS-UNIS ET HAÏTI (XVIIIe-XIXe SIÈCLES)
MARIE-JEANNE ROSSIGNOL, MICHAËL ROY (DIR.)
480 P., HORS D'ATTEINTE, 25 €

AUDREY SOVIGNET

MARQUE-PAGE
par Xavier Le Clerc

L'envers du tableau

En février 2012, à Munich, des policiers frappent à la porte de Cornelius Gurlitt, 79 ans, qui finit par anxieusement leur ouvrir. Les agents découvrent alors une collection inestimable de toiles *« entassées sur des étagères »* ou *« derrière des boîtes de conserve »*. Le vieil homme avait caché durant un demi-siècle des chefs-d'œuvre de Renoir, Cézanne, Courbet, Chagall, Picasso, Delacroix, Munch, Liebermann… *« Près de mille trois cents pièces au total, que beaucoup pensaient détruites, encloses dans les méandres du passé, qui ressurgissent. »* Son trésor – hérité de son père Hildebrand Gurlitt, maître du marchandage d'art dégénéré et spolié, autorisé par Hitler et Goering – est saisi. *« Après la mort de Cornelius, on retrouve à l'hôpital une valise oubliée. À l'intérieur : une œuvre sur papier de Monet de 1864,* Vue de Sainte-Adresse, *qu'il conservait avec lui. »*
Dans *La Collection inavouable* (sous-titré *De l'entre-deux-guerres aux spoliations du IIIe Reich, le périple d'un extraordinaire trésor artistique*), Dimitri Delmas enquête *« tant sur la provenance des œuvres retrouvées que sur le parcours de leurs auteurs, des artistes interpellés par leur époque »*. Les très belles reproductions impressionnistes, cubistes et expressionnistes, les photos d'archives ainsi que les planches de bande dessinée conçues par Laureline Mattiussi nous entraînent dans l'ineffable brutalité du XXe siècle. *« Si indécent cela soit-il, l'histoire des images est toujours une histoire du regard. »* La force de ces pages étourdissantes de beauté reste, nous semble-t-il, de ne jamais omettre l'envers du tableau, au premier chef les victimes du nazisme.



★★★★☆
LA COLLECTION INAVOUABLE
DIMITRI DELMAS
264 P., FLAMMARION, 27 €.
EN LIBRAIRIES LE 3 MAI.

3 RAISONS DE LIRE

CLÉMENT ROSSET

Retrouver le sens du réel

C'est parce que les hommes s'efforcent de fuir le réel qu'ils le doublent dans tous les sens du terme, rêvant d'autres réalités afin de ne pas voir la seule qui leur est donnée. De là prolifère, pour le regretté Clément Rosset, disparu il y a tout juste cinq ans, tous les philosophes contempteurs du réel. Par « réel », Rosset entend la réalité commune, sensible, l'existence ramenée au seul fait qu'elle existe. Le réel irréductible à ses raisons d'être, comme un endroit dont il n'y aurait pas d'envers.

Un tragique compatible avec la joie

Le réel est là, dans sa plénitude brute, dans son immédiateté, dans son idiotie, et il faut se mettre à son école qui est, au fond, la seule qui vaille. Il n'y a donc pas d'échappatoires possibles.
C'est le côté tragique de l'existence : il n'y a rien que la réalité rugueuse (ou molle) à étreindre. Pourtant, Rosset invite à y découvrir paradoxalement le mystère de la joie.

Une fête de la pensée sans jargon ni emphase

Lire Rosset – notamment le récent *Dialogue avec la faiblesse* – permet de trouver (ou de retrouver) le goût du monde, le sens de l'ici-bas, invite à appréhender le réel sans ses doubles illusoires, qui sont moins une perception illusoire, que l'illusion d'une perception. Avec lui, hors de tout inutile jargon, la pensée est une fête et se fait promenade joyeuse au cœur du réel et de ses doubles. **Jean Montenot**

*À noter aussi la parution d'*Entretien avec un dévoyé* (Le Passeur) de Clément Rosset, et de *Rosset, philosophe du tragique* de Santiago Espinosa (PUF).

★★★★☆
DIALOGUE AVEC LA FAIBLESSE* SUIVI DE *LE MONDE ET SES REMÈDES
CLÉMENT ROSSET
288 P., PUF., 27 €

MICHEL FOUCAULT

L'acmé d'une pensée

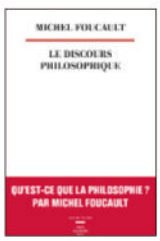
Écrit en 1966, *Le Discours philosophique* livre une réflexion majeure et inédite sur la naissance et les mutations de la philosophie occidentale.

À sa mort en 1984, Michel Foucault avait proscrit toute édition posthume de ses inédits. On doit donc remercier Daniel Defert, son ancien compagnon et exécuteur testamentaire disparu récemment, de lui avoir été infidèle… Les 209 pages manuscrites titrées *Le Discours philosophique* qui dormaient dans les cartons proposent en effet une vision très originale de l'évolution de ce dernier, de son émergence au XVIIe siècle avec Descartes à aujourd'hui, en passant par les deux mutations décisives opérées par Kant puis par Nietzsche.

Pour bien saisir le propos de Foucault, il faut différencier la philosophie de son « *discours* ». Car si on philosophe depuis les Grecs, il n'est apparu, selon lui, de « *discours philosophique* » que lorsque celui-ci s'est séparé des autres discours qui l'environnaient – le religieux, le scientifique, le quotidien et le « fictionnel » (littéraire) – jusqu'alors entremêlés. La philosophie occidentale en tant que discours est donc un fait historique de culture, qu'on peut dater précisément et dont les formes ont changé avec le temps. De la recherche d'un fondement ultime de la pensée que Descartes logeait dans la certitude de l'ego, le discours philosophique est ainsi passé avec Kant et sa critique de la métaphysique à une anthropologie – il s'est humanisé et relativisé –, puis il a explosé sous les coups de boutoir du « *philosopher au marteau* » de Nietzsche, (re)brouillant les frontières avec les discours poétique et religieux. La philosophie se pose depuis en une « *entreprise de diagnostic du présent* », qui traverse toutes les disciplines, la sociologie, la psychologie, l'histoire, etc., et dont la tâche consiste à « dire ce qu'il y a » autour de nous, afin de rendre visible ce qui nous est si familier que nous ne le voyons plus…

Ce récit décalé tient du plaidoyer *pro domo*. Foucault le clôt par des considérations sur le travail ethnologique autour de l'« *archive-discours* », condition, plus tard, de sa quête « *généalogique* ». Mais, par sa finesse d'analyse, son érudition et son style hanté, *Le Discours philosophique* est aussi une œuvre en soi, à dresser tout en haut de la pile des nombreuses réflexions sur l'énigme du « Qu'est-ce que la philosophie ? ». ■

Patrice Bollon



★★★★★
LE DISCOURS PHILOSOPHIQUE
MICHEL FOUCAULT
ÉDITION ÉTABLIE PAR FRANÇOIS EWALD, 320 P., SEUIL, 24 €.
EN LIBRAIRIES LE 12 MAI.

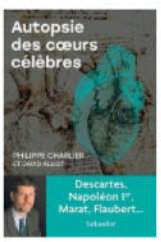
JACQUES VIOLET/AKG IMAGES

Le roi à lire

Comme tout grand classique, Shakespeare est toujours d'actualité. Michael Edwards, homme de lettres anglais devenu académicien français en 2013, publie son premier livre entièrement consacré à Shakespeare. On y trouve une originale « lettre à Shakespeare » et de stimulantes réflexions sur le statut de personnage ou la place du spectateur. Dans un chapitre sur Hamlet, il écrit : *« On n'explique pas Hamlet, je me donne des repères afin de comprendre pourquoi. »* Le lecteur y trouvera aussi des repères pour se mouvoir dans le monde étrange de Macbeth ou entendre le rire de Falstaff, *« endetté, alcoolique, lubrique, malhonnête et passablement poltron ». La Folie Shakespeare* offre enfin un brillant tableau de la clinique des fous shakespeariens. Complément idéal à ce livre, les contributions réunies, sous la direction d'Isabelle Alfandary et Marc Goldschmit, dans *Shakespeare et les philosophes* (Manucius) explore *« la démesure réglée du théâtre shakespearien ».* Au carrefour de perspectives croisées, incluant l'histoire et la psychanalytique, s'y déjoue et parfois s'y dénoue l'opposition, voire le dédain mutuel, du philosophe pour le théâtre et celle du théâtre pour la philosophie. Deux invitations à lire ou relire, à défaut de le voir sur une scène, le plus étonnant et détonant des dramaturges. ■

J.M.

★★★☆☆
LA FOLIE SHAKESPEARE. UNE ÉTRANGE EXUBÉRANCE
MICHAEL EDWARDS
192 P., PUF, 18 €



★★★☆☆
AUTOPSIE DES CŒURS CÉLÈBRES
PHILIPPE CHARLIER, DAVID ALLIOT
240 P., TALLANDIER, 19,90 €

Histoires au scalpel

Philippe Charlier aime faire parler les morts. Médecin légiste et anthropologue, il utilise, dans *Autopsie des cœurs célèbres,* une technologie nouvelle : la protéomique. L'identification des protéines permet de nouvelles analyses en paléopathologie pour déterminer si l'individu était porteur d'une maladie génétique ou suivait un traitement. Utilisée en criminalistique pour résoudre des *cold cases,* elle répond aussi à quelques questions historiques. D'Henri IV à Descartes en passant par Picasso, tous passent sous le microscope de l'auteur. On suit le médecin sur les traces des restes de Descartes, qui a beaucoup voyagé *post mortem*. Le philosophe serait mort d'un rhume ayant dégénéré en pneumonie. Pourquoi le révolutionnaire Marat passait-il son temps dans sa baignoire ? Le malheureux souffrait le martyre à cause de maladies de peau. Médecin, il se soignait en se plongeant dans une *« eau sulfurisée à l'odeur infecte ».* Quant à Napoléon, a-t-il été empoisonné ? Réponse dans ces pages. On découvre avec étonnement comment les pathologies de certains auteurs comme Jules Verne ou Mary Shelley expliquent en partie leurs écrits. Ou quand poussières et squelettes éclairent histoire et littérature. ■

Aurélie Marcireau

QUE VAUT ?

LE PAMPHLET D'OVIDIE

« Ne plus laisser aux hommes aucune porte ouverte, ne plus me laisser aucune possibilité de faire machine arrière. » **Un jour de septembre, il y a quatre ans, la documentariste féministe Ovidie a décidé d'arrêter d'avoir des relations sexuelles avec les hommes. Dans *La chair est triste hélas,* elle livre les contours de cette décision, noircit la page d'un trait de crayon aussi rageur et définitif que son geste cherche à l'être. Ce qui nourrit l'un et l'autre n'a rien de pathétique, l'essayiste puise dans un sentiment d'incompréhension gênant et persistant, qui explose finalement dans un ras-le-bol assumé face à l'évidence : le sexe hétérosexuel s'inscrit dans un système où les femmes sont manipulées telles des marchandises, leur intégrité mise en charpie par chacune des rencontres physiques avec leurs comparses masculins. Dans *(Sur)vivre sans sexe,* série réalisée pour France Culture, elle interrogeait les aspects sociaux de ce renoncement et révélait alors une réalité bien plus répandue que ce qu'il est possible d'imaginer. Ici, le texte se veut au contraire résolument subjectif, tient du pamphlet et non du témoignage ou de l'explication patiente. Ovidie se confie sur les préjugés qu'elle affronte du fait de sa personnalité publique, la facture des praticiens, psychologues et autres sophrologues qu'elle s'est mise à consulter, la vision toxique de l'amour dont elle cherche à se dégager… Autant de facteurs loin de décourager la détermination d'une autrice engagée qui invite à la radicalité.**

Eugénie Bourlet

EXTRAIT À DÉCOUVRIR
EN SCANNANT CE QR CODE

★★★☆☆
LA CHAIR EST TRISTE HÉLAS
OVIDIE
160 P., JULLIARD, 18 €

DR/PUF - THIBAUT CHAPOTOT/MUSÉE DU QUAI BRANLY

WOLFGANG STREECK ▪ ÉTIENNE GHYS

De l'incertitude en économie

Le sociologue et le mathématicien tentent d'analyser les conséquences de la globalisation sur nos démocraties, à l'aune de ces temps troublés par la guerre en Ukraine et l'inflation.

L'avantage des livres savants est qu'on peut les lire pour leurs informations, même si on doute de leurs thèses. Ainsi d'*Entre globalisme et démocratie*, de Wolfgang Streeck. Reprenant la notion de Karl Polanyi (1886-1964) du « *désencastrement* » de l'économie par rapport au social qu'opère le libéralisme, le sociologue allemand montre comment le néolibéralisme est entré partout en conflit avec la démocratie – générant les phénomènes populistes nés du sentiment d'abandon des populations en butte aux effets destructeurs du marché face à des États vidés de leur substance par celui-ci.

Pour Streeck, cette crise signe la fin programmée de la mondialisation et la revanche des États nationaux sur la technocratie globale et la « *mercatocratie* » (celle des marchés). Et, dans un long chapitre sur l'Europe, il se demande si, au lieu d'un super-État organisé par le haut, il ne vaudrait pas mieux chercher à coordonner par le bas de petites nations dotées de leur « *étaticité* » propre. Cette solution a ses faveurs, faisant de lui un homme de gauche nationaliste…

On peut donc très bien accepter son formidable panorama, tout en rejetant les conclusions qu'il en tire. D'autant qu'elles pèchent par un sérieux problème de prévision. Streeck a publié son livre en 2021, mais il en a révisé la version française il y a six mois. Or, s'il y a inséré des pages sur l'Ukraine, on n'y trouve que de furtives mentions à cette inflation prête à ronger nos pays. Est-ce à dire que le grand écueil en économie reste celui de la prévision et que nous devrions nous résigner à cette incertitude ?

À l'encontre de son image caricaturale de ce battement d'ailes d'un papillon produisant, à l'autre bout du globe, un ouragan, l'idée scientifique de « chaos » offre une voie de sortie à cette impasse. Car, comme l'explique Étienne Ghys dans sa *Théorie du chaos*, elle ne conduit pas à un rejet de toute prédiction, mais à un autre type de prévision. Les conséquences de ce genre d'événements mineurs et innombrables sont imprévisibles dans le détail, mais, nous apprend Ghys, la mathématique établit qu'ils affectent statistiquement des aires précises, les « *attracteurs* », et suivent des tracés réguliers qu'on sait calculer. En économie, cela veut dire que s'il était impossible de prévoir l'inflation, on pouvait néanmoins assurer que la question se poserait. Toute instabilité recouvre, en résumé, une stabilité qui permet de réduire, sans l'éliminer, l'incertain… ■

Patrice Bollon

★★★★☆
ENTRE GLOBALISME ET DÉMOCRATIE (ZWISCHEN GLOBALISMUS UND DEMOKRATIE)
WOLFGANG STREECK
TRADUIT DE L'ALLEMAND PAR FRÉDÉRIC JOLY, 528 P., GALLIMARD, 28 €

★★★★☆
LA THÉORIE DU CHAOS
ÉTIENNE GHYS
64 P., CNRS, 8 €

Un enfant de la Poste

Christian Authier a la Poste dans le sang. Fils d'une postière et d'un postier, engagé à la Recette principale de Toulouse dans ses années étudiantes, il ne reconnaît plus ces bureaux où machines et automates remplacent les guichets, et où les files d'attente s'allongent faute de personnel. C'est que depuis la scission des PTT en deux entités, Poste et France Telecom, en 1991, sous un gouvernement de gauche, ce service public longtemps fierté des Français subit l'injonction du « bougisme » néolibéral. Et de ses avatars : bureaucratisation et déshumanisation. L'essayiste et romancier, « *enfant de la Poste* » mais aussi de Jacques Tati, qui a eu l'intuition d'une modernité à la puissance destructrice, démonte tous ces errements dans de petits chapitres rondement menés, où il ne manque jamais de célébrer le facteur et la carte postale. À chaque fois, dans *Poste restante*, le styliste fait mouche, entre poésie et lucidité. ■ **Emmanuel Hecht**

★★★☆☆
POSTE RESTANTE
CHRISTIAN AUTHIER
192 P., FLAMMARION, 19 €

THE BRITISH ACADEMY – CYRIL FRESILLON/CNRS PHOTOTHÈQUE

AURÉLIE DAMET

La Grecque en majesté

L'historienne met en lumière le rôle, trop longtemps ignoré, des femmes dans la Grèce antique.

Aurélie Damet est de ces hellénistes qui contribuent depuis une dizaine années à lever le voile sur le rôle des femmes de la Grèce ancienne. Rôle inconnu jusqu'alors sinon ignoré par les chercheurs – longtemps majoritairement des hommes – pour qui les femmes ne pouvaient avoir qu'une place subalterne puisque ces « *non-citoyennes* » n'occupaient aucune fonction dans la *polis*. Tout juste savait-on que les Spartiates étaient plus libres que les Athéniennes, car elles étaient encouragées à faire de l'exercice et à « *apprendre* » – quoi ? On ne savait pas vraiment. Ce n'est plus le cas aujourd'hui. À travers le récit de dix-huit destins féminins, Aurélie Damet nous renseigne sur ce que pouvait être une poétesse, une prêtresse, une pédiatre, une créancière, une prostituée ou une intellectuelle à Athènes, Sparte, Olympie, Thèbes ou en Grèce continentale pendant les périodes dites « archaïque » (VIIIe-VIe siècle av. J.-C.), « classique » (Ve-IVe e) ou « hellénistique » (fin IVe-Ier). On y croise Nikarétè la vendeuse de rubans, Phaétousa la femme à barbe, Hagnodiké la médecin, Apollonia la femme d'affaires, Kallipateira l'entraîneuse olympique… C'est étonnant, passionnant, éclairant. Au fil d'un récit vivant, précis et informé, *Les Grecques* nous fait découvrir que les femmes travaillant hors de leur foyer étaient nombreuses, que les riches veuves pouvaient gérer d'énormes fortunes et que les marges de manœuvre laissées aux femmes dans l'Athènes classique étaient effectivement plus restreintes que dans la Sparte oligarchique ou dans l'Égypte hellénistique. ■ **Jean-François Paillard**

★★★☆☆
LES GRECQUES. DESTINS DE FEMMES EN GRÈCE ANTIQUE
AURÉLIE DAMET
288 P., TALLANDIER, 21,50 €

Premier bilan avant la dictature

Peter Fritzsche, professeur à l'université de l'Illinois Urbana-Champaign, en est persuadé. Les premiers mois d'action au pouvoir des nazis leur ont assuré une emprise déterminante sur le pays et expliquent en grande partie le devenir du régime. Prenant la période symbolique des *100 premiers jours de Hitler,* il dresse le bilan de l'Allemagne près de trois mois après l'arrivée au pouvoir du Fürher.

Le 30 janvier 1933, Hitler devient chef du gouvernement. Bientôt ses hommes, SA et SS, deviennent supplétifs de la police. En mars déjà, la dictature se dessine. Rien de cela n'est arrivé par hasard. Les nazis s'étaient préparés depuis longtemps. Il aurait fallu prendre au sérieux leurs discours pour éviter la catastrophe. ■ **Fabrice d'Almeida**

★★★☆☆
LES 100 PREMIERS JOURS DE HITLER (HITLER'S FIRST HUNDRED DAYS)
PETER FRITZSCHE
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR PATRICK HERSANT,
448 P., TALLANDIER, 23,50 €.
EN LIBRAIRIES LE 4 MAI.

ET AUSSI…

★★★☆☆
LE SIÈCLE DES STARS. 40 PORTRAITS D'ICÔNES HOLLYWOODIENNES
OLIVIER RAJCHMAN
432 P., PERRIN, 24 €

Véritable encyclopédie vivante du cinéma, Olivier Rajchman présente dans ce livre une histoire du cinéma par les destins personnels. Dans une belle introduction, il rappelle l'évolution du système hollywoodien et recadre ainsi ces destins de rêve qui reposent sur une industrie où le profit est la clé de tout. Le classement chronologique s'éclaire. Il part de Chaplin et va jusqu'à Leonardo DiCaprio. Vie privée, passions et politique, en fermant le livre, on sait tout de Nicole Kidman, Jane Fonda, Robert Redford, Audrey Hepburn ou encore de Sidney Poitier… La puissance du *Siècle des stars* tient dans ces rapprochements et dans le choix de portraits qui dessinent l'histoire de notre imaginaire collectif. F.D.A.

LES ÉCRIVAINS DE LIRE magazine littéraire

L'AMIRAL BLOCH. UNE VIE D'ENGAGEMENT AU SERVICE DE LA FRANCE
EMMANUEL HECHT
272 P., PERRIN, 21 €

Comment faire l'histoire d'un personnage dont le nom est inconnu, mais qui a joué un rôle crucial pour la France ? C'est tout le défi d'Emmanuel Hecht, qui nous plonge dans la vie de René Bloch. Dès 1943, âgé de 20 ans, il s'engage dans les Forces françaises libres puis passe à Polytechnique. Il choisit le génie maritime, se passionne et se lance dans la grande aventure des missiles. Sous sa houlette, le centre d'essais des Landes devient un poste avancé de leur conception. Grâce à ce travail, les sous-marins nucléaires auront un équipement de pointe. En somme, notre collaborateur a corrigé un terrible oubli en sortant de l'ombre l'un des pères de notre indépendance. F.D.A.

UNIVERSITÉ PARIS 1 PANTHÉON SORBONNE

3 POCHES EN PLUS

★★★☆☆
LA RÉVOLUTION DES ALGUES
VINCENT DOUMEIZEL
352 P., J'AI LU, 8,80 €

Une gêne ? Une pollution ? Non, les algues constituent *« sans doute la plus importante ressource naturelle encore inexploitée au monde »,* rétorque Vincent Doumeizel. L'auteur s'attache non seulement à réhabiliter les algues, mais surtout à les présenter comme notre futur. Il en détaille les utilités surprenantes pour notre santé, pour notre alimentation, pour remplacer le plastique, pour nettoyer les océans. La révolution des algues est celle d'un nouvel espoir, qui commence dans la mer. **M.D.-B.**

★★★★☆
ANTHOLOGIE DES MYTHES ET LÉGENDES DE LA CHINE ANCIENNE
RÉMI MATHIEU (DIR.)
272 P., GALLIMARD, 11 €.
EN LIBRAIRIES LE 18 MAI.

Foisonnante est la littérature consacrée aux mythes grecs, romains ou de l'Inde ancienne. Celle sur les récits chinois de la création du ciel et de la lune, du genre humain ou des saints taoïstes l'est beaucoup moins. Parue une première fois en 1989 dans la prestigieuse collection « Connaissance de l'Orient », cette anthologie, nourrie par un appareil de notes éclairant, ravira autant les amateurs d'érudition que de récits légendaires et de poésie étrange.
Jean-François Paillard

★★★☆☆
PERDRE LA TERRE. UNE HISTOIRE DE NOTRE TEMPS
NATHANIEL RICH
250 P., POINTS, 8,50 €

En 1979, un militant écologiste et un chercheur de la Nasa se rencontrent autour d'un même rapport implacable sur l'environnement. Enquête réalisée pour le *New York Times,* devenue essai aux allures de thriller politique, *Perdre la Terre* retrace les tractations diplomatiques portant sur le sort alarmant du climat. Ce livre ressort au moment où paraît *Un monde dénaturé,* dans lequel Nathaniel Rich analyse comment la nature a disparu de nos pratiques. **Eugénie Bourlet**

ÉTIENNE DANCHIN

Au secours du kakapo

L'extinction de ce drôle d'oiseau semblait inéluctable, mais un sauvetage formidable et rocambolesque nous a permis de l'éviter… pour l'instant.

On connaît l'histoire tragique du dodo, totalement éteint en raison des activités humaines. Aujourd'hui, ce type de récits se répète : oiseaux, mammifères, amphibiens, des milliers d'espèces sont menacées par la sixième extinction de masse. À ce drame qu'est la crise du vivant, dont nous sommes responsables, une part de l'humanité répond avec dévouement. Le combat pour sauver certaines espèces engendre de belles histoires. Celle du kakapo en fait partie. Derrière de solides explications scientifiques et quelques traits d'humour, l'ouvrage d'Étienne Danchin est émouvant d'optimisme. Il était une fois le kakapo. Cet oiseau vert au drôle de nom vit au fin fond de la Nouvelle-Zélande, son seul habitat. L'espèce est unique en son genre, pouvant prétendre au titre du plus lourd perroquet au monde, et ne sachant pas voler, malgré des ailes, à quoi s'ajoute un système de reproduction pour le moins original. Avec l'arrivée des humains, les menaces se sont accumulées sur sa préservation, jusqu'à ce que sa disparition semble inéluctable. Mais cette issue a pu être évitée grâce à un sauvetage aussi formidable que rocambolesque – dont Étienne Danchin nous conte les étapes, méthodes et rebondissements. En plus d'être le récit passionnant d'une épopée scientifique, *La Belle Histoire du kakapo* est un appel : c'est la connaissance profonde du vivant qui nous aide à réparer les dégâts. L'auteur montre combien ce sauvetage emblématique est une leçon politique sur l'urgence d'une meilleure interaction entre science et société. ■

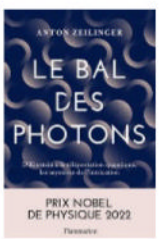
Marcus Dupont-Besnard

★★★★☆
LA BELLE HISTOIRE DU KAKAPO
ÉTIENNE DANCHIN
150 P., HUMENSCIENCES, 17 €

Chorégraphie quantique

Si l'expression « téléportation quantique » fait penser à la science-fiction, elle relève aussi d'un concept de la physique. Mais sous cette forme, elle semble soudain bien plus obscure. Qui de mieux pour l'éclairer que le Prix Nobel de physique 2022, Anton Zeilinger, récompensé pour ses travaux sur l'intrication quantique ? Pour nous faire pénétrer cet étrange monde et son application en informatique, le physicien transforme l'infiniment petit en fascinante scène de théâtre. Zeilinger fait ainsi intervenir Alice et Bob – protagonistes de ce *Bal des photons*, qui sont en réalité deux positions du monde quantique. À l'aide d'une approche narrative, l'ouvrage du Prix Nobel reste complexe, mais stimule notre curiosité ébahie face à tout ce qui se cache dans *« ce machin qu'on appelle lumière »*. ■

M.D.-B.



★★★☆☆
LE BAL DES PHOTONS. (DANCE OF THE PHOTONS)
ANTON ZEILINGER
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR EVA ROQUES ET OLIVIER COURCELLES, 367 P., FLAMMARION, 23 €

DR/HUMENSCIENCES

MOT DE TÊTE

PASCAL ORY
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

« Guerre »

Il semble que le mot fasse aujourd'hui florès, mais plus encore la chose. C'est que l'une ne va pas sans l'autre, et tous les deux à un degré d'intensité peu commun. La nouveauté de l'année 2022 est connue : un jour de février, la guerre se serait réinvitée en Europe. Le constat n'est pas faux – on y reviendra – et les ondes de la déflagration s'étendent loin. Encore faut-il se mettre d'accord sur ce mot redoutable. Redoutable par ce qu'il laisse entendre et voir, mais plus redoutable encore par ce qu'il ne dit pas.

En grec ou en latin, en germanique ou en arabe, en sanskrit ou en chinois, on nous parle d'un affrontement physique, affaire de paroles et de gestes, mais toujours, si peu que ce soit, organisé, supposant un ordre supérieur – un commandement, une stratégie – et un ordre inférieur – une hiérarchie, une tactique. Rien qui tranche avec l'organisation des sociétés anciennes, régies par des formes d'autorité et de violence qui appartiennent au même ordre. Jamais, dans ces sociétés qui résument l'essentiel de l'histoire humaine jusqu'à ces derniers siècles, la guerre ne fait tache. Elle n'est jamais qu'une variante différemment ordonnée de la violence sociale.

Au fond, pour qu'on entre dans un univers mental qui annonce le nôtre, tout se ramène à une certaine chronologie dont on ne parle jamais. Son moteur n'est à chercher ni dans l'économie ni dans la géopolitique mais dans la culture, qui, à partir du siècle des Lumières, a promu deux projets philosophiques nouveaux auxquels les générations suivantes ont donné deux noms : l'internationalisme et le pacifisme. Le mouvement ouvrier a promu le premier ; le protestantisme – on l'oublie souvent – le second ; la « Grande Guerre », car tel fut rapidement le nom de baptême de l'immense affrontement qui commença en 1914, a porté ces deux projets à un point d'incandescence sans précédent.Les temps anciens connaissaient les guerres, la modernité inventa la guerre. Bien obligé : le monde remplaçait le pays, les nations les dynasties, les armées populaires les armées professionnelles. On ne pouvait plus faire la guerre sans propagande, la guerre étrangère sans la guerre civile. Au temps des guerres il y avait des saisons, des batailles et des militaires, au temps de la guerre il n'y a pas d'arrière, le front est partout et les civils nulle part. On connaît le summum de cette tendance : les optimistes l'appellent « Seconde » Guerre mondiale, les pessimistes « Deuxième ».

> CETTE SÉRIE D'ANOMALIES PACIFIQUES ÉTAIT GAGÉE SUR DEUX DÉCHAÎNEMENTS DE VIOLENCE SOPHISTIQUÉE

On comprend qu'après ça l'humanité s'ingéniât à camoufler la guerre par tous les moyens possibles et imaginables : les droits de l'homme, l'ONU, le prolétariat. Les tenues de camouflage varièrent avec la mode ; leurs modèles (au sens vestimentaire du mot) s'appelèrent guerre froide, coexistence pacifique, équilibre de la terreur, décolonisation. Le centre du monde était en paix, la guerre bonne pour la périphérie. La chute du système soviétique, qui ne s'accompagna d'à peu près aucune goutte de sang, fut l'apothéose de ce système vertueux, au sens où la vertu serait ici synonyme du calme paradisiaque, mais on voit bien que cette série d'anomalies pacifiques était gagée sur deux déchaînements de violence sophistiquée, résumables dans les deux premiers grands génocides du XX^e^ siècle, rattachables chacun à une guerre mondiale.

Dans sa pièce *Amphitryon 38,* Giraudoux fait dire à l'un de ses personnages que la paix est *« l'intervalle entre deux guerres »*. La paix des après-grandes-guerres était une vaste oasis environnée de petites guerres. La fin de la guerre froide, qui, comme son nom l'indique, congelait les grandes guerres chaudes, a très logiquement lâché dans la nature (appelons ça l'Histoire, « avec sa grande Hache ») les germes belligènes. La volatilisation du XX^e^ siècle a conduit à un grand retour au XIX^e^, avec ses affrontements entre nations, compliqués par les logiques impériales. Nous en voilà tout rajeunis. ■

AUDREY SOVIGNET

Élisabeth Borne, Première ministre et probable futur fusible du gouvernement, après l'usage du 49.3 à l'Assemblée nationale le 16 mars 2023.

Sied-il de féminiser aussi le fusible?

S'il fallait un exemple supplémentaire du désarroi dans lequel l'usager du français se trouve plongé depuis qu'écriture inclusive et féminisation ont entrepris de déconstruire notre grammaire, ce serait celui-là.

Le 22 mars dernier, sur CNews, un des chroniqueurs assidus de *L'Heure des pros 2* commente la toute fraîche intervention du chef de l'État, et notamment la façon, perverse selon lui, dont Emmanuel Macron a fait porter la responsabilité du 49.3 sur la locataire de Matignon: « *C'est un petit jeu politique qui consiste à faire du Premier ministre la fusible en disant que la méchante qui a pris le 49.3, c'est Mme Borne.* »

À y bien regarder, tout est résumé dans cette phrase. La confirmation, d'abord, que ce masculin dans lequel l'ancien secrétaire perpétuel de l'Académie française, Maurice Druon, voulait voir un « genre non marqué » conserve les faveurs de plus d'un, dès lors qu'il est question d'évoquer une fonction qui n'a rien à voir avec le sexe de la personne qui l'exerce. On peut certes le regretter, réduire cet entêtement à un combat d'arrière-garde (quand Philippe Guibert, puisqu'il s'agissait de lui, ne serait pas, il s'en faut, le plus réactionnaire des invités de Pascal Praud), voire en faire l'exception qui confirme la nouvelle règle: personne n'ira d'ailleurs nier que *Première ministre* s'impose de plus en plus dans nos médias.

Mais le plus amusant – le plus déconcertant, aussi! – était en réalité à venir. C'était, dans la foulée, et comme pour compenser ce réflexe conservateur malvenu, la féminisation d'un nom des plus communs, qui, que l'on sache, n'a jamais été titre ni nom de métier: le dénommé *fusible,* masculin depuis l'aube des temps linguistiques, et pourtant affublé ici de couettes au nom de la cause! Tout se passe en effet comme si, plus ou moins consciemment, notre chroniqueur s'était senti obligé de rectifier son tir et de regagner ici en « visibilité » ce qu'il avait perdu là! La chose ressortirait au cocasse si elle n'était malheureusement symptomatique d'une inféodation insoupçonnée, pour ne pas dire subliminale, à la bien-pensance « wokiste ».

Car ce qui n'était en l'occurrence, nous voudrions le croire, qu'un dérapage oral comme il en existe tant est loin d'être un phénomène isolé. Combien de fois, dans les colonnes de nos journaux, n'avons-nous pas été confrontés à la prise de parole d'« *une* membre du conseil municipal », histoire de rappeler à tous que ce membre-là n'est pas forcément viril et que la parité est en marche?

À cette aune, et parce que nous ne doutons pas un instant qu'il ne faille promouvoir l'égalitarisme dans les deux sens, faudra-t-il parler bientôt du prochain soldat mâle tombé pour la France comme d'« *un* victime », pour ne pas laisser croire qu'il ne meurt que des femmes sous les drapeaux? ■

Bruno Dewaele

À LIRE

TESTEZ VOTRE FRANÇAIS!

D'avoir une bonne plume, et pour répondre à la question que pose le titre, mieux vaudrait que personne ne fût jamais sûr: en matière d'orthographe et de grammaire, modestie et prudence feront toujours plus que présomption! Ce qui n'est pas douteux, en revanche, c'est que tous ceux qui s'intéressent à la langue ne sont pas près d'oublier Line Sommant. Ne fut-elle pas à l'origine de ces championnats d'orthographe qui, pendant vingt ans, sous la houlette d'un certain Bernard Pivot, ont tenu en haleine les amoureux des mots? Ne signa-t-elle pas nombre de ces dictées sur lesquelles – pinçons-nous pour y croire! – le Français moyen prenait plaisir à se casser les dents? Nul doute que, soucieux de prolonger cette parenthèse enchantée, ce dernier ne se précipite avec nostalgie sur ce petit livre, intitulé *Êtes-vous sûr d'avoir une bonne plume?,* riche de 250 exercices « *ardus et charmants* ». Et n'allez voir là ni paradoxe ni oxymore: est-il plaisir plus gratifiant que celui de la difficulté vaincue? On ne remerciera jamais assez notre langue de nous avoir fourni la matière, ni Line Sommant de l'avoir recueillie dans un tel écrin. ■

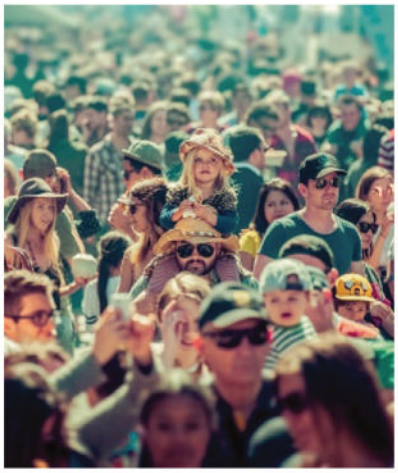
B.D.

ÊTES-VOUS SÛR D'AVOIR UNE BONNE PLUME?
LINE SOMMANT
64 P., LAROUSSE, 5,95 €

XOSE BOUZAS/HANS LUCAS VIA AFP

➔ LE VOCABLE DU MOIS

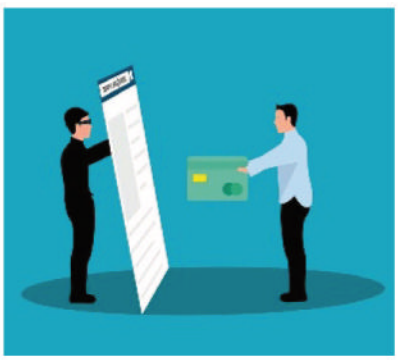
Foule



S'il est des cas où les voies de l'étymologie sont aussi impénétrables que celles du Seigneur, il en est d'autres où les choses nous paraissent trop belles pour être vraies ! Témoin ce substantif *foule,* dont on conçoit sans peine qu'il soit le déverbal du verbe *fouler* : ce dernier, dans son acception originelle, ne signifie-t-il pas « presser » ? C'est l'évidence même dès lors que l'on *foule* quelque chose *aux pieds,* au propre comme au figuré. Ce l'est tout autant quand on *se foule la cheville* à la suite d'un mauvais… appui, voire quand on n'a guère envie de *se fouler,* bref de se faire violence. Rien que de très normal, par conséquent, à ce que la multitude se voie qualifier de foule, puisque par définition cette dernière incline à se presser les uns contre les autres ! Est-il besoin de rappeler que *foule* se disait jadis *presse,* Balzac reconnaissant même à l'un de ses personnages féminins un courage surnaturel pour en avoir fendu une ? Encore une fois, jusque-là tout s'explique. Qu'à l'inverse ladite foule – on l'a constaté ces derniers mois au point que le chef de l'État a cru bon de souligner qu'elle n'avait aucune légitimité – soit devenue un moyen de… pression sur l'exécutif relève plus vraisemblablement de la coïncidence. Avouera-t-on ici qu'on le regretterait presque ? ■ **B.D.**

➔ QU'EST-CE QU'ON DIT ?

Escroquer ou extorquer ?



Voilà deux verbes que nos médias ont tôt fait de confondre, et pour cause ! Non seulement, en paronymes qui se respectent, ils se ressemblent comme deux gouttes d'eau, mais l'un et l'autre ont les mêmes terrains de jeu, à savoir la duperie et l'arnaque. Il est même des situations où ils peuvent jouer les synonymes : la grammaire ne verra, par exemple, aucun inconvénient majeur à ce que vous vous fassiez escroquer ou extorquer dix mille euros, les deux verbes s'accommodant fort bien d'un nom de chose pour complément d'objet direct. Les ennuis commencent dès que ledit COD renvoie à une personne, le premier étant seul habilité à se construire de la sorte : si vous pouvez à bon droit vous faire escroquer (ce verbe signifie indifféremment « s'emparer de quelque chose de façon frauduleuse » et « dépouiller quelqu'un de son bien en le bernant »), il ne saurait être question que vous vous fissiez extorquer. On peut extorquer à un footballeur de l'argent (en lui faisant, comme on dit en français d'aujourd'hui, un chantage à la sextape), sa signature (de préférence au bas d'un contrat juteux), ou l'aveu qu'en as de la pirouette il en rajoute parfois dans la simulation. Mais on ne saurait extorquer un footballeur. Ni personne d'autre, d'ailleurs ! ■ **B.D.**

MOHAMED_HASSAN/PIXABAY - PICTUREXPHOTOBNB/PIXABAY - SYLVIE LANCRENON/ALBIN MICHEL

LE MOT PRÉFÉRÉ DE

KATHERINE PANCOL*

« Désir »

« Enfant, j'aimais les mots pointus qui se fichaient dans ma tête et n'en sortaient plus, "saugrenu, hurluberlu, tohu-bohu", ou les jurons du capitaine Haddock, "bachi-bouzouk, sapajou, ectoplasme". Puis vinrent les fables de La Fontaine, "Un agneau se désaltérait dans le courant d'une onde pure", les vers d'Apollinaire, de Baudelaire, de Victor Hugo ou le début de *Lolita* que je récitais en étalant les mots telle une nappe de confiture… en français, en anglais, *"Lolita, light of my life, fire of my loins. My sin, my soul. Lo-lee-ta".* Un jour, j'ai entendu Charlie Chaplin dans *Les Lumières de la ville* affirmer : "La vie, c'est le désir." Dé-sir. Deux syllabes qui ouvrent les lèvres en sou-rire, dessinent un élan, des promesses, des aventures. Ce mot devint mon totem. Je l'écrivais sur les murs de chaque nouvel appartement. Il promettait frissons, découvertes, émerveillements. Frayeurs aussi ! Désir d'apprendre, de rencontrer, d'aller vers l'autre. Lorsque le dé-sir disparaît, le ressort de la vie est cassé. »

Propos recueillis par Hubert Artus

* Dernier livre paru : *La mariée portait des bottes jaunes* (Albin Michel)

EXTRAIT À DÉCOUVRIR
EN SCANNANT CE QR CODE

Une bonne correction

Notre numéro de mars a consacré, on s'en souvient, un dossier spécial aux sœurs Brontë. Repérerez-vous sans trop de peine les neuf fautes que nous avons volontairement glissées dans la traduction de cet extrait des *Hauts de Hurlevent* ?

« — Lance-le, répliqua l'autre sans bouger, et alors je raconterais comment tu t'es vanté de me jeter dehors dès que ton père sera mort, et nous verrons si ce n'est pas toi qui sera jeté dehors sur le champ.

Hindley lança le poids, qui atteignit Heathcliff en pleine poitrine ; il tomba, mais se releva aussitôt, chancellant, pâle et la respiration coupée. Si je ne l'en eûsse empêché, il serait allé droit au maître et aurait obtenu complète vengeance en laissant son état parler pour lui et en faisant deviner le coupable.

— Prends mon poulain, maintenant, bohêmien, dit le jeune Earnshaw. Je souhaite qu'il te rompe le cou : prends-le, et va-t-en au diable, misérable intrus ! et soutire à mon père, à force de cajôleries, tout ce qu'il a. Seulement, ensuite, montre-lui ce que tu es, suppo de Satan… »

Le mot mystère

Quand mes origines écossaises me prédisposeraient à m'économiser, je n'en suis pas moins de toutes les manifs, quelles qu'elles soient ! C'est que partout on me crie et m'écrit… Que suis-je ?

Il n'y a que mai qui leur aille !

À chacun de ces mots qui portent *mai* dans leur cœur, saurez-vous rendre sa définition ?

A. armailli	**1.** alliage imitant l'argent
B. camail	**2.** berger suisse
C. maillechort	**3.** bourgeon de l'année
D. mailleton	**4.** fromage bourguignon
E. soumaintrain	**5.** pèlerine d'ecclésiastique

Ils riment tous avec muguet !

Les retrouverez-vous à partir de leur définition ?
A. cabriolet ; **B.** jeune cerf ; **C.** vin acide ; **D.** chat sauvage ; **E.** cible de tir à l'arc.

Bruno Dewaele

SOLUTIONS

Une bonne correction
raconterai (futur simple, et non conditionnel présent) – qui **sera** (accord avec l'antécédent du relatif *qui*, soit le pronom personnel de la deuxième personne du singulier *toi*) – **sur-le-champ** (traits d'union obligatoires quand il s'agit de l'adverbe signifiant « immédiatement ») – **chancelant** – **eusse** (l'accent circonflexe, au conditionnel passé deuxième forme, n'a cours qu'à la troisième personne du singulier) – **bohémien** – **va-t'en** (il s'agit ici du pronom élidé, et non du « t » euphonique) – **cajôleries** – **suppôt**.

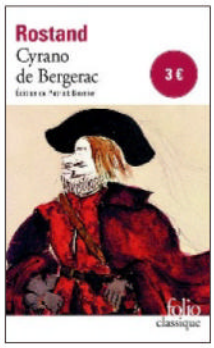
Le mot mystère
Il s'agissait du **slogan**, à l'origine et littéralement « cri (gaélique *gairm*) d'un clan (*sluagh*) ».

Il n'y a que mai qui leur aille !
A2, B5, C1, D3, E4.

Ils riment tous avec muguet !
A. **bogh**ei (ou **bogu**et) ;
B. **dag**uet ;
C. **ging**uet ;
D. **marg**ay ;
E. **pap**egai.

	1	2	3	4	5	6	7	8
1	H	E	R	I	T	A	G	E
2	E	V	E	N	T	U	E	L
3	R	E	I	N	■	D	R	U
4	B	I	N	E	■	I	■	C
5	O	L	E	■	I	T	O	U
6	R	■	S	U	■	O	R	B
7	I	F	■	T	A	R	I	R
8	S	O	L	■	R	I	G	A
9	T	U	E	■	M	U	A	T
10	E	L	■	■	O	M	N	I
11	R	A	D	A	R	S	■	O
12	I	■	U	I	■	■	G	N
13	E	C	O	N	O	M	E	S

ANAGRAMME n. f., du grec *anagramma*, « renversement de lettres »



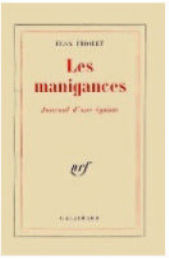
« Je vous dois d'avoir eu, tout au moins, une amie. Grâce à vous une robe a passé dans ma vie. »

Cyrano-Savinien de Bergerac
Ce grand rêve rayonne ici-bas
Edmond Rostand, *Cyrano de Bergerac,* 1897

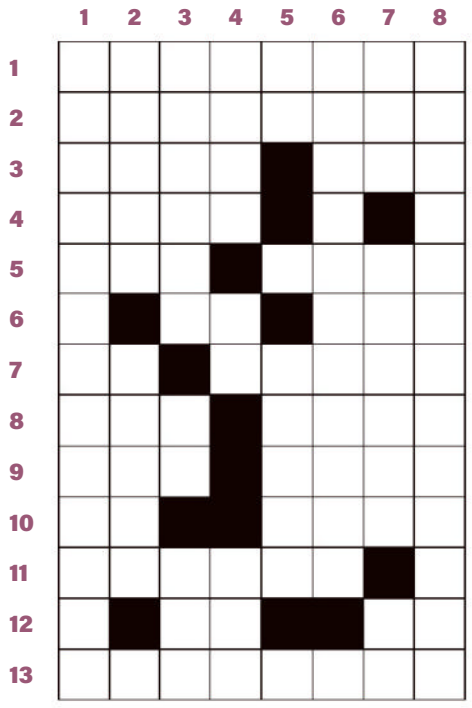
Il est un grand musée
des légendes indigènes nommé
Les Mangeurs de nuit.
Marie Charrel, L'Observatoire, 2023

Albert Camus
C'est la rumba !
Camus, l'artiste,
Presses universitaires
de Rennes, 2005

Des influenceurs
Ces fleurs d'ennui
Aurore Hennion,
La Fabrique des influenceurs,
Librinova, 2021



Elsa Triolet
L'étoile star
Les Manigances. Journal d'une égoïste, Gallimard, 1962



LES MOTS CROISÉS de Jean-Pierre Colignon

Horizontalement

1. Laissé par le feu. **2.** Possible. **3.** Victime de calculs parfois. Dense. **4.** Casse la croûte. **5.** Mot de passe. Aussi. **6.** Retenu. A cours dans le Sud. **7.** Égouttoir. Assécher. **8.** N'est pas hors de portée. Capitale en Europe. **9.** Élimine. Transformât. **10.** Article courant chez des voisins. Avec lui, on a tout. **11.** Servent pour la veille… tous les jours. **12.** Héros de B.B. Phonétiquement, c'est l'enfer. **13.** Préservent les espèces.

Verticalement

1. Jardin des plantes. **2.** Fin de somme. Marcha sur. **3.** Cheffes de rayons. Finit collé dos au mur. Il faut être deux pour le faire. **4.** Fait partie du patrimoine foncier. Note. Le premier dans sa catégorie. **5.** Chez Odette, mais pas chez Thérèse. Élément de département. **6.** Chambres à airs. **7.** En un certain sens, nature morte. Très proche de la marjolaine. Divinité fondamentale. **8.** Divagations.

Vue de la ville de Luxembourg depuis le pont Adolphe.

Le Luxembourg, riche (aussi) de ses langues

Ce mois-ci, on rend visite aux locuteurs d'un petit pays voisin, si proche et pourtant si méconnu, où l'on parle français, bien sûr, mais pas seulement !

Du Luxembourg, on sait que c'est un paradis fiscal où le secret bancaire est protégé par la loi, qui est même la cinquième place financière du monde avec plus de 150 banques. C'est donc l'un des pays les plus riches de la planète, et le plus petit d'Europe, niché entre la Belgique, l'Allemagne et la France, avec ses 600 000 habitants sur quelque 2 500 mètres carrés. On y arrive rapidement depuis la gare de l'Est à Paris. Les habitants de Thionville, ou de l'ancienne région industrielle de la « vallée des anges » en Lorraine, sont nombreux à s'y rendre quotidiennement pour le travail.

On sait moins que la capitale se nomme Luxembourg-Ville, et surtout que le niveau de vie n'a pas toujours été si élevé. Ancienne possession de l'Espagne, de la France, de l'Autriche, de la Belgique et des Pays-Bas, le Grand-Duché du Luxembourg était le pays le plus pauvre d'Europe au moment de son indépendance en 1867. Un des membres fondateurs de l'Union européenne, il abrite plusieurs institutions européennes, dont la Cour de justice de l'Union européenne.

On sait enfin très rarement qu'une forte communauté capverdienne y est établie : dans les années 1950, alors que l'archipel de l'océan Atlantique encore sous domination portugaise était frappé par une grave crise économique, les habitants du Cap-Vert ont immigré en Lorraine et au Luxembourg pour se faire embaucher dans les aciéries. Aujourd'hui, 48 % de la population de la capitale est de nationalité étrangère. La plupart (87 %) sont originaires des 27 pays de l'Union européenne, la nationalité portugaise étant la première nationalité représentée.

Ce qui nous amène à notre sujet favori : quelle langue parle-t-on dans ce si petit pays ? Un grand nombre, vous l'imaginez, même si seulement trois sont reconnues officiellement : le luxembourgeois, le français et l'allemand. À quoi ressemble le luxembourgeois ? C'est une langue germanique, qui utilise beaucoup de mots français, comme « Bonjour », « Merci » et « Awar » (au revoir). De quoi faciliter vos premiers pas dans ce petit pays francophone. ■

Gladys Marivat

APPEL À CANDIDATURE POUR LE PRIX DES CINQ CONTINENTS

Jusqu'au 31 juillet, les éditeurs peuvent postuler dans le cadre de l'appel à candidatures pour la 22e édition du Prix des cinq continents. Lancé par l'Organisation internationale de la francophonie (OIF), il récompense un texte de fiction narratif (roman, récit, recueil de nouvelles). Cette année, le livre doit avoir été publié entre le 1er mai 2022 et le 30 juin 2023. Les auteurs peuvent être débutants ou confirmés, et originaires de n'importe quel pays. Une maison d'édition est autorisée à présenter jusqu'à trois romans. Les objectifs du prix sont de refléter la diversité culturelle et éditoriale en langue française sur les cinq continents et de promouvoir les écrivains sur la scène littéraire internationale. Le lauréat ou la lauréate remportera une cagnotte de 15 000 euros, et 5 000 euros sont remis pour le prix de la mention spéciale. Un jury international, présidé par Paula Jacques et composé de personnalités du monde littéraire en langue française, décerne ce prix sur la base d'une sélection établie par des comités de lecture répartis au sein de l'espace francophone. Depuis 2001, le Prix des cinq continents a récompensé, entre autres, Ananda Devi, Kossi Efoui, Mathias Énard, Geneviève Damas, ainsi que la Québécoise Monique Proulx, lauréate 2022 pour son roman *Enlève la nuit* (éditions du Boréal, Québec). **G.M.**

CAYAMBE/WIKIMEDIA COMMONS

DROIT AU BUT

DANIEL PICOULY

ChatGeppetto !

Basta GPT ! L'Autorité italienne de protection des données enjoint en avril à OpenAI (lisez « Open Eye ») de mettre en conformité son logiciel phare à longue portée, ChatGPT, avec les règlements européens (que personne ne connaît) sur la protection des données. Au risque, ou avec le projet, de faire de cette injonction un virus à travers toute l'Europe.

Je revenais à peine de Dijon et de ses très vivifiantes Rencontres Genario, avec un débat encore en tête : « Création littéraire et intelligence artificielle ». Une mise à jour de mon logiciel de papy-boomer, qui « beugue » un brin, sur l'intelligence artificielle, l'intelligence tout court et la concordance des temps, dans un domaine où « demain est déjà hier ».

Du temps de Colbert, l'or était l'airain. Aujourd'hui, l'airain, le cœur et les poumons sont les données personnelles, mine d'or à ciel ouvert pour les piocheurs informatiques qui braquent tout ce qui brille, en autoentrepreneurs-racketteurs ou ronds-de-cuir de la flibuste, corsaires de Louis XIV ou d'autres, au service d'autres, en ce moment, contre l'Ukraine. Je me demande au service de qui est diligentée cette démarche transalpine contre les attaques de diligences numériques de la Wells Fargo 2.0.

La littérature italienne ? Ce serait ne pas voir que ChatGPT est un hommage à peine flouté à Geppetto, le créateur de Pinocchio, imaginé par Carlo Collodi, aussi journaliste, qui appela le chat de Geppetto « Figaro », en hommage à Beaumarchais. Tout se tient. La preuve, avec les échanges entre Geppetto et Pinocchio, Collodi inventait le chat : dialogue à distance entre plusieurs êtres supposés vivants et leur création. Genre littéraire qu'on peut faire remonter, en « paléochatologie », à Adam parlant avec la plus célèbre de ses côtes flottantes, Ève, ou à Hamlet avec un crâne, ou encore à Charles Perrault et le Chat botté.

> EN FRANCE, LE DÉBAT FUT ÉVACUÉ, COMME UNE VULGAIRE ZAD, À COUPS DE 49-3

Phénomène étrange : en regardant sur la Rai un avocat justifier la position italienne, à propos de ChatGPT, j'ai vu son nez s'allonger. J'ai d'abord cru à un délire créatif de mon poste, un modèle chinois « *full reality* ».Non ! L'homme se présentait comme avocat *pro domo* de Cosa Nostra, et protestait contre la possible interdiction de Chat Geppetto, la variante calabraise de ChatGPT, fameuse pour sa fonction « Pinocchio » utilisée en matière de témoignage et de déposition sur l'honneur. Il menaçait de révéler la liste des utilisateurs, en politique et par ailleurs. Ce « par ailleurs » déclencha une panique de type crack boursier.

En France, le débat fut évacué, comme une vulgaire ZAD, à coups de 49-3 dans le fondement constitutionnel. « Les gens, ça les bassine ! » C'est sur ce mot, d'un conseiller du Bien-Dire, que mon logiciel conversationnel clignota pour dénoncer mes 2 995 signes et me donner comme consigne impérative : « Concluez avec une vérité relative édifiante. »

Il m'est venu, je ne sais pourquoi, le dialogue entre Doinel et Petite Feuille dans *Les Quatre Cents Coups :*

— Ta mère, ta mère, qu'est-ce qu'elle a encore ?

— Elle est morte !

In petto, le logiciel m'a renvoyé ce commentaire : « Je ne comprends pas votre réponse. » Je me suis dit : c'est bon ! J'ai encore une légère avance sur la machine. ■

AUDREY SOVIGNET

L'ATELIER D'ÉCRITURE

ÉRIC-EMMANUEL SCHMITT
DE L'ACADÉMIE GONCOURT

L'art des personnages
3. Il n'y a pas de personnages secondaires

Restons clairs : un personnage secondaire ne doit pas l'être.

Chacun de nous constitue le personnage principal de sa vie. Sur cette terre, sauf trouble psychiatrique, aucun individu ne pense qu'il vit la vie d'un autre ni qu'un autre vit la sienne. Le monde perçu s'organise autour de lui, les sentiments montent en lui, son esprit élabore les phrases. Toute existence s'avère subjective, celle d'une conscience qui dort et qui s'éveille, qui dit « je », qui situe l'espace à partir du lieu où sont ancrés ses pieds, qui délimite le temps – passé, présent, futur – à compter de sa position actuelle. Chez les humains, l'ego domine, indépendamment même du tempérament. Chaque île s'estime un continent.

Alors, pourquoi parle-t-on de personnages principaux ou secondaires ? Un romancier tranche dans le réel : il choisit un point de vue puis relate l'histoire depuis cet angle. Les événements arrivent à cet homme, les non-événements également, même si de nombreux personnages sont impliqués. Le personnage principal désigne le personnage élu.

Voilà ce qui me permet donc de préciser ma pensée : s'il y a bien un personnage principal, il n'y a pas de personnages secondaires. Eux aussi participent à l'action. Eux aussi exercent des rôles essentiels. Sans eux, rien ne se produirait. Ontologiquement, psychologiquement, socialement, ils ne souffrent d'aucune infériorité.

Avec les enfants, je m'amuse souvent à conter des légendes ultra-rebattues en modifiant le point de vue. Je leur narre par exemple l'aventure de *Cendrillon,* non pas à partir de cette pauvre fille, mais selon Javotte et Anastasie, ses demi-sœurs chipies. Évidemment, ces pestes ne s'appréhendent pas elles-mêmes comme des pestes, elles se croient gentilles, intelligentes, énergiques, un peu complexées certes, néanmoins avides de bonheur et désireuses de satisfaire leur chère maman. Outre que nous rions beaucoup à inventer cela, nous apprenons beaucoup, et l'étudiant écrivain s'instruirait énormément : il vérifierait la complexité des humains et constaterait que cette histoire, devenue celle d'un échec – adieu le prince, adieu les rêves de princesse –, dévoile d'autres pans de la réalité.

> LA MULTIPLICITÉ DES SUBJECTIVITÉS ACCROÎT LA DENSITÉ DU RÉEL

Deux auteurs ont conçu chacun un chef-d'œuvre qui éclaire notre sujet. Ils ont réussi un véritable roman, palpitant, riche, confondant d'originalité, tout en nous offrant une réflexion d'essayiste, une expérimentation parfaite au sein du laboratoire littéraire.

Le premier est Pierre Choderlos de Laclos en 1782. Le roman épistolaire *Les Liaisons dangereuses* démontre qu'il n'existe que des personnages principaux, pas de personnages secondaires. Chaque lettre raconte la même intrigue amoureuse sous un aspect varié. Ainsi les plumes de Valmont, de madame de Merteuil, de Cécile Volanges, de la Présidente de Tourvel proposent-elles des récits différents de mêmes faits. La multiplicité des subjectivités accroît la densité du réel.

Le second, Lawrence Durrell, va encore plus loin. En 1960, *Le Quatuor d'Alexandrie* présente quatre tomes, chacun semblant autosuffisant ; or, sitôt que le lecteur découvre le suivant, il revient sur ce qu'il se figurait avoir compris au précédent et, coup de théâtre, il saisit tout autre chose. Dès qu'un personnage secondaire est promu personnage principal, tout bouge, les caractères révèlent d'inattendus défauts ou qualités, les certitudes vacillent, les identités oscillent. Quatre fois, les cartes sont redistribuées et donnent un nouveau jeu ! Quatre fois narrés, les épisodes expriment des intentions dissemblables. Il s'agit d'un quatuor au sens musical, c'est-à-dire d'une partition qui génère un effet d'ensemble, cependant singulière pour chaque instrumentiste. Dans ce roman de la relativité, Einstein œuvre en littérateur.

Mon conseil : avant de l'écrire, visitez votre histoire en changeant votre porte d'accès. Considérez-la sous l'angle des divers protagonistes. De la sorte, vous conférerez plus d'épaisseur aux personnages dits secondaires, et vous éviterez de vous retrouver en train d'illustrer un cours d'écriture créative où l'on limite les personnages à leurs fonctions – adjuvant, opposant, neutre. ■

AUDREY SOVIGNET

Les Ateliers LiRE magazine littéraire

NOS RENDEZ-VOUS DE MAI

FAITES ÉCLORE VOTRE ENVIE D'ÉCRIRE !

Jusqu'au 31 mai, *Lire Magazine littéraire* allège le prix de ses ateliers d'écriture, pour vous donner l'opportunité de satisfaire votre passion de l'écrit, quels que soient votre style ou vos aspirations.

Les animateurs de ces ateliers, des professionnels aux profils variés (écrivains, coachs littéraires, journalistes, professionnels de l'édition…), mènent les ateliers dans un format qui a fait ses preuves : des séances de trois heures accessibles à distance, par tous, en format mixte, mêlant échanges d'e-mails et visioconférences.

PARMI LES ATELIERS AU PROGRAMME EN MAI

→ **Écrire sur soi : comment mener à bien votre autobiographie ?**
avec Frédérique Anne
● Samedi 13 mai à 10 heures

→ **Comment débloquer son écriture ?**
avec Clara Le Corre
● Dimanche 14 mai à 15 heures

→ **Écrire une nouvelle**
avec Lola Sorrenti
● Mardi 16 mai à 18 heures

→ **Écrire pour se faire du bien**
avec Clara Le Corre
● Dimanche 7 mai à 15 heures

→ **Tout savoir avant d'envoyer son manuscrit à un éditeur**
avec Baptiste Liger
● Samedi 13 mai à 15 heures

Inscriptions et renseignements
https://www.lire.fr/pages/promotion-le-printemps-des-ateliers

« Faire de l'écriture une priorité »

Auteur de nombreux ouvrages de psychologie existentielle, Eudes Séméria revient dans son essai, *Écrire*, sur quelques points essentiels touchant à la créativité et au travail de l'écrivain.

DENIS FÉLIX/ALBIN MICHEL

Comment dépasser ces inhibitions qui nous empêchent d'écrire ?

Eudes Séméria. Un premier conseil concerne le sentiment de légitimité : qu'est-ce qui nous empêche de nous sentir légitime ? Il faut prendre de la hauteur par rapport à notre volonté d'être reconnu. Il faut intégrer que, quand on écrit, on est écrivain tout court, il n'y a pas là un titre de noblesse. Il y a aussi un travail important à faire sur les motivations : pourquoi écrit-on ? Généralement, même adulte, on a conservé des motivations d'enfant, on veut écrire pour être reconnu. Il y a également la question de faire de l'écriture sa priorité, c'est-à-dire y penser tous les jours. Le cerveau a besoin de repérer, même en toile de fond, votre priorité d'écriture.

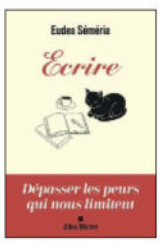
Qu'appelez-vous la « créativité avancée » ?

E.S. On la trouve chez les grands de la littérature. Entre cette créativité et la créativité, disons commune, il y a une distance que l'on peut combler. Le grand psychologue Jean Piaget nous explique que, de 0 à 20 ans, on passe par quatre stades d'évolution cognitive, jusqu'à la pensée formelle abstraite. Or j'écris dans ce livre qu'il y a encore des stades au-delà, notamment pour acquérir la créativité avancée : il s'agit de la capacité à inventer des problèmes. En résolvant ce problème, le romancier va lui-même se construire. Si vous faites de l'écriture une priorité, ne serait-ce que cinq minutes par jour, vous remettez en marche une forme de croissance cognitive et émotionnelle.

Dans ce cas, ne peut-on pas progresser et faire avancer un projet littéraire en travaillant par fulgurances ?

E.S. En effet. Je pense ainsi à Paul Valéry, à ses aphorismes, à ses carnets qu'il écrivait de cette manière. On peut en effet avoir des fulgurances et écrire au coup par coup, mais cela concerne, en réalité, une très petite proportion de gens. Et encore, si je cite Valéry, c'est parce qu'il est habité du matin au soir par l'écriture. Mais en même temps, des fulgurances, il y en a aussi chez des personnes qui écrivent tous les jours. Fulgurance et priorité ne sont pas des notions contradictoires, et la priorité va même favoriser la fulgurance ! ■

Propos recueillis par Simon Bentolila



ÉCRIRE. DÉPASSER LES PEURS QUI NOUS LIMITENT
EUDES SÉMÉRIA
240 P., ALBIN MICHEL, 18,90 €

INDEX DES PRINCIPAUX OUVRAGES CITÉS

Lire Magazine littéraire a aimé : ★ modérément ★★ un peu ★★★ beaucoup ★★★★ passionnément ★★★★★ à la folie ☆ pas du tout

Éliette Abécassis	*Un couple*	Grasset	77	★★★☆☆
David Alliot, Philippe Charlier	*Autopsie des cœurs célèbres*	Tallandier	99	★★★☆☆
Al Alvarez	*Le Plus Gros Jeu*	Métailié	80	★★★★☆
Nathacha Appanah	*Rien ne t'appartient*	Folio	76	★★★☆☆
Christian Authier	*Poste restante*	Flammarion	100	★★★☆☆
Benjamin Bachelier, Loo Hui Phang	*Oliphant*	Futuropolis	88	★★★★☆
Sophie Bienvenu	*Chercher Sam*	Anne Carrière	73	★★★☆☆
Franck Bouysse	*Pur sang*	Phébus	76	★★★★☆ / ★
Claude Burgelin	*Georges Perec*	Gallimard	90	★★★★☆
Jessie Burton	*La Maison dorée*	Gallimard	79	★★★☆☆
C. Cailleaux, E. Shréder, J. Van Hamme	*La Flèche ardente*	Blake et Mortimer	88	★★☆☆☆
Marine Carteron	*Pallas. Dans le ventre de Troie*	Rouergue Jeunesse	89	★★★☆☆
Claire Castillon	*L'Œil*	Gallimard	75	★★★☆☆
Louis-Ferdinand Céline	*La Volonté du roi Krogold*	Gallimard	67	★★★★★
Louis-Ferdinand Céline	*Romans*	La Pléiade	66	★★★★★
David Crossley, Hans Limmer	*Paulina et Moi*	La Partie	89	★★★★☆
Aurélie Damet	*Les Grecques*	Tallandier	101	★★★☆☆
Étienne Danchin	*La Belle Histoire du kakapo*	HumenSciences	102	★★★★☆
M.L. Daut, M.-J. Rossignol, C. Roudeau, M. Roy	*Anthologie de la pensée noire*	Hors d'atteinte	97	★★★★☆
Dimitri Delmas	*La Collection inavouable*	Flammarion	97	★★★★☆
François-Henri Désérable	*L'Usure d'un monde*	Gallimard	42	★★★☆☆
Kay Dick	*Eux*	Le Livre de Poche	77	★★★☆☆
Vincent Doumeizel	*La Révolution des algues*	J'ai Lu	102	★★★☆☆
Alain Duault	*Le Ciel jaloux des roses*	Gallimard	91	★★★★☆
Marc Dugain	*Tsunami*	Albin Michel	73	★★★☆☆
Michael Edwards	*La Folie Shakespeare*	PUF	99	★★★☆☆
Silvia Ferrara	*Avant l'écriture*	Seuil	90	★★★★☆
Peter Fritzsche	*Les Cent Premiers Jours d'Hitler*	Tallandier	101	★★★☆☆
Michel Foucault	*Le Discours philosophique*	Seuil	98	★★★★★
Étienne Ghys	*La Théorie du chaos*	CNRS	100	★★★★☆
Ava Glass	*Alias Emma*	Les Arènes	83	★★★☆☆
Julien Gracq	*La Maison*	José Corti	91	★★★☆☆
Jean-Christophe Grangé	*Rouge karma*	Albin Michel	6	★★★☆☆
Rinny Gremaud	*Generator*	Sabine Wespieser	74	★★★★☆
Jens Christian Grøndahl	*Les jours sont comme l'herbe*	Gallimard	81	★★★★☆
Léo Henry	*Héctor*	Rivages	77	★★★★☆
Lawrence Hill	*Aminata*	Folio	82	★★★☆☆
Keko, Carlos Portela	*Contrition*	Denoël Graphic	88	★★★☆☆
Jake Lamar	*Viper's Dream*	Rivage Poche	82	★★★★★
Dennis Lehane	*Le Silence*	Gallmeister	83	★★★★★
Deborah Levy	*La Position de la cuillère*	Sous-sol	60	★★★★☆
Xavier de Maistre	*Voyage autour de ma chambre*	Petite Bibliothèque Payot	76	★★★☆☆
Jean-Patrick Manchette	*Derrière les lignes ennemis*	La Table ronde	83	★★★☆☆
Marco Martella	*Les Fruits du myrobolan*	Actes Sud	64	★★★★☆
Rémy Mathieu (dir.)	*Anthologie des mythes et légendes de la Chine ancienne*	Gallimard	102	★★★★☆
Cormac McCarthy	*Stella Maris*	L'Olivier	80	★★★★★
Lynn Messina	*Une insolente curiosité*	10/18	82	★★☆☆☆
Jessica L. Nelson	*L'Orageuse*	Albin Michel	75	★★☆☆☆
Ovidie	*La chair est triste hélas*	Julliard	99	★★★☆☆
Ruth Ozeki	*Le Fardeau tranquille des choses*	Belfond	78	★★★★☆
Isabelle Pandazopoulos	*Sasha et le Cheval ailé*	Rageot	89	★★★☆☆
Arturo Pérez-Reverte	*Sidi*	Seuil	79	★★★★☆
Olivier Rajchman	*Le Siècle des stars*	Perrin	101	★★★☆☆
Ayn Rand	*Nous les vivants*	Les Belles Lettres	91	★★★☆☆
Nathaniel Rich	*Perdre la Terre*	Points	102	★★★☆☆
Pauline Robinson	*Isaure et la Fête foraine*	Seuil Jeunesse	89	★★★★☆
Clément Rosset	*Dialogue avec la faiblesse*	PUF	98	★★★★☆
Bernhard Schlink	*La Petite-fille*	Gallimard	82	★★★☆☆
Colombe Schneck	*Mensonges au paradis*	Grasset	75	★★★☆☆
Aki Shimazaki	*Niré*	Actes Sud	72	★★★★☆
Florent Silloray	*Un tournage en enfer*	Casterman	88	★★★☆☆
Ali Smith	*Été*	Grasset	82	★★★★★
Peter Sloterdijk	*Gris. Une théorie politique des couleurs*	Payot	96	★★★★☆
Wolfgang Streeck	*Entre mondialisation et démocratie*	Gallimard	100	★★★★☆
Olivier Tallec	*Un meilleur meilleur ami*	Pastel	89	★★★☆☆
Juan Tallón	*Chef-d'œuvre*	Le Bruit du monde	64	★★★☆☆
Thuân	*Le Parc aux roseaux*	Actes Sud	81	★★★★☆
Alexandre Vialatte	*Bestiaire*	Arléa	76	★★★★☆
Frédérique de Vignemont	*Désenchanter le corps*	Odile Jacob	37	★★★☆☆
Marc Villemain	*Il faut croire au printemps*	Joëlle Losfeld	74	★★★☆☆
Kwon Yeo-sun	*Lemon*	La Croisée	81	★★★★☆
Johann Zarca	*Drag*	Grasset	74	★★★☆☆
Anton Zeilinger	*Le Bal des photons*	Flammarion	102	★★★☆☆

LES COLLECTIONS LIRE magazine littéraire

Des dossiers passionnants et richement illustrés consacrés à vos écrivains favoris et aux grandes questions philosophiques.

COMMANDEZ VOS NUMÉROS PRÉFÉRÉS PARMI LES 45 VOLUMES DISPONIBLES.

1 JE CHOISIS MES VOLUMES

	QTE		QTE		QTE
Les grands écrivains		Molière			
Honoré de Balzac		George Orwell			
Albert Camus		Blaise Pascal		**Les thématiques**	
Louis-Ferdinand Céline		Jean-Jacques Rousseau		Les écrivains sous l'occupation	
Agatha Christie		Sade		Les romancières américaines	
Emil Cioran		Françoise Sagan		Le voyage de Montaigne à le Clézio	
Jean Cocteau		Saint-Simon		Les mères des écrivains	
Colette		George Sand			
Denis Diderot		Baruch Spinoza			
Fiodor Dostoïevski		Stendhal		**La philosophie**	
Alexandre Dumas		Marguerite Yourcenar		La Solitude	
Marguerite Duras		J.R.R. Tolkien		La Mort : Bibliothèque idéale	
Romain Gary		Léon Tolstoï		Le Plaisir	
Jean Genet		Verlaine & Rimbaud		La Morale	
Victor Hugo		Oscar Wilde		La Trahison	
Franz Kafka		Virginia Woolf		La Folie	
Milan Kundera		Émile Zola			
Guy de Maupassant		Stefan Zweig			

2 JE CALCULE LE MONTANT DE MA COMMANDE

☐ Moins de 10 volumes 5,90€ par volume soit .....

☐ Pack 10 volumes **49€ seulement** au lieu de 59€

3 JE COMPLÈTE MES COORDONNÉES

BULLETIN À RENVOYER À : BOUTIQUE LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE - 15 RUE DE LA FONTAINE AU ROI - 75011 PARIS.

Nom : .....
Prénom : .....
Adresse : .....
.....
Code postal : ⌊⌊⌊⌊⌊ Ville : .....
E-mail : .....

☐ J'autorise Lire Magazine littéraire à m'envoyer ses actualités.

Ci-joint mon règlement par :
☐ Chèque à l'ordre de EMC2
☐ Carte bancaire Ne payez rien maintenant !
Nous vous enverrons un lien sécurisé à réception de votre commande (votre e-mail est nécessaire).

Date et signature obligatoires :

⌊⌊ ⌊⌊ ⌊⌊⌊⌊

Délai de livraison : dans les 15 jours suivant l'enregistrement de votre règlement. Offre valable jusqu'au 30/06/23 en France métropolitaine uniquement. Conformément à la loi "Informatique et libertés" du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification en adressant un courrier à LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE.
Lire Magazine Littéraire est édité par EMC2 – SAS au capital de 325 000 € - 15 rue de la Fontaine au Roi – 75011 Paris.

BRUCE TOUSSAINT

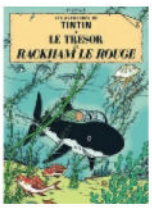
VOS PREMIERS SOUVENIRS DE LECTURE?

« J'ai eu très tôt une véritable passion pour *Le Petit Nicolas* de Sempé et Goscinny. Je dévorais ces petits livres de manière compulsive, en particulier *Les Vacances du Petit Nicolas* et, surtout, *Les Récrés du Petit Nicolas*. Je n'ai pas saisi tout de suite le génie de Sempé, car j'étais davantage emporté par les tribulations de ce garçonnet et de ses camarades, dont j'adorais les prénoms – Clotaire, Alceste, Eudes… »

LE LIVRE QUE VOUS AVEZ AIMÉ ÉTUDIER?

« Pour être très honnête, j'étais un élève moyen, qui n'aimait pas forcément lire. *Le Rouge et le Noir* m'a tellement ennuyé… En revanche, certains profs m'ont fait aimer des livres. Il y a eu *Bel-Ami* de Maupassant, notamment en raison de l'attachement du héros au pays de Canteleu, dans ma chère Normandie. Puis j'ai été foudroyé par *Les Liaisons dangereuses* de Choderlos de Laclos, pour son côté sulfureux et par sa forme épistolaire, qui m'a fait comprendre toute la liberté offerte par la littérature. »

Le journaliste de BFMTV vient de signer un récit, simple et poignant, autour de la mort de ses parents, *Heureusement, elle n'a pas souffert*. Il évoque pour *Lire Magazine littéraire* quelques-uns de ses souvenirs de lecture les plus marquants.



VOTRE BANDE DESSINÉE PRÉFÉRÉE?

« Je n'ai pas forcément une grande connaissance du neuvième art, mais je me réfugie volontiers dans tous les albums de *Tintin*. Évidemment, le côté reporter de ce personnage me parle, mais c'est l'imagination d'Hergé qui me séduit. Notamment dans *Le Trésor de Rackham le Rouge*, avec le sous-marin en forme de requin du professeur Tournesol… Mais j'ai eu récemment un album coup de cœur, *Libération. Nos années folles (1980-1996)* de Pochep, Gérard Lefort et Marie Colmant, qui évoque la vie de la rédaction du célèbre quotidien. »

LES DOCUMENTS QUI VOUS ONT PARTICULIÈREMENT TOUCHÉ?

« C'est en effet un registre que je dois privilégier. Et s'il y a quelqu'un qui le porte à un haut niveau, c'est certainement Florence Aubenas. Au-delà de ses articles, elle a su parfaitement combiner le journalisme et la littérature, comme dans *Le Quai de Ouistreham* ou *L'Inconnu de la poste*. Mais j'aurais pu aussi vous parler des biographies signées Jean Lacouture ou des ouvrages du duo Maurice Szafran-Nicolas Domenach. »

ENFIN, VOS DERNIÈRES LECTURES?

« Désormais, je ne lis que peu de romans, même si certains m'ont particulièrement marqué, ces dernières années, à l'image de *L'Anomalie* d'Hervé Le Tellier. C'est simple : je l'ai dévoré. J'ai été également bluffé par *Désir noir* d'Anne-Sophie Jahn, qui montre en quoi la mort de Marie Trintignant n'a hélas rien d'un hasard. Surtout, je me dois de citer *Avec toutes mes sympathies* d'Olivia de Lamberterie, qui m'a accompagné durant toute l'écriture d'*Heureusement, elle n'a pas souffert.* Je l'ai lu un peu comme un journal, qui faisait écho à mon histoire. »

Propos recueillis par Éric Libiot

HEUREUSEMENT, ELLE N'A PAS SOUFFERT
BRUCE TOUSSAINT
216 P., STOCK, 19 €

LE LIVE TOUSSAINT (SUR BFMTV, DU LUNDI AU VENDREDI, DE 9 HEURES À 12 HEURES)

VIVIEN LAVAU/STOCK

LA COLLECTION CINEMA MASTER CLASS DES MAITRES

BUSTER KEATON, LEO McCAREY, PRESTON STURGES

LES GRANDS CLASSIQUES DE LA COMÉDIE EN MAI CHEZ ELEPHANT FILMS

NOUVELLES RESTAURATIONS HAUTE-DÉFINITION
en COMBO BLU-RAY + DVD, DVD et BLU-RAY single

SUPPLÉMENTS EXCLUSIFS

- PRÉSENTATION DES FILMS PAR DES SPÉCIALISTES (NACHIKETAS WIGNESAN, NATHALIE BITTINGER...)
- DOCUMENTS D'ÉPOQUE
- BANDES-ANNONCES
- JAQUETTES RÉVERSIBLES...

DISPONIBLES LE

09 MAI 2023

INFORMATIONS & COMMANDES :

01 55 17 16 16
elephant1@wanadoo.fr
www.elephantfilms.com

Le western de BUSTER KEATON restauré en Haute- Définition 4K

DÉJÀ DISPONIBLES

Splendor Films
ELEPHANT Classiques FILMS
COHEN FILM COLLECTION
UNIVERSAL

La Comédie du Livre

10 JOURS EN MAI

5 > 14 mai 2023

38e Comédie du Livre Montpellier

6_7 mai : Domaine d'O

12_13_14 mai : Promenade du Peyrou

Montpellier capitale européenne de la Culture 2028

© Montpellier Méditerranée Métropole - Direction de la Communication - 04/2023 - CJ - © Illustration : Rébecca Dautremer